

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
  - Pages damaged/  
Pages endommagées
  - Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
  - Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
  - Pages detached/  
Pages détachées
  - Showthrough/  
Transparence
  - Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
  - Continuous pagination/  
Pagination continue
  - Includes index(es)/  
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
  - Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
  - Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									/		

PER  
C-844

COLLECTION DES  
**BONS ROMAINS**  
 CHOISIE.  
 DES MEILLEURS AUTEURS MORAUX.

PRIX: { Canada, 10 Cents.  
 Etranger, 15 " "  
 Paraissant les 10 et 25 du mois.

Publiée par  
**LAMARRE & CIE.**,  
 75 rue St. Jacques, - Montréal, Can.

Abonnement d'un an, \$2.25.  
 " six mois, 1.25.  
 Payable d'avance

SUITE  
**DE CHUTE EN CHUTE**  
 Par Mme. GABRIELLE d'ARVOR.



Les monstres noirs, semblables à des démons, formèrent un cercle autour de lui.

## CHAPITRE X—Suite.

## NOUVELLES PERFIIDIES.

Deux miaulements prolongés répondirent à ce cri de guerre ; les tigres bondirent de colère, reculèrent à pas lents, l'œil fixé sur leurs ennemis et mesurant la distance. Cette retraite apparente cachait une ruse ; au moment où ils simulaient une attaque de front, ils exécutèrent des bonds prodigieux pour s'élançer par dessus les éléphants sur les hommes et les chevaux.

Mais les puissants pachydermes ne sont pas dupes de ces stratagèmes grossiers ; attentifs à toutes les évolutions de la bête fauve, ils lui présentent toujours la trompe ou les dents. En cette circonstance, les tigres eurent beau décrire les ellipses les plus fantastiques pour fasciner l'œil des éléphants, ceux-ci les observaient avec le calme et la force.

Liana, malgré la timidité de sa nature, prenait un intérêt passionné à ce drame étrange, émouvant, où les colosses et les monstres de la création allaient se livrer un combat à mort. Le paysage avait toute la grâce primitive des premiers jours du monde, le lac se déversait dans mille ruisseaux qui gazouillaient sous les hautes herbes, le ciel se constellait d'étoiles, la lune souriant au milieu d'un léger cercle de nuages, projetait des lueurs nacrées, donnant à ce décor naturel une beauté impossible à décrire.

Les tigres irrités jusqu'à la fureur eurent recours à une manœuvre qui leur est familière ; se repliant sur leurs jarrets d'acier, ils prirent un élan furieux et d'un bond furieux tombèrent sur la tête des éléphants ; les têtes se reuèrent dans le cou et ne laissèrent en saillie que les dents d'ivoire où les tigres restèrent accrochés par le poil ; un simple mouvement des colosses les jeta en l'air ; en retombant, ils rencontrèrent un bout de trompe qui les assomma.

Tous les assistants étaient émus. Liana prodigua aux éléphants ses caresses reconnaissantes. Ces intelligents animaux sont, on le sait, très sensibles aux marques d'affection ; la bonté les touche au plus haut point et augmente leur dévouement naturel pour l'homme.

—Merci, mon fidèle Ido, et toi aussi, Mury, disait la jeune fille en passant sa main blanche sur la tête des deux colosses ; ceux-ci répondaient à ses caresses ; leur trompe devenue douce et flexible effleuraient les cheveux blonds de Liana ; ils témoignaient à leur façon de la joie que leur causait l'amitié de leur jeune maîtresse.

—Heureux éléphants ! dit Gilson à Mlle Hoveling avec un amer sourire ; j'aurais tué les tigres, vous ne m'eussiez pas même accordé une parole de remerciements.

—Vous vous trompez, Alfred, répondit-elle, je n'oublierai jamais le dévouement que vous m'avez témoigné, je vous considérerai toujours comme un ami.

—Oui, Liana, un ami véritable, le seul peut-être que vous ayez avec votre père.

—Qu'en savez vous ? dit la jeune fille froissée de cette insinuation dont elle saisissait bien la portée.

—Oubliez ma franchise, Liana, plus tard vous reconnaîtrez, j'espère, combien vous avez été injuste et cruelle à mon égard.

Dès que parut le jour, Gilson donna le signal du départ. Les éléphants furent amenés, les femmes s'installèrent dans les howdahs, les hommes montèrent à cheval et la caravane pénétra dans l'intérieur de la forêt où les difficultés du terrain rendaient la marche très difficile.

On avançait avec peine à travers les lianes, les broussailles, les buissons épais ; les éléphants précédaient le convoi ; les trompes de ces puissants colosses, semblables à des haches de sapeurs, ouvraient un passage dans la muraille végétale.

Tout à coup les éléphants s'arrêtèrent immobile comme des tours de granit, les chevaux poussèrent des hennissements d'effroi.

Gilson s'élança en avant afin de voir quel danger menaçait les voyageurs.

De l'épais taillis surgit une dizaine d'Indiens armés, les bras couverts de sang, les yeux égarés ; à la vue des anglais ils jetèrent un cri de rage triomphante.

Avant qu'ils aient eu le temps de se reconnaître, une vive décharge en coucha quelques-uns dans les herbes ; les autres, sans s'émouvoir, se glissèrent à terre et, rampant comme des boas avec une agilité merveilleuse, ils atteignirent les Européens, bondirent sur les chevaux, attaquant de leurs poignards les cavaliers. Ceux-ci opposèrent une vive résistance ; leurs carabines étant devenues inutiles, ils renversaient à coup de revolver ou de sabre leurs agresseurs qui tombèrent jusqu'au dernier.

Un incident avait échappé aux Européens pendant ce rapide combat, personne ne remarqua parmi les Indiens massacrés le corps de Yanko, mêlé à d'autres cadavres. Comment était-il tombé, nul ne le savait, ni ne s'en occupa ; mais quand le convoi s'éloigna, une oreille attentive eut pu entendre murmurer :

“ Yanko n'est plus, l'avenir m'appartient, nulle voix ne s'élèvera contre moi, je triomphe enfin !... ”

Pour la première fois, Alexis osa s'approcher de Marthe sous le prétexte bien simple de s'assurer si elle n'avait reçu aucune blessure. La jeune femme détourna la tête sans lui répondre. Rien ne pouvait lui être plus pénible en son malheur que la présence de cet homme dont elle connaissait toute la perversité.

Liana s'étonnait de voir que M. Dumont se montra si peu expansif avec elle ; plus d'une fois elle avait surpris son regard ardemment fixé sur Marthe ; après le danger qui venait de les menacer, c'était à elle qu'il avait témoigné spontanément son intérêt ; la jeune fille rapprochant ces faits de l'aversion peu dissimulée de son amie pour M. Dumont, cherchait à pénétrer ce mystère ; dans la naïveté de son âme, Liana pensa que le malheur de Marthe était la cause de la sympathie que ressentait pour elle son compatriote et elle y vit une nouvelle preuve de son excellent cœur.

Alexis était trop habile pour importuner Marthe de ses attention ; il voulait laisser à sa douleur le temps de s'apaiser et attendre une circonstance favorable de ramener à lui son ancienne fiancée, afin de mieux dissimuler ses véritables sentiments, le jeune Français se rapprocha davantage de Liana qui l'accueillit toujours avec satisfaction ; c'était aussi un moyen d'être près de Marthe et de lui parler sans s'adresser directement à elle.

M. Hoveling était sombre et taciturne, la destruction de son usine lui avait porté un coup cruel ; non seulement il se voyait chassé du coin de terre aimé où il avait vécu vingt ans et qui résumait toute sa vie, mais il était ruiné et sa position allait devenir très précaire. Gilson aimait Liana pour elle et non pour sa fortune ; si la jeune fille consentait à l'épouser, il pourrait habiter près de ses enfants : cette existence agitée d'une vie de garnison ne convenait plus à son âge, ni à ses habitudes. M. Hoveling se disait parfois qu'il serait peut-être plus avantageux que Liana épousât M. Dumont dont la grande fortune lui permettrait de se créer une position nouvelle.

Les Anglais ont le culte du moi ; la politique de l'intérêt a de tout temps été celle de leur nation et les particuliers en font aussi la règle de leur conduite. M. Hoveling était trop loyal pour essayer de nuire à Gilson qu'il appréciait plus que jamais, mais il voyait avec moins de contrariété Liana accueillir la recherche de M. Dumont.

Le jeune officier ignorait cette défection inattendue ; l'eût-il connue, cela n'eût en rien amoindri son dévouement. Il est des natures généreuses que l'ingratitude ne peut décourager et qui donnent sans mesure quand un sentiment puissant les domine.

Liana était l'objet de sa constante sollicitude ; s'il surgissait un péril quelconque, Gilson se trouvait à ses côtés prêt à la couvrir de son corps contre tous les dangers, mais il s'éloignait ensuite sans lui adresser la parole. La jeune fille éprou-

avait un certain charme à se voir l'objet d'une semblable affection ; son imagination, plus que son cœur, était remplie de Jean Dumont, si brillant, si aimable et si puissamment riche.

On atteignit enfin la lisière de la forêt et ce fut avec une joie inexprimable que les Européens revirent les vastes horizons, le ciel immense, les belles plaines, les splendides rizières illuminées de reflets d'or, une rivière bleue coulant entre des bords ornés de syrakis, de cactus et d'euphorbe ; au loin de hautes montagnes couronnées d'arbres se perdaient dans les nues ; à leurs pieds on devinait des gouffres profonds, d'affreux précipices, des cascades surperbes tombant à travers des rochers escarpés.

Pendant que sur l'ordre de Gilson les dragons organisaient un campement pour la nuit, Liana demanda à descendre jusqu'à la rivière.

—Avec l'autorisation de M. Hoveling, je commande ici dit le jeune officier, je réponds de vous tous et je dois me montrer très prudent.

—Vous abusez de votre autorité, dit Liana avec humeur.

—Je ne vous refuse pas, reprit Gilson en se rapprochant d'elle, je tiens seulement à vous accompagner.

Liana eut un mouvement de contrariété.

—Oh ! rassurez-vous, mademoiselle, je ne vous imposerai pas l'ennui de ma présence, je resterai à une distance suffisante pour veiller à votre sécurité ; le pays n'est pas tellement calme qu'on ne puisse redouter une attaque ?

—Venez-vous, Marthe ? demanda Liana.

—Non, mon amie, je reste.

—Moi, je me constitue gardien du campement, fit M. Dumont ; lieutenant Gilson, voulez-vous me déléguer vos pouvoirs ?

—Volontiers, monsieur, répondit l'officier agréablement surpris de voir que Dumont n'exprimait pas le désir de suivre Mlle Hoveling.

—Je me décide à aller avec vous, reprit Marthe qui avait pâli à l'idée de se trouver seule en présence d'Alexis.

—Eh bien ! nous en serons tous, fit Jean Dumont.

—Mais la jeune femme avait trop présumé de ses forces épuisées par la douleur et la fatigue ; peu d'instant après M. Hoveling dut la ramener, il resta près d'elle jusqu'au moment où Jean Dumont vint lui dire :

—Mlle Liana vous demande, monsieur, elle veut vous faire admirer la splendide panorama que nous venons de contempler ensemble et, ne pouvant songer à relever le rigide M. Gilson de sa faction, je me suis chargé de venir vers vous.

—Merci, mon ami, je vous laisse en échange l'agréable mission de veiller sur Mme Arnaud, répondit le père de Liana.

—J'accepte de grand cœur, dit Jean Dumont.

Marthe jeta un regard vers les dragons qui fumaient étendus sur le sol, auprès d'un vaste feu et elle se résigna à subir la présence d'Alexis qu'elle avait en vain essayé d'éviter.

—Pourquoi me redouter, Marthe, dit le jeune homme, ne suis-je pas resté pour vous un ami ? Ah ! croyez-le, le ressentiment que m'a autrefois inspiré votre trahison est depuis longtemps dissipé, peut-on haïr ce que l'on a aimé ? Je ne le pense pas et je vous l'ai prouvé ; car, vous l'avez compris, Marthe, si j'ai affronté tant de dangers, c'était afin de vous arracher à la mort et, à cause de vous, Pierre que vous m'avez préféré.

—Vous mentez, monsieur, s'écria la jeune femme, ne sais-je pas que vous avez déjà attenté à la vie de votre ancien rival. Oh ! je ne crois nullement à votre pitié, je ne sollicite pas votre protection, j'aime mieux mourir que de jamais vous devoir quelque chose.

—Le malheur n'a pas brisé votre fierté, Marthe, et pourtant, dites-le moi, qu'allez-vous devenir ?

—Ah ! reprit la jeune femme, je souffrais assez pour que Dieu m'épargnât le supplice de vous entendre !

—Peut-être l'en bénirez-vous un jour. Marthe, je ne vous demande rien ; je viens à vous et je vous dis : je suis un ami du passé, vous êtes seule, abandonnée, courbée sous le chagrin, l'heure des difficultés ne tardera pas, l'isolement, la mi-

sère amèneront pour vous leur cortège de souffrances, d'insultes, de désespoir. Quand arrivera ce moment, Marthe, cessez de regarder en arrière, abjurez une haine injuste, venez vers un homme qui n'a jamais cessé de vous aimer et dites-lui : j'accepte votre protection. Il n'est pas le premier venu celui qui met ainsi à vos pieds sa fortune, sa puissance...

—Je ne connais pas M. Dumont, interrompit Marthe, mais je me souviens d'Alexis Boyer, l'ancien hussard, qui trompa la bonne foi d'une jeune fille et lui arracha une promesse dont il était indigne, le neveu qui vola ses tantes et fut le meurtrier de son oncle, qui s'enfuit d'Espagne avec une fortune...

—Assez, cria Alexis, ne m'insultez pas, ne réveillez pas ces souvenirs, mon passé est mort ainsi que le vôtre ; d'ailleurs qui vous croirait si vous portiez une semblable accusation contre moi ?

—Je ne le ferai pas, reprit Marthe, profitez de votre position nouvelle pour réparer les fautes de votre vie, c'est le seul moyen d'obtenir le pardon de Dieu.

—Dieu, fit Alexis en ricanant, s'il existe, se soucie peu des hommes ; voyez plutôt, Pierre est mort tandis que moi j'ai triomphé de tous les obstacles ; je suis riche, considéré, envié, dites après cela que Dieu protège les bons et châtie ceux qui le renient.

—Les vues de Dieu sont parfois incompréhensibles, soupira Marthe, mais prenez garde, Alexis, le triomphe de l'impie n'a qu'un temps.

—Niaiserie que tout cela, interrompit le jeune homme, je serai heureux envers et contre Dieu. D'ailleurs, Marthe, je ne suis pas si mauvais que vous le pensez, il ne tiendrait qu'à vous de me rendre tout à fait bon.

—Jamais ! répondit la jeune femme.

—Que me reprochez-vous donc ? Vous me jugez trop sévèrement. Une dette de jeu m'a obligé à prendre à mes tantes une somme qu'elles m'avaient dit m'être destinée ; j'espérais la replacer ensuite sans qu'elles s'en aperçussent. C'était une faute de jeunesse, ce n'est pas un crime. Je ne suis pas non plus l'assassin de mon oncle Jérôme, il a glissé dans le ravin en luttant contre moi pour me barrer le passage. J'ai fui parce que les apparences m'accusaient, je savais que Pierre me dénoncerait.

—Il ne l'a pas fait et cependant, il y a un an, n'avez-vous pas tenté de l'assassiner ?

—La frayeur avait troublé l'esprit de ce pauvre Pierre, il croyait toujours que j'en voulais à sa vie ; aux prises avec la mort, chacun songe à sa conservation et se dispute l'épave qui peut être le salut. Je vous ai sauvée, Marthe, je ne pouvais faire davantage.

—Vous mentez avec une grande habileté, reprit la jeune femme, mais vous ne parviendrez point à me convaincre.

—Je ne vous demande rien en ce moment, Marthe, plus tard...

—Jamais ! jamais !

—La réflexion, je l'espère, vous rendra moins intraitable. Si ma constance, mon dévouement sont impuissants à vaincre votre obstination, je saurai la briser. Ah ! ne vous croyez pas de force à me résister. Ma volonté ne connaît pas d'obstacles, j'en ai renversé de plus terribles que votre haine. La destinée nous avait faits l'un pour l'autre ; un homme néfaste nous a séparés et a brisé ma jeunesse ; il n'est plus ; désormais rien ne s'oppose à mon bonheur. Marthe, vous avez été ma fiancée, vous serez ma femme.

—Jamais !

—Il ne faut pas dire jamais. Je sais bien que vous ne vous donnerez pas volontairement à moi, mais que m'importe ! nous verrons si vous me préférerez l'abandon, la dégradation, la faim.

—Je vous préférerais la mort.

Alexis secoua cyniquement la tête.

—Vous êtes trop jeune et trop belle, Marthe pour accepter un sort semblable, une femme échangera toujours l'avilissement, la souffrance contre une heureuse et brillante existence.

—Une femme sait être une martyre quand la force divine la soutient.

— Belle phrase ! fit le jeune homme. D'autres que vous, Marthe, ont vu fléchir leur orgueil, peut-être un jour, vous traînez-vous aux pieds de celui que vous repoussez maintenant.

— Jamais ! répéta encore la jeune femme. Plûtôt que d'appartenir à un monstre tel que vous, j'aime mieux mourir de faim sur une route déserte ou devenir la proie des bêtes féroces de la forêt.

— A ce point, Marthe ? dit le jeune homme ironiquement ; cette aversion violente ne me déplaît pas, on triomphe plus facilement de la haine que de l'indifférence, j'ai quelques raisons alors d'espérer de votre part des sentiments meilleurs. Je vaudrais bien Pierre, un rustre qui n'a pu réussir à rien.

— A cause de vous qui avez toujours été son mauvais génie.

— Vraiment, moi, toujours moi qui sers à justifier les sottises de ce pauvre Pierre. Comment ne m'accusez-vous pas d'avoir pris la forme d'un Indien pour le massacrer pendant le combat ? reprit l'ancien hussard avec un éclat de rire sinistre.

— Si vous l'aviez pu ! répliqua Marthe.

Alexis se redressa, ses yeux, animés par la colère, lancèrent un éclair fauve ; il saisit les mains de Marthe et les serra comme dans un étau, il dit d'une voix sourde :

— Ecoutez-moi, ce sera votre châtement. Je suis assez puissant pour ne rien craindre et votre mépris ne m'effraie pas. Vous avez dédaigné ma tendresse, repoussé mes prières et mes menaces, eh bien ! Marthe, sachez-le, c'est moi qui ai soulevé l'émeute qui a détruit l'habitation de M. Hoveling, c'est moi qui ai dirigé la main qui a frappé Pierre et l'a ensuite précipité dans les flammes de l'incendie allumé par mes ordres.

— Oh ! misérable assassin ! s'écria Marthe.

— Voilà ce que j'ai fait, doutez-vous encore que je puisse être entravé par un obstacle ? Appelez-moi assassin, méprisez-moi, maudissez-moi, je n'en arriverai pas moins à mon but. Aucune voix ne s'élèvera pour m'accuser, celui qui a exécuté mes ordres dort dans la forêt son dernier sommeil. J'ai accompli tous ces crimes afin d'arriver à vous, Marthe, et vous croyez que j'y renoncerais maintenant.

— Vous êtes un infâme ! fit la jeune femme en fondant en larmes. Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! mon pauvre Pierre ! Eloignez-vous de moi, je ne veux plus vous voir, vos mains sont couvertes de sang.

— Il n'y paraît rien, reprit le jeune homme en souriant.

Alexis, dans un accès de violence, venait de se trahir devant Marthe ; il éprouvait une joie féroce à se venger de ses dédains en lui révélant sa criminelle conduite à l'égard de Pierre. sûr de réussir, il ne pensait pas avoir besoin de rien ménager.

— Marthe, ajouta-t-il, vous m'avez forcé à vous parler durement, souvenez-vous de mes paroles et renoncez à une lutte inutile, les événements se chargeront bientôt de vous convaincre.

Jean Dumont se leva et s'avança au-devant de Liana qui revenait ; il avait repris son calme et sa parfaite assurance et il se montra plus aimable que jamais près de la jeune fille au grand désespoir du pauvre Gilson qui constatait le penchant évident de Mlle Hoveling pour le jeune Français. Chacun pensait, dans le convoi, que Liana deviendrait bientôt et avec bonheur la femme du riche et séduisant M. Dumont : Gilson le croyait aussi et, impuissant à lutter contre l'inclination grandissante des deux jeunes gens, il s'abandonnait à un amer découragement.

## XI

### LA SORCIÈRE INDIENNE.

Vers le soir, pendant que les gens de l'escorte préparaient les tentes pour la nuit, les militaires amenèrent au campement une vieille femme indienne qu'ils avaient surprise rôdant aux alentours.

— C'est une espionne, mon lieutenant, dirent-ils, qu'ordonnez-vous d'en faire ?

La malheureuse demandait grâce, affirmant qu'elle n'avait aucun mauvais dessein et que la faim et le froid l'avaient attirée vers les étrangers.

Liana, touchée de l'air misérable de la pauvre femme, intercédait en sa faveur.

— Si elle nous trahit, dit un dragon.

— Nous la garderons cette nuit, reprit Gilson, qu'on lui donne des secours, elle paraît en avoir besoin.

Liana et Marthe firent prendre à l'Indienne quelque nourriture et l'approchèrent du feu car ses membres étaient glacés.

— Comment vivez-vous, où habitez-vous ? demanda Mlle Hoveling.

— Je mendie de village en village, je cueille des herbes pour la fièvre, je lis l'avenir dans la main et on me donne en échange une poignée de riz.

— C'est une sorcière, mesdames, dit Jean Dumont, si vous désirez connaître votre bonne aventure, l'occasion est excellente.

— Je veux bien, moi, reprit Liana.

— Ma fille ne crois pas à de semblables choses, répondit en riant M. Hoveling.

— Je n'y crois pas, mon père, c'est pour nous amuser. Voulez-vous, Marthe ?

— Je n'attends rien de l'avenir, fit la jeune femme.

— Essayez quand même, madame, fit Jean Dumont avec une inflexion de voix moqueuse.

Liana prit la main de son amie et, malgré ses dénégations, la présenta à l'Indienne. Celle-ci s'empressa de satisfaire la curiosité des belles et charitables dames qui l'avaient secourue. Elle examina attentivement la main de Marthe et dit :

— Quelle existence tourmentée ! Que de larmes ! La ligne de la fortune faible à son début s'accroît dans la suite, celle du bonheur est brisée en plusieurs parties, elle reprend. La jeune femme blanche a eu ou aura de cruelles épreuves, mais elle sera riche et heureuse !...

— Vous l'avez entendue, murmura à son oreille la voix d'Alexis, ne luttez pas contre votre destinée, oubliez le passé, Marthe et soyez heureuse... avec moi.

La jeune femme frémit comme au contact d'un reptile.

— Vous ne croyez plus à Dieu et vous acceptez les paroles d'une sorcière, fit-elle.

— Marthe, on accepte tout ce que vous promet le bonheur.

Pendant ce temps Liana avait mis sa jolie main dans la main ridée de l'Indienne. M. Hoveling regardait sa fille en souriant ; Gilson s'était involontairement rapproché. Il n'ajoutait aucune importance aux propos d'une diseuse de bonne aventure et pourtant il écoutait attentivement.

Le cœur de l'homme a un tel besoin de croire, une telle soif de bonheur, un si ardent désir de connaître ce que ses aspirations souhaitent de rencontrer qu'il se laisse aller à tout ce qui lui paraît merveilleux, et les esprits forts sont souvent ceux qui cèdent le plus facilement à cet entraînement. N'aurait-on pas vu au commencement de notre siècle des hommes célèbres se précipiter chez une cartomancienne pour apprendre d'elle le secret de leur destinée ou rechercher dans le commerce des esprits les mystères d'un autre monde ? Curiosité malsaine, contraire à la parfaite confiance que Dieu réclame et qui produit souvent des résultats désastreux ; que de désespoirs, de folies, de crimes ont eu cette seule cause ?

— Que voyez-vous ? demanda Liana.

— La jeune fille est belle, aimable et bonne, répondit l'Indienne, elle mérite d'être heureuse, je vois qu'elle le sera ; sa vie s'écoulera calme et joyeuse semblable au ruisseau qui coule sous le feuillage, le soleil brillera sur ses joues, ses larmes seront aussi douces que la rosée du matin, son sourire fera luire la joie dans un autre cœur ; un grand amour plane sur sa vie.

La vieille femme étudiait le visage serein de la jeune fille, elle avait lu aussi dans les regards de Gilson l'ardent intérêt qu'il portait à Liana et ces indices l'aidaient singulièrement dans ses prédictions.

—Tu dois être satisfaite, dit M. Hoveling, on t'annonce un avenir tissé d'or et d'azur.

—Elle dit la même chose à tout le monde reprit la jeune fille.

—Eh bien ! messieurs, reprit M. Hoveling, ne voulez-vous pas interroger la sybille. Voyons, mon cher Dumont ?

—Non, non, je m'y refuse.

—Pourquoi donc ? fit Liana.

—Oh ! mademoiselle, quel exemple nous donnerions aux hommes qui nous entourent. Non, l'avenir est ce que nous le ferons, il est en nos mains, il dépend de nous, et nous savons mieux que d'autres souvent ce qu'il sera.

—Vous n'admettez pas l'intervention d'une volonté supérieure qui dirige notre vie ? demanda M. Hoveling.

—Non, monsieur, une semblable doctrine est contraire à la liberté morale de l'homme et humiliante pour sa dignité. Supposer que l'homme est un instrument docile entre les mains d'un Être suprême qui conduit à son gré sa destinée, c'est nier son indépendance et ne lui reconnaître qu'un instinct.

—Non, reprit Gilson, la croyance à un Dieu créateur n'amoindrit pas la dignité humaine, elle n'enlève rien à notre liberté. Je me sens plus grand, plus noble, me disant que je sors des mains et du souffle de Dieu que de me croire issu d'un peu de boue fermentée, arrivant, à travers des transformations successives, à devenir un être intelligent et raisonnable. Je crois que l'âme de l'homme, infinie dans son essence comme Dieu dont elle est une émanation, tend vers un avenir éternel ; la matière ne l'a pas encore créée, elle ne peut lui suffire, la mort ne la détruira pas et je puise dans cette conviction la force de vouloir et d'accomplir le bien.

—Je m'étonne d'entendre un protestant raisonner ainsi, reprit Jean Dumont, votre soi-disant réforme n'a servi à rien si vous avez conservé les erreurs du catholicisme.

—Le protestantisme n'est pas la libre pensée, monsieur, dit Gilson ; il croit en Dieu et l'invoque, mais, moi, je suis catholique, ne l'êtes-vous pas vous-même ?

—Je suis né dans cette religion, mais quand j'ai pu me former par moi-même, nne opinion certaine, j'ai rejeté ces superstitions grossières. La science a fait justice de cette fable pieuse qui entoure le berceau de l'humanité et a tenu trop longtemps les hommes dans les langes de l'ignorance. L'esprit humain est émancipé, il marche seul aujourd'hui dans la voie du progrès et de la liberté !

—Cet essai n'a pas été heureux, reprit l'officier ; il suffirait à prouver que la raison humaine a besoin d'être éclairée par la lumière, plus sûre de la foi. Comparez les grands esprits qui ont honoré le monde par leur génie et vous verrez que ceux-là seulement dont la raison était soumise à la foi sont demeurés toujours fermes dans la ligne qu'ils s'étaient tracée et ont produit des résultats moralisateurs. En effet, la foi, pur reflet de la lumière absolue, guide l'esprit de l'homme à travers les obscurités de la vie vers les régions de l'infini ; elle lui découvre la source véritable de la puissance, de la grandeur, du beau, du bien et du vrai.

Jean Dumont se souciait peu de suivre les développements de la pensée de Gilson ; il n'avait jamais réfléchi à de semblables questions ; à l'aide de quelques formules toutes faites, il se donnait vis-à-vis des niais l'apparence d'un esprit sérieux ; il n'était pas en état d'en discuter la valeur.

Liana avait écouté attentivement la conversation des deux jeunes gens ; malgré ses préventions, elle ne pouvait s'empêcher de reconnaître la supériorité de Gilson et d'éprouver une certaine crainte des doctrines de M. Dumont, mais le cœur est si ingénieux à se persuader ce qu'il désire que Liana se dit que Jean Dumont reviendrait à d'autres sentiments sous sa douce influence.

La jeune fille chercha des yeux son amie, elle l'aperçut retirée à l'écart, abîmée dans un profond chagrin.

—Qu'avez-vous, Marthe, pourquoi pleurer, ne pensez-vous pas comme moi que tout n'est point fini ? Vos épreuves n'auront qu'un temps, vous serez heureuse encore.

—Cette femme ne sait ce qu'elle dit, l'avenir est mort pour moi, puis-je retrouver le bonheur sans Pierre.

—Je n'ai pas perdu tout espoir, reprit Liana.

—Il est mort j'en suis certaine, il n'y a plus de doute à mon malheur.

—Qui sait, Marthe ? M. Gilson m'a dit qu'en quittant le théâtre du combat, il avait chargé deux Indiens de rechercher M. Arnaud dont le cadavre n'était pas parmi les morts ; excités par la récompense promise, ces hommes fouilleront le pays et retrouveront votre mari s'il existe encore.

La jeune femme secoua la tête.

—M. Gilson est un noble cœur, que ne l'appréciez-vous ainsi, Liana ; n'êtes-vous pas touchée de son dévouement, de sa sollicitude ? la vieille Indienne a deviné juste, un grand amour plane sur vous.

—Ce n'est pas de lui qu'elle a parlé, fit Liana en rougissant. Vous êtes la seule, Marthe, à ne pas voir les sentiments de M. Dumont à mon égard.

—Liana, croyez-vous que M. Dumont vous aime ?

—J'en suis sûre.

—Et vous l'aimez ?

—De toute mon âme.

—Si vous n'aviez pas connu M. Dumont, Liana, vous eussiez aimé M. Gilson ?

—Peut-être, mais je connais M. Dumont et mon cœur lui appartient.

Marthe resta quelques instants songeuse ; elle ne pleurait plus, ses yeux brûlés par les larmes avaient un éclat fiévreux, son doux visage était animé d'une expression d'énergie triste ; se tournant vers son amie, elle lui dit :

—Liana, j'ai une communication très grave à vous faire, je croirais manquer à l'honneur, à l'amitié, à la reconnaissance que je conserverai toujours à votre père et à vous si je gardais plus longtemps le silence.

—Marthe, vous m'effrayez, qu'avez-vous à m'apprendre ?

—Me croirez-vous, Liana ?

—Oui, votre bouche ignore le mensonge et je sais que vous m'aimez. Dites vite, je tremble, car je le devine, vous allez me parler de M. Dumont.

—Il s'agit, en effet, de M. Dumont ou du moins de celui que l'on connaît à Calcutta sous ce nom. Liana, j'ai tout fait pour vous détourner de cet homme, j'espérais que votre inclination ne serait pas sérieuse et que je serais dispensée d'arracher le masque dont se couvre un misérable.

—Oh ! Marthe, êtes-vous bien sûre de l'accusation que vous portez contre cet homme entouré de l'estime publique ; songez que je l'aime.

—Lui ne vous aime pas, Liana.

La jeune fille se redressa.

—Vous vous trompez, j'en ai la preuve et si vos autres affirmations ne sont pas plus certaines...

—Si vous l'aviez entendu me parler il y a une heure, Liana, vous seriez édifiée sur la valeur de cet infâme aventurier, voleur, meurtrier, assassin et traître qui joue près de vous un rôle indigne.

—Marthe, vous êtes incapable de mentir mais on vous a trompée.

—Liana, calmez-vous et écoutez-moi. Un seul mot vous convaincra mieux qu'un long récit. M. Dumont, venu d'Espagne avec une fortune volée qu'il a habilement développée à Calcutta en exploitant la confiance publique, n'est autre qu'Alexis Boyer.

Liana devint affreusement pâle.

—Oui, reprit Marthe, Alexis Boyer qui a repris dans l'Inde sa vengeance inoubliée, qui a ruiné la position de Pierre, l'a poursuivi et l'a fait massacrer.

—Votre douleur vous égare, reprit la jeune fille luttant contre une dernière illusion, M. Arnaud a péri dans le combat.

—L'attaque de votre habitation, Liana, c'est M. Dumont qui l'a soudoyée, c'est par son ordre que mon mari a été tué.

—Oh ! je ne le crois pas, s'écria Mlle Hoveling fondant en larmes et se demandant si son amie était bien en possession de sa raison ; M. Dumont est accouru à notre secours. Non, il n'est pas ce que vous dites, une fatale ressemblance vous trompe, ce n'est point un misérable et il m'aime.

—Liana, pardonnez-moi de vous faire souffrir, mais il faut que vous sachiez tout. J'aurais voulu épargner à votre âme

virginale le spectacle d'une perversité morale que vous ignorez, vous me forcez à dépouiller cet homme des derniers voiles dont une hypocrisie infernale revêtait sa dégradation.

Marthe raconta à la jeune fille consternée la scène qui venait de se passer entre elle et Alexis, ses prières, ses menaces, l'aveu de ses crimes, ses coupables espérances. Liana écoutait silencieuse, ses larmes ne coulaient plus, elle voyait l'abîme où elle allait s'engager le cœur si joyeux ; le dépit, l'humiliation d'avoir donné son affection à un semblable monstre dominaient le chagrin de perdre un amour qui existait plus dans son imagination que dans son cœur.

—Me croyez-vous maintenant, dit Marthe en finissant, s'il vous reste le moindre doute, Liana, je vous répéterai tout cela devant M. Dumont lui-même.

—Oh ! non, non, je mourrais de honte d'avoir pu accorder mon affection à ce misérable.

Après l'indignation, la douleur reprit le dessus.

—Marthe, je souffre affreusement dans mon cœur trahi et ma dignité offensée, je ne me relèverai pas d'un tel coup.

La jeune femme prit avec tendresse les mains de la pauvre enlaidie désolée et lui dit de sa voix douce et persuasive :

—Liana, cette impression s'effacera de votre âme, la blessure est moins profonde que vous ne le pensez. Dieu vous donnera la paix et l'oubli ; dans sa bonté immense il vous a préparé une consolation, c'est l'amour vrai et profonde d'un noble cœur ; vous comprendrez enfin l'héroïque dévouement de cet homme qui vous a arrachée à la mort et verserait avec joie pour vous jusqu'à la dernière goutte de son sang. Liana, M. Gilson vous aime comme m'a aimée Pierre, il est digne de vous, une même foi va vous unir. Là est pour vous le bonheur, vous le sentirez bientôt.

Marthe parla longtemps, la jeune fille, la tête appuyée sur l'épaule de son amie, pleurait en silence ; son trouble et sa douleur ne lui permettaient pas de se rendre compte de ses impressions. Elle avait besoin d'être seule, de ne plus rien entendre, de penser, de gémir, de souffrir loin de tous les regards, de trouver la force de cacher son chagrin ; elle ne voulait pas qu'on soupçonnât la profondeur de sa déception et que M. Dumont pût joindre son cœur brisé à ses autres trophées de victoires.

Liana quitta la jeune femme ; protégée par l'obscurité elle se retira à l'abri d'un bouquet de palmiers que des branches entrelacées entouraient d'un voile de feuillage ; des étoiles discrètes scintillaient à la voûte céleste ; la lune, respectant la douleur de cet être charmant, dérobait sous des nuages légers ses rayons argentés. La jeune fille s'était accoudée à un tronc couvert de mousse, sa tête blonde reposait sur sa main, ses larmes, perles liquides, tombaient sur les fleurs endormies qui buvaient cette douce rosée, les oiseaux essayaient quelques chants plaintifs, triste écho de sa peine amère.

Liana, plongée dans ses réflexions, ne s'apercevait pas que la nuit était venue. Un bruit de pas la ramena à elle-même.

—Ah ! vous voilà, dit Gilson, nous étions inquiets votre père vous cherche. Mais qu'avez-vous ? Vous pleurez, qu'est-il arrivé ? Souffrez-vous ?

—Ce n'est rien, Alfred, reprit la jeune fille d'une voix égarée, ne m'interrogez pas ; la fatigue, un peu de fièvre, que sais-je ?...

—Venez, dit-il, la fraîcheur pourrait vous saisir ; s'il ne m'est pas permis de demander la cause de vos larmes, vous savez, Liana, que vous devez user de moi si le dévouement d'un ami vous est nécessaire.

—Alfred, j'ai été bien injuste pour vous, pardonnez-moi, je suis si malheureuse !

On atteignait le campement. Gilson serra la main de la jeune fille avec émotion et murmura :

—Liana, disposez de ma vie, elle vous appartient.

Trois personnes ne dormaient pas cette nuit-là. Marthe, agitée de tant d'émotions diverses ne pouvait trouver le calme ; la certitude de la mort de Pierre, les dangers qui la menaçaient, la douleur qu'elle avait dû causer à la jeune fille lui torturaient le cœur et ses sanglots se mêlaient souvent à ceux de Liana qui ne pouvait non plus goûter la paix du sommeil.

Gilson, veillant à la sécurité de tous, marchait d'un pas ré-

gulier, regardant tour à tour la campagne radieuse sous la clarté de l'astre des nuits, le feu qu'entretenait les Indiens et la tente où reposait Liana.

Pendant que le jeune officier cherchait sans la trouver la cause du chagrin de Mlle Hoveling, ses yeux habitués à l'obscurité distinguèrent plusieurs formes s'agitant dans l'ombre. Ne voulant effrayer personne, il arma son revolver et s'avança vers cette direction.

—Qui est là ? dit-il.

—Ne tirez pas, monsieur Gilson, ce sont des amis qu'on croyait perdus et qui reviennent.

Le jeune officier, sans abaisser son arme, fit quelques pas en avant et reconnut l'Indien Yanko, le serviteur de confiance de M. Dumont.

—Ah ! c'est toi, dit-il, ton maître te croyait mort, il sera heureux que tu aie échappé à tes ennemis.

—Je ne sais si mon maître se félicitera de mon retour, mais je n'étais guère disposé à mourir pour lui faire plaisir. Monsieur Gilson, vous êtes un brave soldat et un homme de cœur. L'épervier avait fasciné la colombe, mais la balle du chasseur reversera l'oiseau de proie.

—Que veux-tu dire ? fit Gilson ne comprenant pas le langage figuré de l'Indien.

—Le Français n'est pas mort.

—M. Arnaud ?

—Blessé grièvement, il a été sauvé par un fakir auquel il avait fait du bien ; ses blessures se ferment, vous le reverrez bientôt.

—En est-tu certain, Yanko ?

—J'en réponds sur ma tête.

—Tu restes avec nous désormais.

—Je reviendrai, mais j'ai une mission à accomplir.

Gilson n'insista pas pour le retenir ; il le regarda s'éloigner, puis il revint bien heureux vers le campement. Il ne pouvait, sans les effrayer, pénétrer dans la tente où Marthe et Liana dormaient, il fallait attendre le jour pour apprendre à la jeune femme la nouvelle qui allait lui rendre la vie et le bonheur.

Alfred compta impatiemment toutes les heures de la nuit, jamais peut-être il ne salua avec une joie plus belle les premiers rayons de l'aurore.

## XII

### TERRIBLES REPRÉSAILLES.

Un matin, le convoi se trouva tout à coup dans un grand émoi. Au moment de l'appel des hommes, on s'aperçut que M. Dumont avait disparu.

—Où peut-il être ? fit M. Hoveling. S'est-il engagé dans une promenade matinale aux environs, ce serait bien imprudent.

—Je vais envoyer à sa recherche, reprit Gilson, je ne comprends rien à son absence.

Le jeune officier interrogea les sentinelles, celles-ci déclarèrent n'avoir rien vu, ni entendu. L'inquiétude devint plus vive quand on retrouva à quelques pas du campement les armes du jeune homme, tombées à terre. Nul doute qu'il n'eût été victime d'une tentative criminelle. Pour qu'elle ait pu s'accomplir, il fallait qu'il y eût complicité de la part des Indiens de l'escorte, mais Gilson ne parvint à obtenir d'eux aucun éclaircissement. Il prit une dizaine de dragons et un guide, et il partit pour explorer les environs.

Qu'était devenu Jean Dumont ? On le devine. Yanko, blessé grièvement pendant l'attaque de la forêt, avait pu se soustraire à la férocité des siens. Très habile dans l'art de soigner, il avait lui-même arraché la balle de sa blessure et posé sur la plaie des herbes merveilleuses. Guéri rapidement il s'était mis à la recherche des Européens, avide de se venger de la perfidie de son maître.

Yanko s'était adjoint quelques misérables de son espèce ; une

nuît, ils se glissèrent dans le campement, baillonnèrent et garrotèrent Jean Dumont endormi et l'enlevèrent sans qu'il pût appeler du secours.

Au lever du jour, le jeune homme se trouva dans un bois épais et le bandeau qui couvrait ses yeux tombant enfin, il reconnut parmi ses ravisseurs son ancien complice. Il comprit qu'il était perdu.

—Yanko, que me veux-tu ? Je t'ai donné asile, je t'ai nourri, comblé de mes bienfaits, pourquoi songes-tu à me faire mourir ?

—Maître, répondit l'Indien, je t'ai servi fidèlement, j'ai adopté ta vengeance ; pour te plaire, j'ai soulevé une sédition qui s'est éteinte dans le sang, j'ai attaqué et détruit l'habitation de gens qui n'avaient fait que le bien.

—Tu n'as pas tué mon ennemi.

—Je croyais l'avoir tué, mais s'il m'avait échappé une première fois, mon poignard eût su le retrouver.

—Yanko, débarrasse-moi de cette homme et je te donnerai la moitié de ma fortune.

—Je préfère ma vengeance, dit l'Indien avec un rire féroce. Maître, la présence d'un complice te gênait, tu craignais une parole de sa bouche qui avait juré le silence, tu as voulu tuer traîtreusement ton serviteur dévoué.

—Tu te trompes, Yanko, c'est un dragon maladroît qui t'a frappé par méprise, jamais je n'eusse voulu attenter à tes jours.

—Mon maître est menteur, perfide et assassin ; j'ai vu partir le coup dirigé contre moi, j'ai vécu pour me venger ; l'Indien ne connaît pas la pitié.

Les misérables lièrent le jeune homme au tronc d'un palmier et Yanko lui dit d'une voix railleuse :

—Maître, veux-tu être brûlé vif, périr de faim ou servir de pâture aux bêtes fauves ?

Jean Dumont frissonna.

—Tue-moi tout de suite, s'écria-t-il.

—Non, ton sort serait trop doux.

M. Dumont savait qu'il ne fléchirait pas ses bourreaux et que personne ne viendrait le délivrer.

Les Indiens avaient allumé des torches, il pensa qu'on allait le livrer aux flammes. Les monstres noirs, semblables à des démons, formèrent un cercle autour de lui et exécutèrent des danses infernales en poussant des cris de carnage. Ils passaient et repassaient devant ses yeux, l'effleurant de leurs flambeaux et évitant soigneusement de l'atteindre ; les cris redoublaient, ils se démenaient comme des furieux. L'infortuné, blême et défaillant, essayait de ne pas voir la horde diabolique qui s'acharnait contre lui. L'ardeur des Indiens s'épuisa enfin, les torches s'éteignirent et le condamné se trouva seul en ce lieu solitaire.

Son sort devait être plus horrible encore.

Alexis reprenant son sang froid, regarda ce qui l'entourait. Il était impossible de rêver un endroit plus enchanteur. C'était une vaste clairière formée avec un art merveilleux, inimitable, que la nature seul peut réaliser. D'immenses bambous, des palmiers, des bananiers et des fougères arborescentes étendaient leurs branches épaisses qui tamisaient la vive clarté du jour. Toutes les variétés de la riche végétation indienne mêlaient leurs fleurs charmantes aux teintes sombres du feuillage ; les lianes, ces gracieux parasites du désert, s'enroulaient en capricieux festons aux troncs puissants et aux branches légères, formant dans l'espace des rideaux fleuris, parfois impénétrables. Une allée étendue prolongeait la perspective ; à son extrémité se dessinaient les sinuosités d'une fraîche rivière ; de minces ruisseaux s'en échappaient et gazouillaient parmi les tamarins ; l'air était imprégné de senteurs exquises, la brise soufflait à peine et sa douceur pénétrante faisait naître dans les sens une impression de délices.

Contraste cruel avec l'angoisse du malheureux qui commençait la plus affreuse des agonies. Par une âpre ironie, la nature offrait à Alexis le spectacle de tous ses charmes, augmentant ainsi ses regrets. Lui qui avait fait de la vie son seul bien, qui lui demandait toutes les jouissances, lui qui en avait savourée toutes les voluptés, il voyait tomber de ses lèvres cette coupe enivrante à laquelle il s'abreuvait. Il était jeune, de longues années se présentaient encore devant lui et il allait mourir quand il sentait combien il serait doux de vivre !

Il tordait ses bras enchaînés, il essayait de rompre ses liens, mais Yanko avait solidement attaché son prisonnier. Le jeune homme recommençait ses tentatives avec l'ardeur du désespoir, les heures s'écoulaient et il s'épuisait en vains efforts.

La faim et une soif ardente ajoutèrent un nouveau supplice à sa torture. Les bananiers balançaient leurs fruits savoureux au-dessus de sa tête et il ne pouvait les saisir ; son gosier brûlant aspirait à une goutte d'eau et les ruisseaux moqueurs se croissaient devant ses yeux désaltérant les brins de mousse et lui refusant leur fraîcheur. Comme Tentale, il était en proie à toutes les souffrances physiques et quelle angoisse morale !...

Dans son cerveau troublé s'agitaient de sinistres visions ; à la douleur, à l'effroi, se joignait la voix vengeresse du remords.

Il s'était cru maître absolu de sa destinée, assez fort pour vaincre tous les obstacles ; il avait défié Dieu et aujourd'hui, terrassé, avili, condamné, il devait reconnaître la puissance de cette volonté supérieure qu'il niait.

Était-ce un jeu du hasard qui le jetait aux mains d'un misérable ennemi ou bien subissait-il le châtement de ses crimes qui avait soulevé la colère divine ?

Avec l'étrange lucidité d'un esprit surexité, Alexis voyait sa vie entière se dérouler en un tableau vivant qui le rendait frémissant et troublé.

Que n'avait-il toujours vécu dans la paisible vallée où s'étaient écoulées ses jeunes années les seules sur les lesquelles il pût à cette heure reposer un regard calme ! Il eût ignoré le monde, les luttes de la vie, que sa nature ardente et faible rendait si dangereuse. Quelle fatalité l'avait jeté ignorant et désarmé dans la fournaise de la tentation ; sa foi, trop peu solide, avait sombré au premier écueil, et tel qu'un navire désemparé, il s'était perdu au sein de la tourmente. Joueur, débauché, égoïste, il avait fait de lui-même son idole, donnant à sa vie la jouissance pour but ; indiscipliné, il avait rejeté l'autorité, impie, il avait renié Dieu ! Par son ingratitude il avait désolés des cœurs dévoués, en une heure de colère folle, il était devenu meurtrier !...

Egaré par la fièvre, Alexis repoussait cette image sinistre ; le fantôme de l'oncle Jérôme surgissait du gouffre, sanglant, terrible, demandant vengeance... Crime affreux, suivi d'une longue suite d'autres crimes. Abus de confiance, vols, assassinats, il n'avait reculé devant rien pour assouvir ses coupables convoitises ; il avait fait couler le sang, allumé l'incendie, lâchement attenté deux fois à la vie d'un rival plus heureux. Misérable jouet du destin, il tombait vaincu et ses ennemis triomphaient !...

Tourment implacable ! Il allait mourir et il entrevoyait le bonheur de ses victimes ; Marthe réunie à Pierre et débarrassée à jamais de lui, son persécuteur ! Cette pensée redoublait sa rage. Ah ! passion funeste qui avait causé sa perte !

Mourir ! Était-ce possible ? Mourir comme un damné, l'écumant aux lèvres, le blasphème à la bouche !...

Qui penserait à lui, qui pleurerait sa fin tragique ? Oh ! aveugle et mille fois maudit, il disparaîtrait tel qu'un être malaisant ; aucune tombe ne recouvrirait ses restes ; sa vie inutile n'avait produit que des fruits de haine et de mort, sa mémoire resterait exécrée parmi les hommes !...

Quel chemin parcouru depuis le jour où il avait cédé pour la première fois à la voix séductrice de ses passions qu'aucun frein ne maîtrisait plus ! Engagé sur la pente fatale de la révolte et de l'impiété, de chute en chute il était arrivé au crime !...

Les neures s'écoulaient lentement, aggravant les souffrances et la terreur d'Alexis. Malgré les paroles de Yanko, il espérait que la cupidité de l'Indien l'emporterait sur sa férocité et que le misérable, après l'avoir longuement torturé, lui rendrait la vie contre une somme considérable, mais Yanko ne paraissait pas et la nuit arrivait !

Alors ses folles terreurs le reprirent.

Epuisé de fatigue et d'effroi, le malheureux sentait sa raison se troubler. L'obscurité enveloppait la nature, la forêt devenait silencieuse, au loin, on attendait les rugissements des fauves se livrant dans la nuit de terribles combats.

Alexis frissonnait, une sueur froide inondait ses membres ;



il croyait voir surgir des ombres bizarres, briller dans le feuillage des prunelles ardentes, reconnaître dans la transparence de l'eau des formes menaçantes.

Tout à coup s'éleva dans la profondeur de l'allée ombreuse une voix formidable qui résonna comme les grondements de la foudre. Alors s'élançèrent gazelles, hyènes, chacals, antilopes fuyant l'approche du maître de la forêt ; ils passaient, effleurant le condamné, l'instinct de la conservation était plus fort chez ces animaux que la férocité qui les eût rendu dangereux en un autre moment.

Les rugissements devenaient plus violents, un lion superbe accouru bondissant, sa noire crinière au vent, plein d'ardeur et de rage belliqueuse ; les herbes se brisaient sur son passage, les pierres volaient dans l'espace. A l'entrée de la clairière, le roi du désert s'arrêta, flairant une proie.

Le jeune homme livide, chancelant, laissa échapper un cri qui expira sur ses lèvres desséchées, les prunelles du fauve s'étaient dirigées vers lui.

Devant sa victime, le lion hésite, considérant avec dédain cette victoire facile qui n'offrait aucun mérite à sa vaillance. Soudain sa crinière s'agita, il se battit les flancs de sa queue et tira sa langue armée de pointes si dures qu'elle suffit pour déchirer les chairs.

Un miaulement sauvage répondit à son cri de guerre et sur les bords du ruisseau parut un tigre énorme. Ce terrible carnassier fréquente surtout les rives des lacs et des ruisseaux car il a besoin d'eau pour calmer l'ardeur de sa soif inextinguible ; il se rend là aussi afin de guetter les animaux qui après la chaleur du jour viennent s'y rafraîchir. Le tigre est lâchement cruel, il tue pour s'abreuver à longs traits du sang de sa victime. Moins fort que le lion, il se venge de son infériorité par une rage féroce.

Le monstre avait flairé l'odeur du sang frais et glissant entre les arbres il essayait d'atteindre cette proie succulente ; un second cri du lion l'arrêta.

Le cruel félin lança dans le silence de la nuit son rugissement strident et montra au roi du désert, son rival, les pointes de ses dents implacables ; puis, ayant déroulé son adversaire par quelques bonds prodigieux, il fondit sur le jeune homme, emportant d'un coup de griffe un lambeau de son vêtement.

Le lion n'entendait pas se voir enlever sa proie ; fier de sa puissance et de sa force, il s'élança sur le tigre ; celui-ci, d'un coup rapide, déchira les flancs du lion qui, de ses ongles de fer, le saisit à son tour. Les cris des fauves ébranlaient la solitude de la forêt ; une lutte ardente s'engagea, elle ne pouvait finir que par la mort d'un des combattants.

A l'appel des deux monstres, on vit accourir, ivre de sang, deux tigres en furie. Cet homme enchaîné semblait être le prix offert au vainqueur.

Alexis, en proie à une terreur sans nom, regardait, les yeux hagards, la lutte qui se terminerait pour lui d'une façon fatale ; son visage était méconnaissable, ses cheveux blanchis, en quelques heures, se dressaient sur sa tête ; sa gorge serrée ne pouvait proférer un son ; il subissait une lamentable agonie.

En ce moment, Alexis reconnaissait son impuissance et l'infinie petitesse humaine. Comme le prince apostat, il eût crié à Dieu : Tu as vaincu ! Lui, le fort, l'heureux, l'esprit indépendant, il était terrassé et la justice divine le frappait d'un châtement effroyable.

Puni si cruellement en ce monde. Dieu, dans sa miséricorde sans borne permit-il que ce misérable éprouvât le sentiment sauveur du repentir, le coupable courba-t-il son front superbe sous la main sévère de Dieu ? On doit l'espérer car d'une voix expirante, il murmura ces mots :

—Grâce, mon Dieu, pitié, pitié !

Le lion, accablé sous le nombre, gisait à terre ; son adversaire l'éventra, plongea la tête dans ses flancs palpitants et s'abreuva jusqu'à l'ivresse de son sang encore chaud.

Les autres tigres s'étaient jetés sur l'infortuné Alexis, le déchirant, le dépeçant, s'arrachant à coup de griffes les lambeaux de son corps. Les cris de douleurs de la victime espéraient la férocité des carnassiers, sa voix cessa de se faire entendre, le terrible drame était consommé.

Au lever du jour, les rayons d'un radieux soleil illuminèrent la clairière ; quelques restes sanglants dédaignés par les fau-

ves repus, marquaient la place où s'était accomplie la vengeance de l'Indien, instrument de la justice de Dieu.

## XIII

## LARMES ET SOURIRES.

Une année a passé sur les événements que nous venons de retracer. Près de Calcutta, dans une simple et confortable habitation qu'entourent de vastes jardins remplis de verdure, de fleurs et d'eaux vives, M. Hoveling s'est retiré depuis le désastre qui l'a frappé ; il y a créé un nouvel établissement, et il s'efforce d'oublier le passé en travaillant, aidé de son associé, à la réédification de sa fortune.

L'épaisse fumée noire s'échappe déjà de la haute cheminée de l'usine, le labeur quotidien va commencer. M. Hoveling, en attendant, se promène dans le parc avec sa fille et Gilson. Liana est toujours belle et souriante, cependant son visage a pris une expression de gravité, ses yeux un reflet de mélancolie qui lui donne un charme de plus. Le rêve dangereux, qui avait un instant troublé la sérénité de son âme, s'est dissipé comme un cauchemar que chasse le réveil. Le cœur noble et pur de la jeune fille ne pouvait rester lié au souvenir d'un misérable, souillé de crimes.

Marthe disait vrai en affirmant que Dieu avait placé près de la chère enfant une consolation puissante à son chagrin dans l'amour de Gilson. Le jeune officier, avec une délicatesse admirable, avait pansé la plaie profonde de ce cœur blessé, s'oubliant lui-même, ne songeant qu'à ramener le calme et la joie sur ce visage aimé dont la tristesse l'affligeait ; puis son devoir de soldat l'appelant au champ de bataille, il partit.

Liana sentit alors le vide de son absence ; les journées lui parurent longues ; la conversation de Gilson l'intéressait, sa bonté, sa sollicitude constante lui étaient devenues indispensables. Tant qu'il était près d'elle, elle se s'en apercevait pas, mais quand il s'éloigna, elle comprit la place qu'il tenait dans son cœur.

L'insurrection dura plusieurs mois, Gilson était sans cesse exposé à la mort et Liana tremblait à la pensée des dangers qui l'environnaient. En quel moment ce changement eut-il lieu dans l'esprit de la jeune fille ? Ce fut peut-être le jour où ayant retrouvé la lettre que Gilson lui avait écrite à l'heure où il croyait ne plus la revoir, elle la lut pour la première fois ; cette lettre renfermait en quelque sorte le testament d'une tendresse sans espoir. La situation d'Alfred était la même, la mort le menaçait encore ; à la pensée d'un tel malheur, le cœur de Liana se brisait ; elle s'accusa d'ingratitude pour ce généreux ami qui l'avait tant aimée et elle se dit que si Dieu la punissait en lui enlevant Gilson, elle ne pouvait plus goûter de bonheur en ce monde.

Un jour arriva la nouvelle que le jeune officier était grièvement blessé. Liana sentit s'éveiller en elle le dévouement héroïque qui fait la grandeur de la femme.

—Père, dit-elle, Alfred n'a pas d'autre famille que nous, le laisserons-nous mourir seul dans un hôpital, triste et abandonné ?

—J'allais partir, répondit M. Hoveling, viens, ta présence guérira Gilson.

Liana ne s'effraya pas de traverser un pays en insurrection ; sa nature délicate ne recula ni devant les fatigues, ni devant les dangers ; deux jours plus tard, elle était assise près du lit de douleur d'Alfred.

En la voyant, le blessé éprouva une joie immense et le chirurgien qui le soignait déclara qu'il répondait de la guérison du malade maintenant qu'un ange veillait sur lui.

Dans cette communauté de souffrances et d'inquiétudes, le cœur de Liana se rapprocha de celui de Gilson ; elle lui prodigua les soins les plus tendres, refusant, malgré les instances du jeune homme, de le quitter un instant pour prendre du repos.

—Alfred, vous m'avez sauvé la vie, permettez que j'acquitte ma dette de reconnaissance.

—Est-ce seulement de la reconnaissance ? demanda le blessé.

Liana lui répondit par un si doux sourire que Gilson comprit qu'il était aimé.

La guérison se fit vite, le jeune officier reçut un congé de convalescence et M. Hoveling le ramena à Calcutta.

C'est là que nous le retrouvons par cette belle matinée d'été. Une forte pluie avait rafraîchi pendant la nuit la nature fatiguée et rendu à la végétation toute sa fraîcheur ; des nuages pluvieux chargeaient encore l'horizon, les rayons du soleil dissipaient peu à peu ces vapeurs humides ; les fleurs, les herbes, les mousses relevaient leurs tiges courbées, tout reprenait joie et vie dans la nature.

Pour nos amis il en était de même ; l'orage les avait frappés, mais aux épreuves avaient succédé la paix et chacun d'eux ne songeait qu'à remercier Dieu.

Gilson, assis près de Liana et de M. Hoveling, en face de cette nature si belle, oubliait l'univers entier pour ne voir que la gracieuse jeune fille à qui il devait la vie et dont il attendait le bonheur.

—Pensez-vous déjà à nous quitter ? disait M. Hoveling.

—Alfred, vous voulez partir, reprit Liana en pâlisant, vous n'êtes pas encore guéri.

—Hélas ! si, je suis guéri et mon devoir m'appelle à mon poste.

—Vous êtes un ingrat, fit Liana essayant de plaisanter, à peine rétabli, vous ne songez qu'à nous abandonner.

Le jeune homme sourit.

—Eh bien ! vous ne partirez pas, dit M. Hoveling, les dernières nouvelles annoncent que les provinces sont pacifiées et voilà votre nomination de capitaine au 10<sup>me</sup> dragon, résidant à Calcutta.

—Est-ce vrai ? s'écria Liana dont le visage rayonna d'une joie pure.

Gilson la regarda avec une émotion profonde, il prit sa main et dit :

—Liana, je resterai si vous le voulez, mais je ne puis continuer à vivre près de vous comme un indifférent, même comme un ami, il me faut quelque chose de plus ; je veux toute votre tendresse et le droit de vous consacrer ma vie. Consentez à me confier le soin de votre bonheur. J'attends une parole de vous qui me rendra le plus heureux des hommes ou m'éloignera de vous pour toujours.

Liana d'une voix émue, répondit :

—Restez, Alfred, je ne pourrais plus vivre sans vous.

M. Hoveling réunit dans ses mains les mains des deux jeunes gens.

—C'était mon rêve, dit-il, Gilson, je l'avais promis à votre père et c'est avec confiance que je vous remets l'avenir de ma chère enfant. Bravo ! ajouta-t-il avec sa joyeuse bonhomie, je vais rajeunir au milieu de toute cette jeunesse heureuse.

En disant cela, son regard se portait sur Pierre et Marthe qui, par discrétion, s'étaient éloignés.

Leur joie était calme et recueillie. Quand de longues épreuves ont pesé sur une âme, elle en conserve l'ineffaçable empreinte : elle n'accepte le bonheur qu'avec crainte, en connaissant toute la fragilité. Pierre et Marthe avaient jusqu'à ce jour eu plus de larmes que de sourires ; leur vie ressemblait à ce ciel brumeux où brillait un rayon lumineux, leur mutuel amour. De même que la nature sortait ravivée de cette pluie de la nuit, les deux jeunes gens renaissaient à l'espérance, l'avenir leur paraissait bien beau. L'homme néfaste qui avait désolé leur existence était tombé sous la main de Dieu, rien ne devait plus troubler leur félicité.

Ils avaient atteint le sommet d'une petite éminence d'où l'on jouissait d'une vue splendide. La plus grande partie du ciel avait repris sa teinte d'azur, quelques nuages fuyant à l'horizon rappelaient seulement l'orage de la nuit ; dans le lointain, prolongé par la perspective, paraissait la vague silhouette des montagnes que les nuages couronnaient.

—Vois donc, Marthe, fit Pierre, ne dirait-on pas le commencement d'un de nos chers vallons des Pyrénées.

La jeune femme savait qu'au fond du cœur de son mari existait une tristesse inavouée que son affection même ne parvenait pas à dissiper : le souvenir du pays natal, si profond dans le cœur de l'homme que rien ne peut détruire.

La patrie, qu'est-ce que la patrie ? disent les sceptiques qui, le scalpel en main, dissèquent tous les sentiments humains. La patrie, c'est un chiffon placé au haut d'un poteau...

Non, la patrie n'est pas cela, c'est quelque chose d'insaisissable, mais de réel. La patrie, c'est l'extension du lieu où est le berceau, où repose la tombe des ancêtres, c'est le clocher de la vieille église où l'on a été baptisé, où la religion a suivi tous nos pas dans la douleur et dans les joies de la vie, c'est le pays où l'on a grandi près de parents chéris, où naîtrons et grandirons nos enfants. La patrie, c'est la communauté du langage, des mœurs, des aspirations et des souvenirs. Mais dans cette grande patrie que l'on aime jusqu'au sacrifice, il est un point plus particulièrement cher parce qu'il résume toutes les affections générales, c'est le pays natal qu'un illustre romancier a justement appelé le cœur de la patrie.

—Pierre, disait Marthe, tu ne m'aime pas comme je t'aime, car je ne puis te suffire, près de moi tu es triste.

—Marthe, ma bien aimée, mon affection pour toi est sans borne, je n'éprouve aucun regret, mais pardonne-moi si parfois ma pensée retourne vers l'humble vallon où nous avons vécu tous deux, où sur la montagne ombragée de cyprès, ma mère dort à l'ombre de la vieille église. Vois-tu le cœur d'un montagnard est ainsi fait qu'il en reste toujours la moitié au pays.

Pierre et Marthe descendirent lentement vers le parc où ils retrouvèrent leurs amis.

Liana, en apercevant la jeune femme lui tendit les mains ; une joie profonde idéalisait son charmant visage et cependant elle aussi avait des larmes dans les yeux.

L'homme est si peu accoutumé au bonheur qu'il n'a qu'un seul langage pour traduire sa joie et sa douleur.

—Marthe, dit la jeune femme, je suis heureuse, bien heureuse !

—Et grâce à vous, madame, fit M. Hoveling, c'est votre douce influence qui a fait triompher la raison dans la tête folle de ma chère enfant.

—Oh ! mon père ! protesta la jeune fille.

—Vous me donnez plus de mérite que j'en ai, monsieur, répondit Marthe ; l'amour héroïque de M. Gilson eût touché un cœur moins bien disposé en sa faveur que celui de Liana. Si j'ai pu contribuer à votre bonheur à tous, hélas ! n'avais-je pas été la cause de vos malheurs.

—Ne parlez pas ainsi, madame, ajoute Gilson avec feu, non, ne dites pas cela, vous n'êtes responsable de rien et d'ailleurs s'il en avait été autrement, serions-nous aussi heureux que nous le sommes ?

—C'est convenu, tout est pour le mieux, reprit M. Hoveling, oublions donc le passé. Madame et vous, Pierre, je vous présente mon gendre, Alfred Gilson, capitaine au 10<sup>me</sup> dragon ; la nocce se fera dans un mois.

FIN.

GABRIELLE D'ARVOR.



# LA LIZARDIÈRE

Par HENRI DE BORNIER.

I

## LA VALLÉE DE LA MAULNE.

La Maulne est une petite rivière qui n'a pas d'histoire, comme les peuples heureux et les femmes honnêtes.

Elle prend sa source dans les étangs du Vivier-de-Loindes, près de Courcelles, s'en va du sud-est au nord, en laissant à droite la forêt de Château-la-Vallière, arrose les prairies de Saint-Laurent, de Lublé, de Marcilly, de Braye, contourne les restes du château de Maulne, dont elle emprunte le nom, continue, sa route par la vallée, vers le sud, reçoit les eaux de la Beuverie, de la Cave-Noire et de la Godefrairie, et va se jeter dans le Loir, près de la Chapelle-aux-Choux. Elle a parcouru 25 kilomètres, fait tourner la roue de cinq ou six moulins, et elle inonde de temps à autre quelques prairies. Cela suffit à sa gloire :

Ce coin de la Touraine est à peu près inconnu, et il n'en est que plus charmant. En automne surtout, quand le soleil, ardent encore, mais un peu estompé par les douces brumes de l'Anjou, allonge ses flèches d'or depuis les hautes landes de Chalonnes jusqu'aux cimes verdoyantes de Château-la-Vallière, le paysage est admirable. La petite rivière, la longue vallée, les verts coteaux, séparées à peine par le fleuve en miniature, tout cela semble dormir sous une voûte de rayons.

Jusqu'à la route de Tours à Baugé, la Maulne est en quelque sorte invisible ; on dirait qu'elle cherche tout ce qui peut la cacher : le moindre pli de terrain, le moindre bouquet de bois, un pré plus nourri d'herbes et mieux entouré de saules, lui suffisent pour disparaître. On sent bien cependant que ce n'est point coquetterie, mais pudeur.

La pudeur est vaincue enfin. Au bas de la côte du Gauquier, la Maulne est bien forcée de traverser sous une arche de pierre la grande route de Rennes, une ancienne route royale qui a bien douze mètres de largeur. C'est fini. L'œil du passant l'a devinée, quoiqu'elle se dérobe encore sous les roseaux ; elle a un nom maintenant, et il lui faut se résigner à tous les honneurs et à tous les malheurs que peut rencontrer une rivière. Le premier honneur qu'on lui a fait, c'est de tracer une route qui l'escorte sur sa droite et qui la sépare des jolis coteaux qui lui donnaient de l'ombre. Jusqu'à Marcilly tout va bien encore, mais là les choses s'aggravent ; comme elle s'est répandue sur de larges prairies en avant du village, on a jeté sur ses eaux si tranquilles un pont long de quelque cent mètres ; au milieu du pont on a construit un escalier qui mène à un lavoir public, sans compter un abreuvoir que l'on a ménagé à l'entrée de ce pont maudit. Voilà le malheur venu avec la gloire. La route traverse ce pont pour gagner la rive gauche de l'infortunée rivière et ne la quittera plus.

Sur ce pont de Marcilly-sur-Maulne, par une belle journée du mois d'octobre de l'an 1368, passait une nombreuse et joyeuse cavalcade.

En avant, un homme qui paraissait avoir de cinquante-cinq à soixante ans, grand et ferme sur ses étriers ; ses cheveux, coupés ras, blanchissaient à peine ; les traits de son visage avaient quelque chose de hardi et de hautain, mais la douceur et l'intelligence du regard tempéraient et corrigeaient ce que cette hauteur aurait eu d'irritant chez un autre.

—Raymonde, dit-il, tiens les rênes mieux en main. Ces villageoises qui battent leur linge sont d'un effet pittoresque, mais le bruit de leur battoir pourrait effrayer ton cheval.

—Oh ! soyez tranquille, mon père ; je n'ai nulle envie d'être lancée avec lui dans les flots mugissants de la Maulne.

Et du bout de sa cravache elle montrait la petite cascade que faisait la rivière en sortant du lavoir.

Mlle Raymonde ressemblait à son père. Elle était grande dans l'élégance de sa fine taille, que dessinait son amazone en drap bleu. Un chapeau à haute forme laissait déborder jusque sur ses épaules d'admirables cheveux blonds qui faisaient ressortir l'éclat profond de ses yeux noirs ; quand elle entrouvait ses lèvres pourprées et un peu fortes, l'émail de ses dents semblait rire. Tout dans cette physionomie charmante, respirait à la fois le calme et la décision ; et elle aurait eu tout l'attrait qu'une jeune fille peut avoir, si, par éclairs, je ne sais quoi d'impérieux ne se fut répandu sur ce beau visage.

Après le père et la fille, deux jeunes gens maniaient avec une grande sûreté de main des chevaux pur sang qui avaient l'air très fiers eux-mêmes de courir en si brillante compagnie. Deux domestiques en livrée fermaient la marche.

On eut vite franchi le pont et on entra au pas dans la rue principale du village de Marcilly, qui ressemble à un village d'opéra-comique. Les villageoises, ou, pour mieux dire, les jeunes bourgeoises assises sur le devant de leurs portes, regardaient passer la belle cavalcade, et l'une d'elles, la plus riche sans doute, dit tout bas à ses voisines :

—C'est M. Désormes, le sénateur, avec sa fille, son fils et son associé. Je les reconnais pour les avoir vus à l'assemblée de Brèche.

Arrivés au point de la rue Marcilly, où vient s'embrancher la route qui va vers le Lude, M. Désormes et sa famille s'engagèrent sur cette route. De là, on aperçoit à gauche le grand château féodal qui s'élève à mi-côte, entre un pigeonnier colossal et une haute futaie. L'avenue de vieux marronniers qui conduit au château semblait inviter les visiteurs par sa grille toute large ouverte :

M. Désormes arrêta son cheval en disant à sa fille :

—Raymonde, allons-nous faire une visite à M<sup>de</sup> de Chazé ?

—Pas aujourd'hui, mon père, si vous permettez : je ne me sens pas d'humeur en ce moment à faire des grâces aux comtesses de l'ancien régime, répondit en riant la jeune fille.

—Décidément, tu n'es pas légitimiste.

Oh ! pas du tout, mon père. Mais vous-même, vous devez être très bonapartiste, puisque vous êtes sénateur ?

—Oh ! vois-tu, ma fille, comme l'empereur lui-même l'a dit un jour en badinant, les bonapartistes se divisent en trois classes : ceux qui sont légitimistes, ceux qui sont orléanistes, ceux qui sont républicains ; mais il n'y a qu'un seul bonapartiste, c'est l'empereur ; et encore... il est socialiste !

—Et vous, mon père, qu'êtes-vous donc ? dit un des jeunes gens qui avait entendu les dernières paroles de M. Désormes.

—Moi, Raoul, je suis conservateur et libéral ; libéral quand il y a lieu, c'est-à-dire souvent ; conservateur quand il y a lieu également, c'est-à-dire toujours. Retenez cette formule, mes enfants. Croyez-moi, c'est la sagesse. N'êtes-vous pas de cet avis, Frédéric ?

—Parfaitement, répondit le jeune homme.

—La sagesse, reprit Raymonde en riant, c'est d'admirer ce beau paysage. Il n'y a pas de gouvernement qui vaille un coucher de soleil. Vous me disiez, mon père, que je ne suis pas légitimiste. J'ai cependant une tendance vers l'ancien régime.

—Ah ! Ah ! explique-nous cela, ma fille.

—Oui, je voudrais avoir un vieux château comme Marcilly à restaurer ; je le remplirais de vitraux, de vieux meubles, de vieilles tapisseries. Certes votre maison des Bruyères est une belle maison, rien n'y manque de ce qui fait le luxe bourgeois et le confortable anglais, mais j'y rêve de donjons et de tours à mâchicoulis.

—Toi, Raymonde, dit Raoul, tu es une héroïne d'Octave Feuillet ou de Jules Sandeau, et tu as appris par cœur, j'en suis sûr, *la Fin du Roman* d'Armand de Pontmartin.

—Je prends cette plaisanterie pour un compliment, mon frère, répondit la jeune fille d'un ton plus grave que d'habitude.

Tu sais bien, ma fille, que Marcilly n'est pas à vendre, et les belles ruines sont rares dans le pays. Il n'y a que Vaujour, près de Château-la-Vallière ; mais Vaujour, est dans un étang : tes mâchicoulis y prendraient la fièvre.

—Et puis, mon père, il y aurait quelque prétention à m'entourer des souvenirs de Mlle de la Vallière. N'importe, je trouverai la ruine de mes rêves, et j'en ferai une merveille, si vous y consentez.

—J'y consens d'avance. Tu peux te passer cette fantaisie, tu as trois cent mille francs qui dorment à la Banque.

—Ne serait-il pas à propos d'attendre l'avis de ton futur tyran, ma chère Raymonde ? dit le petit Raoul en souriant.

—Mon futur tyran n'est pas encore fondu, comme disait Napoléon.

—Tu as cependant vingt-un ans, ma charmante sœur, et c'est l'heure où les tyrans ont de la chance. N'est-ce pas, Frédéric ?

—Vous m'entendez, Raoul ! Je connais un frère à moi qui m'a donné peu de goût pour la tyrannie. Ce qui ne m'empêche pas de l'aimer. Mais c'est assez bavarder vraiment. Allons, un temps de galop.

Et l'on se mit à courir sur la route sonore en regardant le cours de la Maulne, qui maintenant, coulait à droite entre les saules. On atteignit vite le château de Maulne, dont il ne reste qu'une aile, deux bâtiments qui se font vis-à-vis et le colombier ; quand on l'eût dépassé, on se trouva tout juste à la bifurcation de deux chemins, dont l'un s'en allait à gauche vers les collines boisées.

—Faut-il prendre par la gauche, Raymonde ?

—Non, mon père, n'abandonnons pas cette rivière. Allons en face.

Et l'on se remit à courir. Tout à coup, Raymonde arrêta son cheval.

—Voyez ! voyez ! dit-elle ; là, tout près, à cent mètres, sur ce mamelon...

—Eh bien ! quoi donc ? s'écria le petit Raoul ; je vois une ferme avec un pigeonnier qui n'a plus de toit.

—O frater ignorantissime ! Ce que tu prends pour une ferme est un manoir du xve siècle, et le pigeonnier est une tour qui me semble beaucoup plus ancienne. Père, père ! je vous en prie, allons voir.

Et, sans attendre la permission, elle engagea son cheval dans le court et étroit chemin qui conduit au vieux manoir.

## II

## LA LIZARDIÈRE

Raymonde, suivie de son père, de son frère et de M. Frédéric Legrand, fils d'un associé de M. Désormes, se trouva bientôt devant une grande porte, dont il restait un seul battant troué lui-même et ne tenant plus au mur que par un gond à moitié descellé ; cette porte ouvrait sur une grande cour délavée en maint endroit et bornée à droite par des bâtiments de ferme en ruine : à gauche s'élevait le manoir flanqué de sa haute tourelle, une ruine aussi. Le perron qui montait à la porte principale n'avait plus que la moitié de sa rampe, et il y manquait plusieurs marches ; celles qui restaient, rongées par le vent, le soleil et la pluie, semblaient près de s'effondrer. Des fenêtres de la façade, quelques-unes étaient bouchées comme à la hâte, avec des moellons mal joints, quelques autres n'avaient plus leurs crissons de pierre, et des madriers coupés court en soutenaient seuls la voussure ogivale. La mousse, comme une moisissure jaune et verte, rongait les pierres depuis le sol jusqu'à l'encorbellement du toit troué et affaissé sur lui-même ici et là. Sur ce tapis de mousse la pluie avait tracé des sillons humides toujours, si

bien que le vieux monument semblait pleurer, car les ruines ont des larmes comme les hommes.

Entre le manoir et les bâtiments de ferme, au fond, le mur était à moitié détruit, et deux noyers centenaires le couvraient de leur ombre.

Quand la joyeuse cavalcade arriva dans la cour, un aboiement furieux sortit de cette ombre, et un chien de haute taille s'élança vers les visiteurs inattendus.

—Ici, Clodion ! ici !

Clodion, docile, mais grodant toujours, retourna sous le noyer et se plaça près de celui qui l'appelait. C'était un homme, jeune encore, assis sur une des pierres du mur écroulé.

Il se leva, appuyant sa main droite sur un bâton plus solide qu'élegant, regarda ceux qui regardaient et attendit. Sa tête était cachée sous un large chapeau de paille grossièrement tressée ; une sorte de tunique ou d'habit de chasse en velours foncé, un gilet et un pantalon de même étoffe et de même couleur, des guêtres de cuir tombant sur de gros souliers ferrés ; de longs cheveux bruns répandus sur de fortes épaules et encadrant la maigreur du visage où brillaient dans une sorte de tristesse des yeux bleus et cernés de noir ; tout cela faisait que ce jeune homme avait quelque chose de semblable et de conforme à toutes ces ruines.

—C'est le fermier, ou le fils du fermier, dit tout bas Raymonde à son père. Allons à lui.

Elle poussa son cheval vers l'inconnu, et lui dit avec une légère inclination de tête.

—Rendez-nous un service, mon ami...

A ce mot *mon ami*, le jeune homme ôta son chapeau, releva la tête, fixa sur Raymonde des yeux remplis d'un tel éclair qu'elle rougit et se troubla ; mais elle reprit bientôt :

—Pardou, monsieur ; nous ne connaissons point ce coin du pays ; nous avons aperçu en passant cette tourelle et ce manoir ; nous voudrions les visiter, et d'abord savoir leur nom.

—Monsieur, dit M. Désormes en s'avançant à son tour, vous excuserez sans doute la curiosité de ma fille ; elle est un peu artiste, et les belles ruines comme celle-ci l'attirent et la rendent quelquefois indiscrete.

—On n'est jamais indiscret quand on est poli, répondit le jeune homme en souriant un peu.

L'éclair qui avait un instant sillonné ses traits s'était éteint, et il ne restait plus dans ses yeux que cette sorte de mélancolie qui en devait être le caractère habituel.

—Alors, monsieur, reprit Raymonde, ce château s'appelle...

—La Lizardière, mademoiselle.

—Un beau nom pour une belle ruine. Et peut-on la visiter ?

Cette fois ce fut le jeune homme qui rougit ; il sembla réfléchir, puis avec une sorte de résolution fière :

—Et bien oui ! après tout... Voulez-vous me suivre ?

Raymonde, son père, son frère et Frédéric laissèrent les chevaux sous la garde des domestiques, et le jeune homme se dirigea le premier vers le perron et la porte d'entrée ; il l'ouvrit, se reura un peu et du geste invita les visiteurs à passer ; mais il avait compté sans son chien qui, se glissant entre son maître et ses hôtes improvisés, fit tête aux envahisseurs et reprit son aboiement furieux, en montrant des crocs peu hospitaliers.

—Je ne suis pas dans les bonnes grâces de Clodion, dit en riant Raymonde, et si ce manoir n'était pas la Renaissance, on pourrait mettre sur le bas de la porte l'inscription antique : *Cave canem !*

—Clodion ne sait pas le latin, mademoiselle, mais il entend un peu l'anglais. Ici Clodion ! *Go and take care of the Goat !*

—Ce qui veut dire, monsieur...

—Va garder la chèvre.

Clodion avait compris ; il descendit en courant les marches du perron et se précipita vers un petit pré ombragé par les deux noyers du vieux mur ; et on entendit le bêlement d'une chèvre saluer son retour.

—Singulier fermier ! dit tout bas M. Désormes à sa fille, en entrant dans le manoir.

—Et qui ne me plaît guère ! murmura M. Frédéric entre ses dents.

Hélas ! ce qui était au dehors ruine pittoresque était au dedans délabrement horrible et sombre misère. Tout le rez-de-chaussée présentait l'aspect de la désolation. Point de meubles. Des toiles d'airainée pendant aux poutres rompues, le sol sans dalles, les fenêtres sans vitrage, le salpêtre rongéant les murs crevassés, l'humidité noire, une sorte de gouffre ouvert tout à coup et se perdant dans l'ombre, c'étaient les oubliettes autrefois, des nids de chauves-souris et de martinets, formant au bas des plafonds comme une corniche d'impuretés. Rien de plus.

Seule, à l'extrémité d'un couloir ouvert dans l'ancien mur d'enceinte, une chapelle gardait quelque chose de la richesse et de l'élégance du passé. Des fresques, dans le genre du Giotto, avaient résisté ; les deux anges de pierre, immobiles gardiens du petit autel, avaient l'air de prier encore pour l'âme des anciens seigneurs endormis là, dans les cavaux respectés par le temps et même par les révolutions.

En sortant de la chapelle, Mlle Raymonde ne put s'empêcher de dire :

—La chapelle est mieux conservée que le reste.

Le jeune homme rougit légèrement et répondit avec un peu d'embarras :

—Le premier étage est moins abandonné que le rez-de-chaussée, mademoiselle. Voulez-vous n'y suivre ?

Et il gravit devant elle les marches usées et chancelantes d'un escalier en bois de chêne, où de vieilles sculptures se dessinaient encore sous une épaisse couche de poussière. Le premier étage méritait l'éloge relatif qu'on venait d'en faire. Il se composait presque d'une seule salle, mais immense et bien éclairée ; la jour y entraît d'autant plus abondamment, qu'elle avait deux étages superposés de fenêtres. Ce n'était pas un caprice d'architecte ; mais cette antique salle d'armes n'avait plus de plafond, et les fenêtres du second étage correspondant à celle du premier produisaient cet effet bizarre et non sans grandeur.

Dans cette vaste salle, les quelques meubles qui restaient semblaient perdus ; un lit à colonnes et à baldaquins de soie rougeâtre, au milieu une table de chêne noirci par le temps, deux vieux fauteuils en tapisserie reproduisant des estampes d'après les chasses de Gaston Phébus ; au fond, en face du lit, la cheminée à colonnes de pierre unie et luisante comme du marbre. Au-dessus du foyer, sur un entablement de pierre pareille, le 3e verset du chapitre XIII de l'Épître aux Corinthiens, pouvait se déchiffrer, bien qu'effacé à demi par la fumée et la poussière de plusieurs siècles :

“ Quand j'aurais distribué tout mon bien pour nourrir les pauvres, et que j'aurais livré mon corps pour être brûlé, si je n'ai point la charité, tout cela ne me sert de rien. ”

Plus haut encore que cette inscription gothique s'élevaient, dans un cartouche de pierre, des armoiries parfaitement intactes.

—Je sais mal lire le blason, mon père ; voulez-vous m'aider un peu ?

—Je ne suis guère plus savant que toi, Raymonde ; et je crois que Raoul et Frédéric ne sont pas plus avancés dans cette étude un peu négligée aujourd'hui.

Le regard de M. Désormes interrogeait évidemment le conducteur : il comprit :

—Ce sont les armes des Lizardière : *de gueule au lézard d'or accompagné de deux anneaux de même. Couronne de marquis. Pour support deux griffons. Devise : Tout droit.*

Mlle Raymonde écouta cette explication en regardant le blason des Lizardière avec une inexprimable sentiment de dédain voulu et de respect involontaire. Elle se détourna ensuite sans mot dire ; et, apercevant sur une table des livres et un album, elle se mit à les ouvrir sans façon.

—Mademoiselle, dit le jeune homme, je n'aurais pas osé vous offrir de jeter les yeux sur des bouquins peu intéressants et sur des dessins d'album indignes d'être regardés.

Mlle Raymonde, sans relever la leçon indirecte qui lui était donnée, répondit en se mordant les lèvres :

—Oh ! j'aime beaucoup les vieux livres, et j'ai quelque prétention à les connaître. Voici le *Jardin délicieux de la Touraine*, par le R. P. Martin Marteau, édition de 1663 ; mais ce n'est qu'une réimpression. L'édition originale, sous le titre de *Paradis délicieux*, est de 1661. J'en ai un exemplaire au chiffre de Mme de Montespan.

Mlle Raymonde prit un autre volume.

—Oh ! s'écria-t-elle, voici une merveille, et je cherche cet ouvrage depuis un an : *Histoire agrégative des annales et chroniques Danjou et du Maine*. Le privilège donné à Galliot-Dupré et signé Jehan de la Barre, constate qu'elles sont *extraictes de plusieurs historiographes antiques et modernes*. Voyez, mon père, les beaux encadrements ! Et au sommet du frontispice cette main qui sort d'un nuage et qui tient un livre à double fermoir... Oh ! le beau livre ! Il faut absolument, mon père, écrire à Paris pour avoir le pareil !

—J'écrirai, ma fille ; mais si Molière vivait, il ajouterait peut-être à sa galerie de femmes la *jeune fille bibliophile*.

—Ne me parlez pas de Molière ! On veut en faire un révolutionnaire aujourd'hui ; mais au fond, c'est un aristocrate, et, comme on dit maintenant, un réactionnaire. Mais voici un album plus moderne que l'*Histoire agrégative*.

Et Mlle Raymonde tourna de sa main finement gantée les pages de l'album.

—Oh ! mais c'est très bien cela ; voici une délicieuse aquarelle... Ce sont des paysages des environs ; je reconnais le moulin de Braye, sur la Maulne ; c'est charmant, vraiment délicieux. Et de qui sont-ils ces dessins ?

—De moi, mademoiselle.

—Ah !

—Alors, ce grand paysage à l'huile, que je vois sur le mur...

—Il est de moi également.

—Et cette tête de Christ ébauchée...

—C'est encore moi le coupable.

—Mais, c'est très remarquable tout cela, n'est-ce pas, mon père ? Vous devriez, monsieur, cultiver un pareil talent.

—Je ne travaille plus, mademoiselle.

—Et pourquoi, monsieur ?

—À quoi bon ?

—C'est grand dommage, monsieur.

Et elle regarda le jeune homme avec une sorte d'étonnement qui, à son insu, valait le compliment le plus flatteur.

—Descendez, mon père, je voudrais vous parler ?

On regagna par le même chemin la cour où piaffaient les chevaux, et Mlle Raymonde conduisit son père sous l'ombre des vieux noyers. La conversation fut animée, mais courte.

—Je ne sais rien te refuser, Raymonde, mais tu me fais faire des folies.

M. Désormes revint avec elle vers le jeune garçon du manoir.

—Monsieur, lui dit-il sans préambule, ma fille a une idée assez étrange et précipitée. Elle voudrait absolument acheter ce vieux château, dont le propriétaire nous est inconnu, et je prends la liberté de vous demander quelques renseignements à ce sujet.

Le jeune homme pâlit affreusement, mais répondit d'une voix vibrante :

—La Lizardière n'est pas à vendre.

—Peut-être, interrompit Mlle Raymonde, si elle n'est pas à vendre, sera-t-elle vendue, et volontiers j'en offrirais trois fois sa valeur...

—Encore moins, mademoiselle.

—Le propriétaire est donc ce qu'on appelle un original !

—S'il est un original, je ne sais pas, mais je sais qu'il tient à cette ruine dont il porte le nom.

—Il existe donc un M. de Lizardière ?

—Un marquis de Lizardière, oui. Et tenez, pour couper court, je vais vous raconter l'histoire du propriétaire et en même temps celle du château. Depuis un temps immémorial, ce château, les terres et les bois qui l'entourent, appartiennent au marquis de Lizardière.

En 1792, le grand-père du marquis actuel émigra. Quand

il revint en 1814, il trouva le manoir démantelé, la plupart des terres vendues comme bien national. Il racheta le manoir et ce qui restait de prés et de bois. Il était pauvre et il avait épousé pendant l'émigration, une jeune fille noble et pauvre comme lui. Tous deux moururent, laissant un fils qui servit dans la garde Royale jusqu'à 1830. Ce fils se maria comme eux, noblement et pauvrement. Il est mort, laissant une fille, qui est sœur de charité, et un fils.

—Ce doit être un jeune homme encore? dit M. Désormes.

—Je me nomme le marquis Jean de Lizardière.

—Excusez-nous, monsieur le marquis, si nous ignorions tout cela. Nous n'habitons le pays que depuis quelque mois. Je suis M. Désormes.

—M. Désormes, le sénateur? Oui, je sais : C'est vous qui avez fondé une ferme modèle, au bord de la forêt de Château-Vallière, sur la route de Tours!

—Précisément.

—Eh bien, monsieur le sénateur, je connais votre histoire. Vous êtes immensément riche, vous avez des mines en Auvergne, des forges dans l'Indre, un hôtel et des maisons à Paris, je ne vous envie pas vos millions, mais ne m'enviez pas mes vieilles pierres.

—Mais, monsieur, s'écria Raymonde, au premier jour elles tomberont.

—Mademoiselle, elle tomberont à mon gré, si c'est sur moi qu'elles tombent.

—Décidément, monsieur, vous êtes plus "qu'original," vous êtes un peu... comment dire? un peu... sauvage.

—Tout à fait sauvage, mademoiselle, et je vais vous le prouver par une franchise qui ne dépassera pas, j'espère, les bornes des convenances. Je n'aime pas votre nom; il me rappelle de triste souvenirs. Votre père s'est battu contre le mien, en 1830, dans les rues de Paris. Nous sommes de ceux qui n'oublient point ces choses. Un jour, je n'étais pas né, moi, ma sœur, qui avait dix ans, pleurait là, sous ces arbres, assise sur ces pierres.—Qu'as-tu donc, lui dit mon père.—Elle lui répondit: Je pense au Roi. Je suis comme ma sœur. Quand vous êtes entrés, je pensais au Roi.

—Je suis loin de vous en blâmer et je vous en estime davantage, dit M. Désormes gravement. Quand nous nous connaissons mieux, nous parlerons politique. Laissez-moi vous dire seulement que vous auriez dû vivre un siècle plus tôt.

—En compagnie du duc de Saint-Simon et du comte de Boulainvilliers, ajouta Mlle Raymonde en riant.

—Aurait-ils le malheur de vous déplaire, mademoiselle?

—Au contraire, reprit-elle avec plus de douceur et un regard qui cherchait à persuader, car je suis sûre qu'ils plaideraient ma cause auprès de vous. Avant un an j'aurais fait de la Lizardière le plus ravissant château Renaissance que l'on puisse voir...

—Et vous m'inviteriez à vos fêtes, n'est-ce pas? reprit le marquis Jean avec une sorte d'amertume et de hauteur farouche; non, non! Ce qui me plaît dans cette ruine, c'est que ruine elle doit rester. Je l'aime ainsi, et je la haïrais si elle était autrement grâce à l'argent d'un autre. Je suis pauvre, plus pauvre que mon père; je vis là, seul, avec un serviteur, un vieux soldat qu'il m'a légué; j'ai à peine assez de blé pour lui donner du pain; ma chèvre est mieux nourrie que nous, car elle broute l'herbe des fossés sur la route, mon chien est plus heureux, car il peut chasser dans les bois, et je n'ai pas souvent de quoi acheter de la poudre et du plomb. Mais si je n'ai pas toujours du pain, mon père et ma mère qui dorment dans la chapelle que vous avez vue, ont des fleurs sur leur tombe. Ce ne sont pas des fleurs rares et payées bien cher, ce sont des bruyères que je vais chercher là-haut dans les landes. Personne n'y pourrait aller si je parlais d'ici.

—Vous vous trompez, monsieur, et je m'engagerais certainement...

—Mademoiselle, on ne vend pas les tombes. Celles des miens resteront sous ma garde, en attendant qu'elle me rejoignent.

—N'insistons plus, ma fille. M. de Lizardière avoue sa misère avec une fierté si noble que c'est un devoir de la respecter en retirant nos offres.

—Malheureusement, reprit M. Legrand moins courtois que M. Désormes, tout le monde peut n'avoir pas le même respect, et si monsieur le marquis a des créanciers...

—Des créanciers, monsieur! je ne dois rien à personne, je suis le vaincu de la misère, mais non l'esclave de la dette. Je n'ai rien voulu accepter, même de mes parents, de mon vieux cousin le comte de Chazé, par exemple. J'ai même renoncé à les voir, pour que, devant leurs visiteurs, ils n'aient pas à rougir de mes pauvres habits. D'ailleurs, avant de céder la Lizardière, j'y mettrais le feu de mes mains.

—En vérité, monsieur, vous êtes plus fier que mon père ne le pensait; et cependant, malgré tout, cette ruine, que vous me refusez, mon instinct me dit que je l'aurai.

Et la jeune fille leva sa main ouverte vers le vieux château, comme pour le prendre.

—Jamais, mademoiselle.

Et Jean leva ses deux poings fermés comme pour le défendre.

—Décidément, ce descendant de M. de Carabas me déplaît, murmura de nouveau M. Frédéric.

Mais le jeune marquis s'aperçut sans doute qu'il y avait dans son attitude quelque chose de trop violent, par conséquent d'un peu ridicule; sa physionomie s'éclaircit tout à coup d'un sourire, et s'inclinant devant Mlle Raymonde, il lui dit avec une bonne grâce parfaite :

—Pardon, mademoiselle! Je viens de parler avec plus d'animation qu'il ne sied; mais vous avez des goûts d'artiste, et il ne saurait vous déplaire de rencontrer une sorte de druide dans un pays où l'on trouve des dolmens au milieu des bois et des champs. J'en ai un tout près d'ici, dans la seule prairie qui me reste. Permettez-moi, non pas de vous le vendre, mais de vous l'offrir.

—J'accepterai le dolmen quand j'aurai le château.

—Alors... jamais.

—Alors... peut-être.

Et les regards de la jeune fille et du jeune homme se croisèrent comme deux épées.

—Allons, allons, ma fille, l'affaire est manquée. Remercions M. de Lizardière de sa complaisance à nous montrer sa pittoresque demeure, et remontons à cheval.

—Mademoiselle, dit le marquis en s'inclinant, les demoiselles, au moyen âge, se servaient de la main des pages comme d'un étrier. Nous sommes ici en plein moyen âge; voici ma main.

Jean abaissa, en effet, sa main presque jusqu'à terre; Raymonde y posa le bout de son pied, et Jean la leva ainsi lentement, jusqu'à ce qu'elle pût monter en selle. Leurs regards se croisèrent encore; puis elle frappa presque violemment, de sa cravache à pomme d'or, le cheval qui partit au galop.

Arrivée au bas de la colline et en se retournant vers la Lizardière, elle s'arrêta un moment et dit à demi-voix :

—Oh! ces hobereaux!

Au même moment, Jean de Lizardière suivait des yeux la cavalcade qui s'éloignait, et ce cri de dédain et de rage sourde sortit de sa poitrine :

—Oh! parvenus.

### III

#### LE RETOUR DE PIEYRARD.

Quand M. Désormes et sa famille eurent disparu du côté de la Maulne, quand Jean cessa de voir l'amazone de Mlle Raymonde passer, à travers les saules, gonflée par le vent de la course, il revint s'asseoir sous les arbres et siffa son chien. Clodion accourut en bondissant.

Clodion n'était plus jeune, mais il était encore beau. On l'appelait Clodion, en souvenir du Mérovingien chevelu, parce qu'il avait une crinière abondante et soyeuse. Pourquoi Clodion, qui est un métis de braque de bengale et du grand bas-

set, a-t-il une crinière ? C'est le secret des temps passés. Le fait est qu'il avait une crinière, et que le plus grand plaisir du marquis était de passer et de repasser sa main dans cette royale chevelure. Cela le poussait à la rêverie et même au monologue. Jean se mit donc à caresser le bel animal qui le regardait de ses yeux intelligents et tendres.

—Sais-tu ce qu'on voulait, ami Clodion ? Oui ! cette grande demoiselle blonde qui était là sur un cheval noir ..

Et le marquis montra du geste la route par laquelle Raymonde était partie. Clodion parut comprendre, car il se mit à gémir et à montrer ses dents blanches et aiguës.

—Oui, Clodion, elle voulait nous prendre là Lizardière, les deux noyers et la chèvre... *the goat* !

Clodion jeta un aboiement, que Jean arrêta par une caresse.

—Elle m'aurait pris la chèvre, et peut-être aussi Clodion.

Clodion regarda son maître d'un air étonné.

—Ami Clodion, tu serais plus heureux avec elle : tu aurais une niche bien chaude dans un beau chenil, tu aurais un collier tout neuf, de la bonne soupe trois fois par jour, et tu irais chasser à ton aise par les bois, comme dans ta jeunesse... Veux-tu aller avec la belle demoiselle ? Oui, va donc, et rejoins-la vite.

Et Jean montra la porte et la route. Clodion fit quelques pas, mais il revint vite placer sa grosse tête sur les genoux du marquis.

—Tu ne veux pas, Clodion, tu préfères ta maigre pitance avec ton pauvre frère. Tu as raison d'être fidèle ; c'est une vertu que les hommes laissent aux chiens. Et puis, vois-tu, les chiens finissent mal dans les maisons riches : on les pend quand il ne peuvent plus chasser. Et Pieyrard ?... mais non, il n'aurait pas voulu, encore moins que toi. Dis-moi, Clodion, cela ne t'étonne pas que Pieyrard ne soit pas encore de retour ! Il est allé au Lude, chez la vieille mère Honoré, chercher de l'argent que l'on me doit... trois cents francs dont j'ai besoin. Nous n'avons pas d'autre revenu, ami Clodion, et ce n'est pas beaucoup pour deux hommes et un chien !

Clodion, depuis quelques instants, avait tourné la tête et regardait attentivement du côté de la route ; tout à coup il se leva et courut vers la porte d'entrée. Un grand vieillard y arrivait en même temps. Il marchait droit et ferme malgré son âge, toutefois il avait l'air accablé non par la fatigue, mais par le chagrin.

—Eh bien ! Pieyrard, eh bien ?

— Mauvaises nouvelles, monsieur le marquis ! La mère Honoré ne pourra pas vous payer cette année, ni peut-être l'année prochaine. Vous savez que son mari est mort et qu'elle a dû dépenser beaucoup en frais de succession, car la ferme était au pauvre défunt ; de plus, son fils aîné, qui était bûcheron, est tombé du haut d'un chêne dans la forêt de Jupilles, et il s'est cassé la jambe. Elle aurait besoin qu'on vint à son aide la pauvre femme, au lieu de payer les autres. Ah ! si vous aviez vu sa désolation ! Ne pas payer monsieur le marquis, disait-elle, dont le père a été si bon et nous a prêté, voilà vingt ans, ces six mille francs pour acheter la ferme ! S'il veut que je la vende, je la vendrai, allez !

—Non, Pieyrard ; je suis trop malheureux pour faire des malheureux à mon tour. Mais qu'allons-nous devenir ? Je comptais sur cet argent pour payer les contributions, car nous sommes bien en retard. Le percepteur m'a déjà envoyé deux sommations.

—Ah ! monsieur le marquis, trois cents francs pour un domaine qui n'en produit pas cent ! Est-ce une injustice, seigneur Dieu !

—Que veux-tu ? c'est l'impôt des portes et des fenêtres qui nous ruine.

—Sans compter les autres, monsieur le marquis : la cote personnelle pour vous et pour moi, et la taxe sur Clodion, car les chiens payent l'impôt maintenant !

—Nous aurions été si heureux cet hiver, mon bon Pieyrard ! Nous avons du blé suffisamment pour nous et Clodion, deux gros sacs de pommes de terre et une barrique de cidre, sans compter les noix en abondance. Avec cela on est riche...

—Il n'y a pas de bonheur pour les braves gens, monsieur le marquis ! Dieu n'est pas juste.

—Tu as tort de parler ainsi, Pieyrard ; Dieu est juste, et les hommes mêmes ne sont pas aussi méchants qu'on le dit. Seulement il y a des fatalités.

—Je ne sais pas ce que c'est, monsieur le marquis ! mais avec ces maudits trois cents francs qui nous manquent, nous aurions fait mieux encore que de payer nos impôts ; je voulais vous faire une surprise, vous apporter du Lude un bon gigot... dont vous avez grand besoin.

—Moi, Pieyrard ?

—Eh oui, donc ! cela me donne des coups dans la cœur quand je vois pâle et maigre comme ça... Un peu de viande est nécessaire à votre âge. Quand on est vieux comme moi, les hommes de terre suffisent, on vit sur la viande du passé ! Mais, à vingt-cinq ans... cela tue.

—Ce qui tue, Pieyrard, c'est autre chose.

—Et quoi donc, monsieur le marquis ?

—Les souvenirs... Mais où est Clodion ?

—Je l'ai vu tout à l'heure qui filait vers le gros châtaignier.

—Du côté du Bois-Renard. Je comprends. C'est l'heure où les lapins vont prendre l'air. Clodion dînera mieux que nous.

En ce moment, on entendit vers le Bois-Renard des aboiements prolongés ; puis un silence. Deux minutes après, maître Clodion revenait à fond de train, mais il ne revenait pas seul. Le cadavre d'un gros lapin pendait à sa gueule, et en chien peu égoïste, il déposa sa victime au pied de son maître.

—Voilà qui remplacera ton gigot, père Pieyrard.

La cuisine ne fut pas longue, et une demi-heure après une gibelotte fumante était servie par Pieyrard sur la table de la grande salle, à côté d'une bouteille de cidre. Jean n'était pas encore à l'âge où le chagrin chasse l'appétit. Cependant, il ne voulait pas commencer un tel festin par une ingratitude : le premier morceau fut pour Clodion, qui accepta sans aucune cérémonie ; le second fut pour le cuisinier, qui fit plus de façon, mais qui, sur l'ordre absolu de Jean, dut s'asseoir en face de lui. Le dessert manquait de luxe : quelques noix, même fraîches, ne remplacent pas avec avantage une *gênoise à la Condé*, mais le bon cidre écumeux fait valoir les noix qui font valoir le cidre.

L'ambition vint en mangeant, et quand maître Pieyrard sortit emportant les restes du lapin, Jean ne put s'empêcher de murmurer entre les dents :

—Voilà bien six mois que je n'ai pas fumé ; mais si jamais je deviens riche...

Il s'arrêta, en voyant son vieux serviteur rentrer. La physionomie de Pieyrard avait quelque chose de solennel ; il s'approcha lentement du marquis et déposa sur la table une assiette marquée aux armes des Lizardière, une des rares survivantes des splendeurs passées. Dans cette assiette étaient deux cigares enrubannés, deux havanes renflés et blonds.

Le marquis, stupéfait, regarda les cigares et regarda Pieyrard.

—Où as-tu trouvé cela ?

—Mais... chez le marchand du Lude, monsieur le marquis.

—Alors, avec quel argent ?

—Voilà l'histoire, reprit maître Pieyrard non sans embarras. Vous savez que j'ai été charpentier dans ma jeunesse. Or, en quittant la mère Honoré, j'ai aperçu maître Louis, le charron, qui travaillait devant sa porte. Contre son habitude, il ne s'arrêta pas dans son travail pour faire un bout de causerie. "On est donc bien pressé, lui dis-je, qu'on méprise les vieux amis ?— Non, père Pieyrard, m'a répondu le bon "homme, on ne méprise pas les vieux amis, mais la besogne "presse à cause de la foire qui a lieu dans deux jours.—Eh "bien ! dame, père Louis, on vous aiderait tout de même un "peu et sans demander des mille francs de récompense.— "Alors, prends ce timon, et hâte-toi de le dégrossir un peu." J'ai donc pris plaisir à aider maître Louis pendant deux bonnes heures. Voilà pourquoi je suis rentré si tard. Comme



c'est un homme juste en tout, il m'a offert une belle pièce de deux francs. J'aurais dû n'y pas toucher, mais en passant devant la porte du marchand de tabac, je n'ai pas pu éviter de le saluer, car il m'a reconnu et ainsi interpellé : "On ne fume donc plus chez vous, père Pieyrard ? On refuse donc de faire aller le commerce ?—Mais non, M. Dubour, et à preuve, je vous demande trois choses : un paquet de caporal, une pipe de terre et deux cigares de première qualité." Et voilà, monsieur le marquis, comment il y a deux cigares sur cette assiette. C'est une surprise que je vous ménageais, et je ne vous en ai point parlé en arrivant pour attendre le bon moment, après le dessert !

Jean, sans mot dire, tendit la main à son vieil ami, prit un des cigares et lui tendit l'autre.

—Non, monsieur Jean, c'est trop fade les cigares ! Mais si vous voulez, j'irai devant la porte fumer un peu de ce caporal dans cette pipe neuve.

—Pas devant la porte, Pieyrard... là, près de moi ; et pas dans cette pipe neuve, ce n'est pas bon. Attends un peu.

Le jeune marquis se leva. Il y avait près de son lit une espèce de trophée, des pistolets d'arçon, des sabres, deux épées, une croix de Saint-Louis, une croix d'honneur et une grande pipe de porcelaine suspendue à la dragonne d'un sabre. Jean détacha la pipe et revint vers Pieyrard.

—Tiens, lui dit-il, en voici une meilleure.

—Celle de feu monsieur le marquis ?

—Oui, je te la donne.

Pieyrard prit la pipe, sans rien trouver à répondre, et se mit à la bourrer lentement.

Cependant Clodion, qui avait, jusque-là, digéré sa part de lapin en un profond silence, se mit à pousser un gémissement sourd en tournant la tête vers la cheminée sans feu.

—Clodion à froid, s'écria Jean ; faisons des folies ce soir, va chercher une bourrée.

Quelques instants après un bon feu flambait dans lâtre immense. Jean s'assit d'un côté, sur un des grands fauteuils de chêne, fit signe à Pieyrard de s'asseoir sur l'autre, et Clodion, entre le maître et le serviteur, allongea son corps maigre et sa forte tête vers le rayonnement de lâtre. La fumée du cigare de Jean et de la pipe de Pieyrard montait de chaque côté de la vaste cheminée blanche, rougie par la flamme, et ces deux fumées allaient se réunir en un seul nuage devant les armoires des Lizardières.

Tout en fumant à larges bouffées, Pieyrard semblait absorbé dans ses souvenirs, et comme se parlant à lui-même :

—J'ai vu feu M. le marquis pleurer en fumant cette pipe. J'étais son brosseur d'ordonnance, car il était capitaine dans l'escadron qui accompagnait le roi Charles X à Cherbourg. Quand le vaisseau qui emportait le Roi en exil disparut, je vis M. le marquis pâler en mordant sa moustache, puis il tira son épée, en brisa la lame qu'il jeta au loin dans la mer ; on aurait dit qu'il était cloué à la terre, mais par un grand effort il fit quelques pas, s'assit sur une pierre de la jetée, tira brusquement sa pipe de son havresac, se mit à fumer en regardant les vagues, et deux grosses larmes tombèrent de ses yeux.

Pieyrard se leva, sa pipe était éteinte comme le cigare de Jean. Le jeune homme lui tendit une dernière fois la main, puis il se coucha lentement dans le lit de ses ancêtres, tandis que Clodion dormait aussi devant lâtre qui flamboyait encore.

Malgré les émotions de la journée, le sommeil de Jean fut longtemps paisible ; mais il se réveilla brusquement en poussant un cri de désespoir. Jean, regardant autour de lui, ne put s'empêcher de sourire en voyant Clodion toujours couché devant lâtre et rêvant sans doute aux lapins du Bois-Renard.

## IV

## UN BON HUISSIER.

Quand il se réveilla, et même assez tard dans la matinée, le marquis entendit dans la cour une voix qui ne lui était pas familière. Il se hâta de descendre et aperçut un jeune homme qui causait avec Pieyrard. Ce jeune homme alla vers lui, en s'inclinant profondément.

—Vous ne me reconnaissez pas, monsieur le marquis. Je suis François Deschamel, huissier à Noyant. J'ai prié Pieyrard de vous laisser dormir : on se réveille toujours trop tôt pour apprendre certaines choses. Mais d'abord, dans l'espoir de vous donner confiance, je vous dirai qui je suis. Je suis le fils d'une vachère de la ferme Ducoudray. J'avais huit ans lorsqu'elle mourut. Quant à mon père...

François n'acheva la phrase que par un geste de douleur et presque de honte.

—Bref, monsieur le marquis, tout le monde se gaussait de moi, et les autres enfants me battaient. Feu Mme la marquise, votre mère, me prit seule en pitié, c'est elle qui me plaça dans une école, et puis chez M. le curé de Braye qui m'apprit un peu de latin ; de façon que j'étais assez instruit pour mon âge et pour ma condition. Un jour, je vis, dans le village, une chose terrible : c'étaient des paysans qu'on expropriait parce qu'ils ne pouvaient payer quelques dettes.

L'huissier les traitait si brutalement que je l'aurais battu, mais je n'étais pas assez fort. Cela me resta dans la mémoire, et, quand je fus grand et capable de choisir un état, je me dis : Je serai huissier. Pourquoi ? Pour faire le contraire de ce que j'ai vu faire à l'autre. Quand j'eus vingt ans, j'allai à Tours étudier pour cela ; et, il y a un an, j'ai acheté à Noyant une charge d'huissier. Si je ne fais pas tout le bien qu'il faudrait, j'empêche toujours un peu de mal. J'obtiens du temps pour les malheureux qu'on me force de poursuivre, je fais honte aux riches qui se montrent impitoyables ; quand l'expropriation ne peut être évitée, je ferme les yeux sur bien des choses, et si un pauvre diable que l'on chasse de chez lui emporte quelque sac de blé ou quelques bouteilles de cidre, j'ai les jambes trop courtes pour courir après.

—Vous êtes un brave homme, monsieur François, et s'il y avait beaucoup d'huissiers de votre espèce...

—Hélas ! monsieur le marquis. Il y a un créancier que je ne peux ni tromper ni attendre, et voilà pourquoi je suis ici.

—Je devine : je n'ai pas encore payé mes contributions.

—Non, et vous avez déjà reçu deux sommations. La troisième emporte saisie immobilière et mobilière.

—Et cette troisième sommation ?...

—Le percepteur de Noyant m'a requis de vous l'apporter. La voici.

—Il m'est impossible de payer, monsieur François.

—Je m'en doutais bien. Aussi ai-je supplié M. le percepteur de vous donner du temps ; ce n'est point un méchant homme, et il y aurait consenti encore, mais il est pressé lui-même par le receveur particulier de l'arrondissement, qui est pressé de la même façon par le receveur général. Bref, il n'y a plus de délais à espérer. Le fisc est un engrenage qui broie tout ce qu'il atteint.

—Alors, monsieur François, qu'arrivera-t-il ?

—Hélas ! monsieur le marquis, la Lizardière sera vendue, par autorité de justice, devant le tribunal des saisies, à Baugé, chef-lieu de l'arrondissement.

—Avant qu'on ne la vende, j'y aurai mis le feu, s'écria le marquis, reprenant son air farouche ; je me le suis promis, je le ferai.

—Vous ne le pouvez pas ; la Lizardière est le gage de fisc ; vous seriez traduit, pour crime d'incendie, en cour d'assises. D'ailleurs, l'Etat est un créancier comme un autre, et la dette contractée envers lui est sacrée comme toute autre.

—C'est vrai, murmura Jean en baissant la tête. Je suis vaincu.

—Pas encore, monsieur le marquis, il y a un moyen.

—Et lequel, François?

François ne répondit pas tout de suite ; un grand embarras se peignait sur son visage ; enfin il se décida :

—Monsieur le marquis, je viens, non point vous rendre, mais vous demander un service. Je connais, à Noyant, une honnête fille, nommée Madeleine, élevée à l'hospice et couturière de son état. Je me propose de l'épouser quand je serai un peu plus riche. J'amasse donc quelque argent pour cela, mais j'ai uné crainte... vous savez : les jeunes gens ! J'ai peur de faire quelque sottise et de dissiper mon épargne. Otez-moi cette inquiétude en acceptant les deux ou trois cents francs que j'ai mis de côté. Vous payerez le percepteur, et dans un an, ou deux, ou trois, vous me rendrez la somme avec les intérêts, bien entendu, car je suis strict en affaires. Voilà le service que je vous demande.

—Vous êtes un brave cœur François, répondit Jean profondément ému, mais je ne puis accepter : Je ne pourrais pas vous rendre cet argent.

—Mais, monsieur le marquis...

—N'insistez pas. Vous me feriez de la peine. Et alors, quand doit donc se vendre la Lizardière ?

—Dans cinq ou six jours, à Baugé.

—C'est bien.

—Adieu, monsieur le marquis, réfléchissez encore, et si...

—Adieu, mon bon François. Mais toutes mes réflexions sont faites. Je vous remercie de nouveau et du fond du cœur, mais je ne puis accepter. Adieu.

Le marquis serra la main de l'huissier et brusquement, détournant les yeux pour cacher une larme peut-être, il rentra dans le manoir. Quant à François, il descendit le chemin pierreux, et, arrivé sur la route qui, par la gauche, mène au Lude, et, par la droite, à Marcilly, il prit par la droite. Un peu plus loin, à l'embranchement qui monte vers Chalonnes et vers Noyant, il s'arrêta pensif.—Ah ! mais non ! se dit-il, tout n'est pas fini.—Et au lieu de s'en aller vers Noyant, il continua sa course vers Marcilly, par le chemin que la famille Désormes avait suivi la veille, comme nous l'avons expliqué.

## V

## UNE MÉCHANTE COUSINE

Jean se dirigea vers la petite chapelle, dont il ouvrit la porte qu'il ne referma point. Il resta longtemps agenouillé devant les tombes jumelles de son père et de sa mère, puis, se levant doucement comme s'il craignait de troubler leur repos, il s'assit sur le banc de chêne où sa mère avait coutume de s'asseoir, et, prenant sur le prie-Dieu le livre armorié, *l'Imitation*, un peu usé par les doigts maternels, il se mit à lire attentivement d'abord, puis vaguement, comme fatigué de penser et de comprendre.

Depuis plus de deux heures, Jean était là perdu dans une somnolence rêveuse et morne. Il ne s'aperçut pas que quelqu'un était entré dans la chapelle. C'était une femme. Elle était grande, brune, élégante dans sa haute taille et paraissait avoir quarante ans ; l'éclat de ses larges yeux noirs était tempéré par une expression de bonté contenue mais ineffable. Elle regarda longtemps, avec une émotion visible, le jeune homme absorbé dans sa rêverie, et, enfin, allant vers lui et lui posant doucement la main sur l'épaule :

—Venez, mon cousin, lui dit-elle.

Jean leva les yeux, la reconnut et la suivit. Ils montèrent ensemble dans la grande salle du premier étage.

—Asseyez-vous, mon cousin, et veuillez m'écouter sans m'interrompre. François, l'huissier de Noyant, vient de venir à Marcilly, et il nous a tous dit, à mon mari et à moi. Voici ce que nous avons décidé, ce que je me suis chargée de vous offrir. Mais d'abord souvenez-vous. Quand j'épousai votre cousin, le comte de Chazé, vous étiez encore un enfant. Comme je vous trouvais intelligent et bon, je m'intéressai tout de suite à vous. C'est moi qui entrepris votre éducation ; je vous enseignai l'écriture, la grammaire, le dessin et le peu

que je savais d'arithmétique. Par malheur, vous n'étiez pas seulement intelligent et bon, vous étiez aussi rêveur et nonchalant. C'est pourquoi je vous mettais en pénitence et vous privais souvent de dessert. Vous disiez alors d'un air furieux : Oh ! la méchante cousine !

Eh bien, c'est la méchante cousine qui vient aujourd'hui vous gronder. La vie que vous menez, mon enfant, n'est pas digne d'un homme courageux et distingué. Je comprends votre attachement aux choses qui ne sont plus, et je partage vos tristesses, l'amertume de vos souvenirs, je la comprends ; mais je blâme votre manque de courage et votre abandon de vous-même. Quand M. de Chazé, comme moi, vous pressa de choisir une profession, une carrière, vous ne répondîtes que par la colère et le mépris, et même quand il vous a offert simplement de venir à votre aide, vous l'avez blessé par le ton hautain de vos refus. Nous ne vous en voulons pas : on n'en veut pas à ceux qui souffrent ! Du reste, nous attendions l'heure inévitable qui vient d'arriver. C'est pourquoi, au nom de la famille et au nom de Dieu qu'elle représente, nous devons vous sauver et vous relever. Vous avez deux défauts, mon cher enfant : l'orgueil et la paresse, mais on peut les corriger par le même remède : le travail ! Voilà que vos sourcils se froncent comme autrefois et vous allez crier : Oh ! la méchante cousine !

—Non ! ma cousine Christiane, dit Jean avec un sourire.

—Eh bien ! votre cousine Christiane vous ordonne ceci : On vendra la Lizardière dans cinq jours. La mise à prix est de trois cents francs, chiffre de la dette, et les enchères ne dépasseront pas quinze mille francs, à coup sûr. Quoique notre fortune soit en terre, M. de Chazé a quelque argent, et il achètera la Lizardière. Il est très aimé dans le pays, et personne ne lui fera concurrence. La terre et le manoir resteront dans ses mains comme un dépôt. Il vous les rendra quand vous aurez gagné par le travail de quoi les racheter.

—Mais par quel travail, ma cousine ?

—Le voici. Vous êtes peintre, vous l'étiez du moins, avant que vous eussiez renoncé à toute occupation sérieuse. M. de Chazé se proposait de faire peindre la salle d'armes, le grand salon et la salle à manger du château. Vous viendrez à Marcilly, vous vous installerez, avec Pieyrard et Clodion, dans le Petit Château, vous savez, au bas de l'avenue. Tous les jours, vous travaillerez à la restauration de notre vieux nid, et, quand l'ouvrage sera terminé, on en fixera le prix, à dire d'experts, pour ménager votre orgueil.

—Comment ! vous voulez que je fasse du décor ?

—Non ; de la vraie peinture s'il vous plaît ! Ce n'est pas tout. Comme le prix de la vente de la Lizardière vous reviendra presque en entier, puisque vous devez peu de chose au fisc, cette somme jointe au prix de votre travail, sera vainement assez ronde. Si vous m'en croyez, vous l'emploierez à perfectionner votre talent, vous avez l'instinct du paysage, j'en suis sûre. Vous irez donc à Paris, vous ferez concurrence à Corot et à Français. Vous vendrez vos tableaux fort cher, pardon, monsieur le marquis ! mais vous les vendrez, bientôt vous serez riche, et vous reviendrez à la Lizardière que votre cousin aura gardée pour vous. Vous ferez un bijou, une merveille ; et puis vous épouserez une héroïne de Walter Scott, comme il convient au maître de ce Caleb qu'on appelle père Pieyrard. C'est dit, n'est-ce pas ?

—Ah ! méchante cousine ! Mais avec Pieyrard et Clodion, je veux emmener ma chèvre.

—Sans doute. Votre petite cousine Madeleine lui mettra des rubans roses. Et, à ce propos, vous ne m'avez pas demandé encore des nouvelles de ma fille.

—C'est votre faute, cela ; j'ai pu à peine placer un mot pendant votre sermon.

—Maintenant je vous emmène.

—Quoi ! à l'instant ?

—Oui, vous n'auriez qu'à changer d'idée. Seulement, faites-moi la grâce d'arborer un costume un peu moins pittoresque, car, s'il y avait des visites au château, j'aurais l'air de revenir avec Robinson Crusôé.

—Ah ! ma cousine, il est peu généreux de me railler ainsi, s'écria le jeune homme en pâlisant.

—C'est vrai, Jean, pardonnez-moi. C'est mon défaut, à

moi, la raillerie ! Mais vous savez bien que je vous aime. Embrassez-moi, mon enfant ; maintenant, je vous laisse et je vais causer avec Pieyrard, qui est un vieil ami à moi, pendant que vous passez vos habits de cour.

Et elle sortit en riant de son beau rire sonore.

Quand Jean descendit, il trouva la comtesse en grande conférence avec Pieyrard.

—Voilà, dit-elle au marquis, ce que j'ai arrangé avec votre Caleb. Il viendra, ce soir, avec la fameuse chèvre, s'installer au Petit Château. Il y prendra soin de vous comme ici. De plus, Pieyrard nous rendra un autre service ; tous les jours, il fera la course de Marcilly à la Lizardière ; je sais que vous tenez à ce qu'il y ait des fleurs de bruyère fraîche dans la chapelle ; j'aimais trop votre mère pour que sa tombe souffre de l'absence de son fils. Pieyrard m'a promis de ne jamais oublier cela.

—Ah ! bonne cousine Christiane !

—Oh ! pas d'attendrissement, mon petit cousin ! ou je me metrais à vous railler encore... Venez donc ! j'ai laissé la victoria au bas de votre avenue qui est un peu alpestre, sans reproche ! Allons, en route ! Et Clodion ? où est-il ce Mérovingien ? Ah ! le voici. C'est celui qui comprend l'anglais, n'est-ce pas ?

—Et Christiane se baissa pour caresser l'épaisse crinière de Clodion qui, très flatté, se dressa sur ses pattes de derrière et posa celles de devant sur les épaules de la comtesse.

—En voilà encore un qu'il faudra civiliser ! dit elle en se débordant à cette exubérance de caresses.

Deux minutes après, la voiture, suivie de Clodion, emportait le marquis Jean et la comtesse Christiane dans la poussière d'or du soir.

## VI

## LES IMPATIANCES DE M. DE CHAZÉ

Il était cinq heures. Le charmant village de Marcilly et sa petite vallée semblaient assoupis sous les derniers rayons du soleil d'automne ; une légère fumée montait du toit des maisons basses et s'enroulait autour du clocher de l'église romane, comme le nuage qui s'élève d'un encensoir ; tout était paisible, muet, presque religieux. Tout à coup une voix formidable éclata dans ce calme du paysage.

—Ohé ! Le gars Plumeau !

Le village entier tressaillit comme sous la décharge d'une batterie de canon ; femmes, enfants, vieillards se levèrent brusquement et chacun se dit :

—C'est M. le comte qui appelle.

C'était bien M. de Chazé qui troublait de la sorte le silence des bons villageois de Marcilly.

La comtesse n'était pas depuis une demi-heure partie pour la Lizardière, et déjà M. de Chazé s'agitait en attendant le retour de sa femme et l'arrivée de son cousin ; il savait cependant qu'il faut au moins une heure à de bons chevaux pour aller de Marcilly à la Lizardière et pour revenir ; mais il était d'une nature impatiente et agitée. Il avait pris position sur le perron du château, d'où l'on domine le village et d'où l'on peut voir la route qui s'étend à gauche dans le valon et les prairies de la Maulne. M. de Chazé, debout, appuyé sur un vigoureux bâton de hêtre, dressant sa haute taille, offrant au vent du soir sa vaste poitrine dessinée par sa jaquette d'un velours sombre où le ruban de la Légion d'honneur mêlait une flamme, ôtant de temps à autre son chapeau de feutre pour passer la main dans son épaisse chevelure, mordillant sa forte moustache, M. de Chazé se dit d'abord :

—Elle réussira, j'en suis sûr.

Et il se mit à réfléchir.

Deux minutes après il se dit :

—Si elle ne réussissait pas ?

Une vive contrariété parut sur son visage, et il se mit à réfléchir de nouveau, plus profondément. C'est au milieu de ces réflexions qu'il jeta tout à coup ce cri qui avait réveillé en sursaut le pays tout entier :

—Ohé ! le gars Plumeau !

Plumeau était un enfant d'une quinzaine d'années, qui venait de se glisser dans un charop de pommes de terre appartenant au château, à trois cents mètres environ. Se croyant caché par les grands maronniers de l'avenue, il faisait indument sa petite provision pour l'hiver ; mais M. de Chazé avait des yeux de lynx comme une voix de lion, il aperçut le délinquant, ce qui amena l'explosion épouvantable que l'on vient d'entendre.

Le gars Plumeau, se faisant plus petit, dans l'espoir que le comte, placé à trois cents mètres, le perdrait de vue, s'en alla vers la forte haie qui sert de clôture au parc ; mais le comte déjoua le tactique.

—Arrête, mon gars !

Plumeau déconcerté, resta immobile.

—Maintenant, avance à l'ordre !

Et du geste, il fit signe au pauvre Plumeau de venir à lui.

Quand Plumeau fut à une centaine de pas de perron, la voix du comte retentit de nouveau et le cloa sur place :

—Ah ! ah ! mon gars, c'est ainsi qu'on fait la récolte chez les autres ! Qu'est ce que tu as à répondre ? Rien. Tu as raison. C'est donc pour ta mère et ta sœur que tu fais la mараude ? Oui, n'est-ce pas ? Il fallait me demander ça, petit animal ! Va remplir ton sac, et n'y reviens plus sans permission.

Le gars Plumeau ne se le fit pas dire deux fois ; il détala le long de l'avenue, alla remplir son sac et se dirigea vers le village avec le calme du devoir accompli.

Quand à M. de Chazé, il entra dans ses réflexions, puis regarda sa montre en battant du pied les marches du perron :

—Aurait-il refusé ? C'est bien possible ; il sont si vaniteux, ces Lizardière !... De père en fils... Ce n'est pas que je les blâme, au fond... mais alors il faut être riche, que diable !... Pauvreté n'est pas vice, tout de même... S'il avait voulu ce maudit Jean, je l'aurais pris avec moi en Algérie, il serait lieutenant dans mon régiment, aux chasseurs d'Afrique... Mais il ne voulait servir que le roi ! Je comprends son idée, mais je ne pouvais pas ramener le roi à moi tout seul. C'est vrai que j'ai donné ma démission... et de quoi je suis devenu maire de village... Drôle de régiment qu'un conseil municipal ! Mais je le mène au pas, mon conseil... Le grand Pitois en sais quelque chose.

Et le comte se mit à rire bruyamment. Il venait de se rappeler un des souvenirs les plus agréables de son administration. Le grand Pitois était un fermier de la commune, brave homme, mais entêté. De plus, il avait cinq pieds dix pouces. Le comte n'avait que cinq pieds neuf pouces, en mesurant bien. Cela le taquinait. Un jour, au conseil, le grand Pitois fit résistance à propos de centimes additionnels. Depuis deux cents ans, jamais ni fermier ni paysan n'avait fait opposition à un Chazé. Les centimes additionnels furent votés tout de même, mais le comte avait mordu sa moustache en regardant Pitois d'un air sardonique.

Le lendemain, en rentrant de la chasse, M. de Chazé, rencontra Pitois qui revenait du labour. C'était au coin du bois Camille.

—Grand Pitois, j'ai un mot à te dire.

—C'est ben de l'honneur, monsieur le comte.

—Tu as fais de l'opposition, hier, au conseil.

—Dame, monsieur le comte, l'empereur nous ayant octroyé le suffrage universel...

—Je vais t'en donner, du suffrage universel : Ote ta veste, mon gars, comme je jette mon habit, et régions cette petite affaire. Si je suis à terre avant toi, je te pardonnerai ta sottise d'hier ; si c'est toi qui prend le premier la mesure de la fougère, tu t'engageras à ne jamais plus dire un mot au conseil...

—Mais, monsieur le comte...

—Tu as donc crainte de mes deux poings, toi, un ancien artilleur... Tu est donc lâche grand Pitois ?

Les joues de Pitois pâlirent sous le hâle.

—Vous l'aurez voulu, monsieur le comte !

Ce fut une belle bataille ; Pitois était le plus solide. M. de Chazé le plus adroit. Au bout d'un quart d'heure, Pitois, essoufflé, rendu, ruisselant de sueur, fut couché doucement par le comte sur la belle fougère verte et rouge.

— Là, mon grand gars ! Tu ne feras plus la mauvaise tête ?

— Je n'ai qu'une parole, monsieur le comte.

— Et moi pour réparer tes forces, je t'enverrai quelques bouteilles de vieux Bourgeuil.

Cette façon de comprendre le suffrage universel est heureusement passée de mode, même à Marcilly.

M. de Chazé n'en était pas moins adoré dans toute la commune ; il administrait en chef de famille, plaisantant, familier, mais inspirant le respect, tutoyant tout le monde, excepté M. le curé, avec lequel du reste il avait de fréquentes querelles, comme il sied entre puissances amies.

Le souvenir de cette victoire sur le grand Pitois avait dé tourné un instant la pensée du comte ; mais elle revient bientôt à son point de départ.

— Ah ! ça, mais ils n'arrivent pas, et voilà une bonne heure que Christiane est partie... Ce diable de Jean ! Il mériterait une leçon comme celle que j'ai donnée à Pitois !... Vous verrez qu'ils mettrons deux heures en chemin !... Il me semble que j'entends le bruit de la voiture... Oui !... Mais Jean est-il avec Christiane ?... Ce pauvre Jean... il a été bien malheureux après tout... Madeleine ! Madeleine !

A la voix du comte, une fillette d'une dizaine d'années sortit du château et bondit lestement sur le perron. Elle avait les cheveux noirs de la comtesse et les yeux bleues du comte, l'air grave et mutin à la fois ; elle tenait dans ses bras une poupée colossale et semblait très fière de son fardeau.

— Viens ici, Madeleine ! Ecoute-moi bien. Ton cousin Jean, qui n'est pas venu à Marcilly depuis un siècle, va demeurer avec nous. Comprends ce que je vais te dire. Tu seras très bonne pour lui ; s'il est triste, tu le distrairas, en le câlinant, tu ne lui diras jamais : Votre habit vous va mal ! comme tu l'as dit l'autre jour à M. Raoul Désormes. Avec M. Désormes, qui est riche, il n'y a que demi-mal, mais avec Jean, qui est pauvre, ce serait vilain. Comprends-tu ?

— Oui, mon père. Je lui dirai, mon cousin Jean, votre habit vous va très bien !

— Non, il ne faut rien exagérer. Mais tu lui parleras très doucement, comme ta mère. Moi, ce sera le contraire. Si j'étais plus aimable pour lui que pour un autre, il verrait que je le ménage à cause de son malheur, et cela l'humilierait ; mais une femme et une enfant ont toujours le droit d'être charmantes. Voilà qui est entendu, n'est-ce pas, ma fille ?

— Oui, mon père.

M. de Chazé prit Madeleine dans ses bras. La voiture arrivait au grand trot, et en peu d'instants elle fut à la portée de la voix du comte :

— Eh ! te voilà donc, mon gars ! J'ai cru que la victoria s'était brisée en route ! Est-ce que tu t'imagines que je suis l'ange de la patience ? Descends donc vite... Bon ! est-ce que tu as besoin d'offrir ton bras à Christiane ? Tu as appris ces manières au Jockey-Club, n'est-ce pas ? Arrive ici. Maintenant, embrasse-moi, mauvaise tête !

Et il prit Jean dans ses bras, sans lâcher Madeleine pour cela.

— Embrasse aussi Madeleine.

Madeleine se laissa faire gravement puis, en riant et tirant avec ses petits doigts la moustache de Jean :

— Mon cousin vous avez de très jolies moustaches.

— Maintenant, mon gars, prends Madeleine par la main, et en route pour la salle à manger, car j'ai gagné un appétit de loup à vous attendre, ta cousine et toi.

Pendant que Jean marchait devant avec Madeleine, M. de Chazé prit la main de la comtesse et lui dit tout bas :

— Merci, Christiane !

Le dîner fut silencieux d'abord. Jean faisait tous les efforts possibles pour cacher sa tristesse, mais il restait grave ; Christiane était pensive quoique souriante, et Madeleine regardait à la dérobée son cousin. Quand à M. de Chazé, il était absorbé par une occupation des plus sérieuses. Respectant les goûts de sa femme et de sa fille, il permettait qu'on apportât sur la table les légers potages à la mode, tapioca, ou pâte d'Italie, mais il avait l'habitude de leur donner une solidité inattendue en y ajoutant d'énormes tranches de pain de ferme, et il absorbait avec tranquillité cette montagne fumante. Cette opération demandait bien dix minutes. Quand elle fut terminée,

le comte s'arrêta et regardant Jean avec des yeux féroces :

— As-tu des nouvelles de ta sœur ?

— Oui, mon cousin ; elle est toujours à l'hôpital militaire de Brest.

— C'est une sainte ! cria le comte. Buvez à sa santé ! Un peu de ce madère, monsieur le marquis...

Jean ne put s'empêcher de sourire.

— Mon cousin, dit Madeleine, qui cherchait depuis longtemps une occasion de parler, moi aussi je veux être sœur de charité.

— Et pourquoi, ma petite cousine ?

— Pour avoir une coiffe blanche avec deux ailes qui remuent au vent.

— Et pourquoi encore ?

— Pour faire plaisir à mon cousin Jean.

Et quittant brusquement sa chaise, Madeleine courut à son cousin et se remit à lui tortiller les moustaches.

La glace était rompu. Le reste du repas fut très animé. Christiane amena la conversation sur la peinture, à propos de l'Exposition nouvelle qui avait lieu au Mans. Jean discuta les idées de sa cousine, mais il se fit battre. M. de Chazé, toujours très fier de l'intelligence supérieure de sa femme, n'y tint plus :

— Te voilà collé au mur, mon petit homme ! Christiane est plus forte que toi.

— Oh ! en théorie peut-être, reprit la comtesse, mais Jean, quand il le voudra, sera un maître pay agis e !

— Alors, mon petit Jean, tu va me faire dans la salle d'armes quatre grands panneaux : une chasse au loup, une chasse au renard, une chasse au cerf, une chasse au sanglier. Je te donnerai des conseils !

— C'est entendu, mon cousin, répondit Jean, non sans un dernier effort sur lui-même.

— Cela me rappelle que ton grand père, le marquis Gontran, a gagné sa vie pendant l'émigration, à Nuremberg, en peignant des jouets d'enfants. Tous les Lizardières sont des artistes. A la santé du marquis Gontran... ! Marquis Jean, un verre de vin de Bordeaux... à la santé de ton aïeul... !

— J'espère, Leopold, que vous garderez quelques-uns des Lizardières pour boire demain à leur santé.

— Je comprends, Christiane ! Tu as peur pour la tête de Jean. La jeunesse d'aujourd'hui n'a pas la cervelle solide ; tu as raison. Eh bien, Jean, à demain la santé de ton bis-aïeul et de ton trisaïeul !

Le dîner fini, on passa dans le salon. Le comte, toujours débordant de gaieté, commença par s'installer dans un large fauteuil.

— Ami Jean, voici l'heure où, semblable à un seigneur féodal, je me fais servir par ma femme et ma fille. Il me manquait un page. Ce sera toi ! Christiane, daignez servir son café à votre seigneur et maître ; Madeleine, tu auras l'honneur de m'offrir du sucre. Maintenant, le cognac du moyen âge !

Quand le comte eut dégusté la brûlante liqueur et un verre de fine champagne, il se tourna du côté de Jean :

— A ton tour tour, beau page. Va chercher ce tabouret et place-le sous mes pieds ; sois fier, jeune féal, et compte sur une juste récompense : je te servirai le jour de tes noces !

M. de Chazé ne manquait jamais une occasion de placer cette dernière plaisanterie, et il la plaçait d'une manière très piquante. Quand il eut étendu ses jambes guêtrées sur le tabouret apporté par Jean, le comte s'arrangea commodément pour faire son petit somme habituel.

— Christiane, Madeleine, mettez vous au piano. Cela berce. Dans une demi-heure vous me réveillerez, et nous irons conduire M. le marquis de Lizardière dans son castel.

Christiane et Madeleine se mirent au piano. Mais l'enfant l'enfant était refractaire à la musique et là l'enfant n'alla pas sans trouble et sans larmes. Mlle Madeleine finit même par refuser obstinément de recommencer une certaine mesure, et Jean trouva bon d'intervenir.

— Petite cousine, si tu recommences comme le veut ta mère, si tu es bien sage, je ferai ton portrait et celui de ta grande poupée.

— Bien sûr ? bien sûr ? Alors, maman, je vais être bien sage.

Christiane remercia Jean du regard et lui dit en souriant :

—J'ai eu de la peine aujourd'hui, avec mes deux enfants, mais puisqu'ils se corrigent l'un l'autre tout ira mieux.

Madeleine finit par enlever la mesure fatale, et la leçon continua sans encombre, la comtesse solfiant à demi-voix, et passant quelquefois la main dans les cheveux noirs de sa fille ou s'arrêtant pour la baiser au front. Jean regardait la mère et la fille, qui le regardaient à leur tour amicalement et quelquefois lui montraient avec un sourire la belle tête de M. de Chazé endormi dans son grand fauteuil ; et Jean sans y songer, sans même se rendre compte de ses impressions, sentait descendre en lui quelque chose d'ineffable : la joie d'aimer ceux qui nous aiment.

—En route, mauvaise troupe ! C'est comme cela que vous me laissez dormir ! Allons ! allons, Jean ! Nous accompagneriez-vous jusqu'au Petit Château, Christiane ?

—Oui, mon ami, et Madeleine sera du voyage. Je veux voir si les domestiques ont bien suivi nos ordres et si rien ne manque dans le nouveau palais de Jean.

Tous les quatre descendirent et s'arrêtèrent sur le perron. La nuit était admirable, la lune nageait dans le ciel presque bleu encore. A gauche, un champ immense sur lequel s'allongeaient les grands arbres de la garenne ; à droite, un bois d'acacias, d'érables, de peupliers, dont on voyait la cime se balancer doucement ; en face, la vaste prairie argentée et s'étendant jusqu'au village. Un peu en avant du village, le Petit Château dont les deux tourelles aiguës piquaient de leur flèche noire la clarté serène de la nuit.

Le comte prit Jean par le bras et marcha devant lui ; derrière eux on entendait les petits pas de Madeleine qui se hâtait avec sa mère pour les suivre. Quelques minutes après, on était au Petit Château.

Le Petit Château n'est pas si petit. Un corps de logis flanqué de deux tourelles du xve siècle, une assez vaste pièce et une plus petite au rez-de-chaussée, deux chambres au premier étage. C'est tout, mais, avec quelques changements, on trouverait de quoi loger une famille.

Devant la porte, sur un banc adossé à l'une des tourelles, Ficyrard attendait, ayant à ses pieds Clodion le chevelu et sa chèvre de la Lizardière.

Clodion bondit de plaisir en reconnaissant son maître, la chèvre elle-même jeta un petit bêlement joyeux, et Ficyrard s'empressa d'ouvrir la porte vers laquelle se dirigea tout de suite la comtesse. D'un rapide coup d'œil, à la lueur d'une lampe posée sur le dressoir, elle vit que tout était bien dans le salon du rez-de-chaussée. Une petite bibliothèque, quelques armes en trophée, des meubles simples mais confortables, et partout un soin d'ordre et de propreté qui fit sourire Christiane en songeant à la Lizardière. Peut-être Jean songea aussi à la Lizardière, car il rougit, mais ne sourit pas. Christiane voulut également, avec le comte et Jean, visiter le premier étage, tandis que Madeleine, restée en bas, faisait plus ample connaissance avec la chèvre et Clodion.

La comtesse fut satisfaite. Rien ne manquait non plus dans la chambre de Jean. C'était un vrai nid de poète et d'artiste. Lorsque Christiane s'en fut bien convaincue par ses yeux, tous quatre redescendirent.

Jean les accompagna jusqu'à la porte de sa nouvelle demeure, et, au moment de les quitter, très ému au fond de l'âme, il ne trouva que cette phrase :

—Vous êtes bon pour moi !

A ces mots, le comte poussa un rugissement.

—Bons pour toi ? Ah ! mais non, par exemple ! Tu ne le mérites guère, paresseux ! Je tiens aux panneaux de la grande salle, voilà tout. Un peintre, mauvais ou non, me les ferait payer fort cher. Avec toi, je ne me gênerai pas, je te prie de le croire ; tu n'auras que le prix de ton travail, et tout au plus encore ! Et à ce propos, je pense bien que tu ne vas pas lanterner et prendre tes aises... Ah ! mais non ! Dès demain matin, à l'ouvrage, mon petit homme ! Ou bien je me fâche. Et tu verras ce que c'est ! Maintenant embrasse Madeleine et va dormir !

Et, serrant la main du jeune homme à la briser, le comte, suivi de Madeleine et de Christiane, prit le chemin du grand

château qui dressait la masse de sa façade blanche et de son toit sombre dans l'azur immense.

Quant à Jean, malgré toutes les émotions de la journée, il s'endormit d'un sommeil plus paisible que la veille.

## VII

## LES ÉLÉGANCES DE M. DE CHAZÉ.

Le lendemain matin, avant huit heures, Jean était déjà au travail dans la grande salle du château.

Il avait réfléchi longuement pendant cette nuit paisible, dans les intervalles du sommeil. La générosité de son cousin et de sa cousine lui apparaissait dans toute sa noblesse, voilée sous les gronderies amicales de l'une et bruyantes de l'autre. L'idée de regagner par son labeur le domaine de ses pères ne lui apparaissait plus comme une déchéance, mais comme un devoir. Il pensait avec terreur que si M. de Chazé n'avait pas eu l'idée d'acheter la Lizardière, elle eût été vendue à la bande noire, le vieux château tout à fait démoli et la terre dépecée et partagée entre les paysans du voisinage. Tandis que dans peu de temps, grâce à son cousin, il pourrait y rentrer moins pauvre et moins inquiet de l'avenir.

C'est pour cela, et aussi pour l'affection qu'on lui témoignait, qu'il eut hâte de se mettre à la tâche.

Il avait trouvé toutes préparées les choses nécessaires : toiles, boîtes à couleur, chevalet, châssis, et il n'eut qu'à se mettre au travail. Après les premières hésitations, il y prit goût, et l'esquisse d'une chasse au sanglier fut bientôt menée à bon point.

Absorbé dans cette première lutte de l'artiste avec sa pensée, Jean ne s'aperçut pas qu'il n'était plus seul ; il ne se retourna donc qu'en entendant ces mots prononcés derrière lui, d'une voix douce et grave :

—C'est bien, mon cousin Jean ; je suis contente de vous.

C'était Christiane, accompagnée de Madeleine, qui décidément prenait son cousin en grande affection, car elle courut à lui en sautillant, et lui grimpa sur les genoux, pour arriver jusqu'aux moustaches qu'elle avait le dessin de tirer tout à son aise, comme la veille.

—Maintenant, allons déjeuner, Jean ; mais vous n'aurez pas votre cousin pour vous faire querelle ; il est à la chasse dans les bois du Mesnil et ne rentrera guère que pour l'heure du dîner. Allons, donnez-moi votre bras, rival heureux des Snyders et des Hobbéma.

Après le déjeuner, qui fut rapide, Christiane fit un signe à Madeleine. La fillette comprit sans doute, car elle revint bientôt, tenant à la main un mignon porte-cigarettes brodé au chiffre de Jean.

—C'est un travail de ma fille, dit la comtesse, sa première broderie un peu sérieuse ; elle vous est dédiée avec les cigarettes qui l'accompagne. Les peintres aiment à fumer, je crois : cela neutralise l'odeur des couleurs et de l'huile. Je vous permets cette distraction, mais dans la grande salle, seulement. Pendant ce temps-là, j'irai avec ma fille rendre visite à quelques-uns de mes pauvres. Au revoir !

Jean se mit à l'œuvre, et trouva délicieuses les cigarettes de la petite cousine. Il travailla sans doute avec le même plaisir que le matin, car à quatre heures il était encore devant ses toiles.

Un bruit de pas et de voix le fit tressaillir au milieu de sa rêverie laborieuse, il se retourna vers la porte qui venait de s'ouvrir et pâlit légèrement. Il avait reconnu toute la famille Désormes, conduite par le comte et la comtesse.

—Pardonnez-moi, mon cher cousin, dit vivement la comtesse en s'avancant, j'avais oublié de vous dire que nous avions à dîner M. Désormes avec son fils et Mlle Raymonde. M. Frédéric Legrand nous a fait le plaisir de se joindre à eux.

—Monsieur Désormes, dit à son tour le comte, permettez-moi de vous présenter mon jeune cousin, le marquis de Lizardière.

—Nous avons déjà eu le plaisir de rencontrer M. le marquis, répondit M. Désormes en tendant la main à Jean, très surpris et qui resta silencieux.

— Mon cousin me rend un véritable service : il a consenti sur nos instantes prières, à peindre quatre ou cinq panneaux dans cette salle abandonnée depuis la Révolution, et j'ai voulu vous le présenter au moment même où il nous témoigne, à sa cousine et à moi, ce gracieux dévouement.

Jean se sentit profondément ému devant la délicatesse de cette explication. Du reste, le comte de Chazé ne ressemblait pas le moins du monde au gentilhomme campagnard et militaire que nous avons vu hier.

Habillé à la dernière mode, cravaté de blanc, droit dans son frac noir, chaussé de frais escarpins, rasé de frais, frisé même légèrement, naturel dans son élégance, distingué sans le moindre effort, il avait tout à fait grand air.

Le repas fut très cérémonieux d'abord. Les deux familles ne se connaissaient que depuis fort peu de temps ; M. et Mme de Chazé avaient dîné, la semaine précédente, aux Bruyères, chez M. Désormes, et ils lui rendaient aujourd'hui cette première politesse de bon voisinage. Voilà tout.

Les convives étaient donc un peu gênés, s'observant l'un l'autre, et craignant de trop s'engager. La glace fut donc lente à se rompre ; mais à propos du cours des céréales, la conversation tourna vers l'agriculture.

M. Désormes était un agronome très distingué, il avait eu des médailles d'honneur à tous les concours régionaux, et sa ferme-modèle des Bruyères était déjà célèbre par les innovations qu'il y avait introduites. M. de Chazé, lui, n'était pas un novateur ; la machine à battre ne l'avait pas encore séduit, et la charrue à vapeur n'avait pu le détourner de la bonne charrue gauloise. On discuta sur ce grave sujet avec compétence, et, grâce à des concessions réciproques, la bonne harmonie ne fut pas troublée. On sentait, du reste, que ces deux hommes s'estimaient mutuellement, et que le temps seul leur avait manqué pour être déjà deux amis.

De son côté la comtesse cherchait à ne pas condamner son voisin, M. Frédéric Legrand, aux supplices d'un trop long silence. Elle savait qu'il avait publié les relations de quelques-unes de ses courses à l'étranger comme en France, et elle l'interrogea discrètement ; il répondit en homme très instruit et très lettré, de façon à intéresser la comtesse.

Le petit Raoul et la petite Madeleine n'avaient pas tardé non plus à s'entendre. Raoul venait d'être reçu bachelier, et il raconta ses émotions de l'examen à Madeleine qui, en revanche, lui débita l'histoire de toutes ses poupées, depuis Mlle Toinette jusqu'à lady Arabella.

Entre Jean et Mlle Raymonde, placée à sa gauche, l'entente cordiale fut plus longue à établir. L'autre voisin de Mlle Raymonde, M. de Chazé, après quelques propos gracieux, ne trouva sans doute plus rien à lui dire, et il se livra tout entier à sa controverse agricole avec M. Désormes. Jean, malgré les tortures auxquelles il soumit son imagination, chercha vainement un prétexte à rompre un silence qui lui semblait presque impoli de sa part et embarrassant pour elle.

Mlle Raymonde était-elle embarrassée par le mutisme de ses deux voisins ? Il n'y paraissait guère en tout cas. Elle était merveilleusement belle en ce moment.

L'air un peu hautain, que lui donnait la veille son habit d'amazone, s'était transformé en une gravité tranquille ; vêtue d'une robe blanche à peine échancrée au corsage et relevée de quelques rubans bleus, une rose-thé se fondait avec l'or fauve de sa chevelure, l'ombre de ces longs cils adoucissant l'incarnat de ses joues, elle portait la tête un peu renversée en arrière, comme une reine qui regarde de loin et de haut la foule.

Tout à coup, mais lentement, sans déranger la ligne harmonieuse de sa taille, elle se tourna du côté de Jean.

— Monsieur de Lizardière, j'ai grande envie de vous demander des nouvelles de Clodio le chevelu. Il m'intéresse quoique je ne sois guère dans ses bonnes grâces, je le crains et je vous l'ai dit déjà.

— Mademoiselle, je lui ai fait les plus vifs reproches, et il en a ressenti des remords cuisants.

— Je ne crois ni aux reproches que vous lui avez pu faire, ni aux remords qu'il a pu ressentir. Vous l'aimez trop pour cela, ce me semble : et je gagerais qu'il aura place dans cette belle esquisse de chasse au sanglier qui est là-haut.

— Ceci, mademoiselle, ressemble un peu à une flatterie.

— Je ne flatte jamais personne, monsieur de Lizardière ; ni vous non plus, je crois ?

— En vous, mademoiselle, c'est une qualité sans doute ; moi, j'ai le tort d'en faire un défaut.

— Les défauts s'atténuent avec le temps, et quelquefois aussi les qualités. Mais, sans flatterie, j'ai remarqué déjà dans cette esquisse beaucoup de relief et de largeur.

Jean s'inclina, non sans une certaine satisfaction, mais avec une sorte de réserve froide que le voisinage de Mlle Désormes lui inspirait invinciblement. Cependant la conversation continua et devint même assez animée. Raymonde dont l'éducation avait été brillante, parlait des choses de l'art avec modestie, mais avec une grande sûreté de goût et une véritable abondance de souvenir.

Jean se laissa bientôt aller à répondre moins froidement ; l'artiste qui dormait en lui se réveilla, et il étonna sa voisine, comme elle l'avait étonné, par l'originalité de son esprit et de ses connaissances.

Ce colloque assez animé attira l'attention de M. Frédéric Legrand. Il regarda Jean et Mlle Raymonde et fronça légèrement les sourcils. Pourquoi ? Nous n'en savons rien, et Jean, pas plus que Raymonde, ne s'en aperçut.

Jean et Mlle Raymonde causaient donc affectueusement, mais elle fit une maladresse.

Au milieu d'une phrase, elle crut habile de glisser un mot dont l'effet, tout au contraire, fut désastreux :

— Voici ce que je ferais, si vous me cédiez la Lizardière...

— Moins que jamais, mademoiselle ! répartit Jean avec une vivacité des plus grandes.

Le silence recommença, cette fois plus pénible. Jean songeait peut-être, et non sans amertume, que c'était le but des petites flatteries dont il avait été l'objet ; quand à Raymonde, reconnaissant tout bas sa maladresse, elle se sentait confuse d'elle-même et irritée contre lui. Cependant, si Jean eût été moins occupé, il aurait pu entendre sa belle voisine murmurer entre ses lèvres :

— Alors... tout est bien !

La situation devenait de plus en plus difficile pour Jean et pour Raymonde. Heureusement le dîner finissait ; on quitta la table, et Jean dut offrir son bras à Mlle Raymonde pour la conduire au salon ; mais ils ne s'adressèrent plus un mot et restèrent même éloignés l'un de l'autre jusqu'au moment du départ. M. Désormes demanda la permission, la course étant longue de Marcilly aux Bruyères, de quitter ses hôtes d'assez bonne heure. On se sépara donc, comme on s'était réuni, avec cordialité, mais d'un air cérémonieux encore.

Quand M. de Chazé fut seul avec les siens, il fit un bond prodigieux sur lui-même, étira ses bras, et poussa un large soupir suivi de ces mots lancés d'une voix tonnante :

— Ils sont parfaits, parfaits, mais j'ai besoin de crier !

Après cet élan sauvage, M. de Chazé se calma ; ce calme ne fut pas long : une pensée venait de lui traverser l'esprit.

— Et le voyage à Baugé que j'oubliais ! C'est demain la vente de la Lizardière ; François, l'huissier de Noyant, un brave homme, m'a envoyé un express pour me l'apprendre ! Naturellement, mon cousin, j'irai seul ; ta présence ne serait pas convenable. Du reste, simple formalité. Personne ne donnerait dix mille francs de la Lizardière, et j'irais, dans tous les cas, jusqu'à quinze mille.

— Pourvu que les Désormes, qui ont envie de la Lizardière, je le sais, ne vous fasse pas concurrence !

— M. Désormes ne me jouerait pas ce mauvais tour, sois-en sûr.

— Quoi qu'il en soit mon cher cousin, je vous remercie de tout cœur.

— Je me moque bien de tes remerciements ! Tu ne vois donc pas que je peux arriver trop tard ; il y a dix grandes lieues d'ici à Baugé ! Et la vente est pour midi.

— Mais, mon ami, fit Christiane doucement, en partant à sept heures...

— Et bien, oui, j'arriverai à dix. Mais je veux déjeuner à mon aise en arrivant ! Et puis, si l'essieu de la voiture se casse, si le cheval s'abat, s'il me jette dans un fossé... Vous ne pensez jamais à rien, Christiane ! C'est moi qui ne vais pas dormir

cette nuit ! C'est égal ! voilà un cousin qui m'en donne de la peine !... Embrasse-moi tout de même, mon garçon, et fais comme moi. Va dormir, si tu peux !

Quand à lui, le comte profita de l'occasion pour passer une nuit blanche et pour réveiller avant l'aube fermiers, domestiques, piqueurs et chiens. Quand il était agité, tout le monde devait l'être.

## VIII

## UNE SINGULIÈRE ADJUDICATION.

Dans l'après-midi du lendemain, Christiane s'aperçut que Jean était triste et moins actif au travail que les jours précédents ; la vente et l'adjudication de la Lizardière le préoccupaient naturellement, M. de Chazé n'étant plus là pour égayer son jeune cousin par ses boutades bruyantes et affectueuses, Christiane pensa que c'était à elle de distraire et de consoler cette tristesse muette.

Elle était de ces femmes si profondément bonnes que le spectacle du chagrin d'autrui les désespère comme un malheur personnel, mais, empruntant un peu le procédé de son mari, elle mettait dans ses consolations une petite dose d'ironie et de malice.

Depuis un moment elle suivait du regard les faits et gestes de son cousin terminant l'exquise de la fameuse chasse au sanglier.

— Je ne suis pas content de mon peintre, aujourd'hui, mon cousin. Je vois là un certain chêne qui a l'air tout fâché de ne pas être un orme ! Ruysdaël n'est pas en verve. Laissez-là vos crayons et vos pinceaux, et venez avec moi et Madeleine faire une bonne course là-haut dans les landes ; nous trouverons en route de vrais chênes qui vous inspireront mieux pour demain.

— Vous avez raison, ma cousine ; je ne fais rien qui vaille ; allons voir les vrais chênes.

Ils partirent, tantôt suivis, tantôt précédés de Madeleine, ralentissant ou hâtant leur marche selon les caprices de l'enfant.

Au détour du petit chemin qu'ils avaient pris, dans une sorte de carrefour verdoyant, s'élevait un chêne colossal, deux fois centenaire au moins.

— Tenez, Jean, voilà un vrai chêne. Regardez bien. C'est un aristocrate et un lutteur. En sa qualité d'aristocrate, il est peu commode à ses voisins, et la preuve c'est qu'il n'en a plus. Il a tué une douzaine de hêtres ou de châtaigniers qui lui déplaissent dans ses environs : il a fait même beaucoup de tort au champ de blé d'à côté, où il pousse des racines énormes qui crévent la terre et sortent comme des bois monstrueux. Je le blâme d'être aristocrate à ce point, mais je l'admire et je lui pardonne parce qu'il est un lutteur. Il a eu dix de ses branches brisées par le vent, dix autres frappées par la foudre et restées toutes noires, mais il s'est défendu, comme les forts, en montant et en s'élargissant : il a remplacé chaque branche morte par des branches plus vivaces et qui ajoutent leur jeunesse à sa vieillesse vénérable... car il est vénérable, ce que vous ne serez jamais, mon cousin, si vous continuez à être un aristocrate comme lui, sans être comme lui un lutteur !

Christiane disait cela sans aucune solennité, avec un demi-sourire, mais d'un ton qui avait quelque chose d'imposant dans sa familiarité gracieuse.

— Et pourquoi, ma cousine, suis-je un aristocrate et ne suis-je pas un lutteur ?

— Vous êtes aristocrate évidemment, parce que vous tenez au sol, au passé, à vos souvenirs ; vous n'êtes pas un lutteur, parce que vous ne faites rien pour les défendre, parce que vous ne réparez pas vos brèches, parce que vous pleurez sur les branches mortes au lieu d'en produire de nouvelles. Voilà pourquoi le chêne, que vous commencez à peindre dans cette chasse, ne me plaît pas encore.

— Mais enfin, ma cousine, depuis deux jours je vous obéis, je travaille, je deviens un lutteur moi aussi !

— Oui, et je vous en sais gré ; je vous trouverai même vénérable si cela dure. Vénérable, on peut l'être à vingt-cinq ans

comme à soixante, car l'estime qu'on inspire tient à la peine que l'on a. Et voilà mon sermon fini, mon cher enfant.

En ce moment, Madeleine, qui avait pris la main de Jean, leva vers lui sa petite tête et lui dit avec une sorte de petit air mystérieux :

— Pourquoi donc, mon cousin, hier, à la fin, avez-vous fait les gros yeux à Mlle Raymonde ?

Jean rougit un peu et ne répondit pas, mais Christiane reprit :

— Oh ! les enfants terribles ! J'ai remarqué cela aussi, d'autres ont pu le remarquer comme moi. Qu'avez-vous donc contre Mlle Désormes ?

— Rien, ma cousine, presque rien, du moins ; seulement elle m'a demandé de lui vendre la Lizardière, j'ai refusé ; elle a insisté plus que de raison, et cela m'a déçu. Je le lui ai laissé voir.

— Son crime n'était pas grand, mon cousin.

— Sans doute, mais il y a en elle, je ne sais quoi qui m'irrite. Je me sens quelquefois près de la détester.

— Mon ami, vous auriez tort, Mlle Désormes est peut-être un peu solennelle, mais je la crois bonne : oui, elle a l'œil bon. Et puis, croyez-moi, mon enfant, un jeune homme ne déteste jamais une belle jeune fille.

Christiane ajouta plus bas :

— Et elle est très belle cette blonde !

Comme la femme se retrouve toujours, la brune Christiane avait une façon particulière de dire : *cette blonde* !

Comme le soleil baissait, empourprant encore à l'horizon les vastes bruyères et la cime des hautes futaies, nos trois promeneurs reprirent la route du château.

Au milieu de la grande allée de la garenne, ils rencontrèrent M. de Chazé qui, contre son habitude, ne s'annonça point par le tonnerre de sa voix ; tout au contraire, il s'approcha gravement de Jean, s'inclina jusqu'à terre en lui disant du ton le plus respectueux :

— Salut, baron de Sina ! Salut baron de Rothschild !

— Que veut dire ceci Léopold ?

— Ce que cela signifie ? Ecoutez et admirez la Providence ! J'arrive donc ce matin à Baugé, dix heures sonnantes. Je déjeunerai sans trop de hâte, à l'hôtel du Couesnon. Bonnes carpes de la Loire et bon vin de Saumur. Cela fait, je me dirige vers le tribunal où l'on allait vendre la Lizardière, devant le juge des saisies.

L'opération commence. La mise à prix était minime, vu le chiffre minime de la dette. Je reconnais M. Dubois, notaire de Château-la-Vallière. Il met une enchère, j'en mets une autre, il continue, je continue ; il s'obstine, et de trois cents francs, nous arrivons à quinze mille, chiffre que je m'étais fixé. M. Dubois met seize mille. Je ne réfléchis pas : je dis dix sept. Il reprend : dix-huit ! Le gaillard s'écrie dix-neuf. Je me lance de nouveau vingt mille ! J'avais réfléchi, me demandant où je prendrais une plus forte somme, et je m'arrête. J'étais désolé à cause de Jean qui tient à la Lizardière, et je me dis : c'est le client de Dubois qui l'emportera, bien sûr. — Vingt-un mille francs, dit le juge ; est-ce entendu ? Y a-t-il un enchère ? Vingt-deux mille ! répond une voix dans l'auditoire.

Tous les assistants se retournent et un homme se lève au fond du prétoire. Il n'y avait pas à s'y tromper, c'était un Anglais. D'abord son accent le disait assez, et puis son costume annonçait un ecclésiastique, ce qu'on appelle en Angleterre...

— Un clergyman, dit rapidement Christiane. Et après, mon ami !

— Après... c'est ici que le drame arrive. Revenu de sa surprise, le notaire de Château-la-Vallière accentue de nouveau : Vingt-trois mille ! — Vingt-quatre ! reprend le clergyman — Vingt-cinq ! — Vingt-six ! — Et alors tous les deux, d'un ton rapide et sec, se mirent à défiler leur arithmétique. M. Dubois plus ardent, le clergyman plus calme, mais décidé. Quant les enchères eurent atteint cinquante mille, le juge arrêta du geste les deux combattants, et s'adressant à l'Anglais : — Pardon, monsieur, mais, avant d'aller plus loin, nous désirerions connaître votre nom et votre profession. — Oh ! yes ! je suis M. William Smith, clergyman et précepteur des

enfants de lady Reed, actuellement domiciliée à Tours, hôtel de l'Univers — C'est bien, monsieur, continuons. — Cinquante, deux ! — Soixante ! — Bref, on arriva rapidement à cent mille. Là le clergyman s'arrêta tout à coup et s'assit : — Cent, un mille ! cria M. Dubois. — Le clergyman, impassible dans sa défaite, ne releva pas le gant, et après un silence : Adjugé, la Lizardière, à cent un mille francs ! dit le juge. Et voilà, mon chère cousin, comment tu es devenu riche en cinq minutes.

— Eh ! que m'importe ? La Lizardière est perdue pour moi.

— Mais c'est un miracle, cela, fit Christine.

— Vous pourriez même dire un mystère, ajouta Jean de venu tout rêveur.

— Pas du tout, mon garçon ; voici, du moins, la clef du mystère. Les enchères terminées, j'ai naturellement demandé à Me Dubois quel était le nom de l'acquéreur, il m'a répondu sans hésitation : Mlle Raymonde Désormes.

— Ah ! c'est elle ! s'écria Jean, devenu plus pâle et frémissant ; c'est elle ! je vous l'avais bien dit ! Je suis vaincu, et par elle !

— Oui, il paraît que Mlle Raymonde avait donné à Me Dubois des instructions pour acquérir à tout prix. Peut-être espérait-elle l'avoir à meilleur compte, mais lady Reed, de son côté avait envie du vieux manoir, et c'est Jean qui profite de cette bataille entre la France et l'Angleterre. Eh bien, Jean, Jean, qu'as-tu donc ? Je n'ai jamais vu un homme faire si grise mine à la bonne fortune.

— Vous savez, mon cousin, que je tenais à cette terre de famille comme à ma vie. Entre vos mains, vous me l'avez dit, c'eût été un dépôt ; entre les mains d'un autre, entre les mains de Mlle Désormes, c'est une vente sérieuse et définitive, je n'ai plus rien à espérer.

— C'est possible, mais avec cent mille francs, tu achèteras une autre terre ; tu y bâtiras un château que tu appelleras la Lizardière, si tu y tiens...

— Ce ne sera pas elle ! d'ailleurs ce qui me blesse et m'irrite le plus, c'est le triomphe de cette orgueilleuse, qui me l'avait prédit, du reste. Me voilà son obligé, en apparence au moins. J'en ai comme un frisson de honte.

— C'est toi qui es orgueilleux !

— C'est possible, mais je vous en prie, mon cousin, ne parlez plus de cela en ce moment ; je me sens trop nerveux.

Malgré la gaieté plus ou moins naturelle du comte, malgré les paroles affectueuses de la comtesse, malgré les gentilleses de Madeleine, Jean resta sombre et taciturne pendant toute la soirée, et il les quitta de bonne heure.

Quand ils se retrouvèrent seuls, M. de Chazé ne put s'empêcher de dire à Christiane :

— Comprenez-vous, ma chère, un caractère pareil à celui de Jean ?

Christiane ne répondit pas à son mari, mais dans le fond de son cœur elle se répondit à elle-même :

— Oui, je le comprends.

## IX

### LE SECRET DU CLERGYMAN.

Pendant les deux jours qui suivirent, Jean de Lizardière au grand étonnement du comte et de la comtesse, ne parla plus de cette vente dont le résultat avait été si bizarre. Ses paroles n'étaient plus amères, sa physionomie était calmée et presque souriante. Il avait repris son travail et s'y adonnait avec une ardeur fébrile ; la chasse au sanglier était presque terminée, et la comtesse, cette fois, ne trouva point que le chêne ressemblât à un orme. Elle était toute radieuse du succès de son jeune parent, et le comte restait en extase devant le portrait de Clodion qui coiffait le sanglier de l'air le plus farouche qu'ait jamais eu un Mérovingien.

L'étonnement du comte et de la comtesse devait être plus grand encore. Une lettre du notaire de château Vallière vint annoncer au comte que le prix de la Lizardière serait

versé le dimanche suivant entre les mains du marquis, et il pria ce dernier de venir en son étude pour signer les actes, en même temps que Mlle Désormes. Christiane et son mari craignaient un nouvel accès de tristesse pour Jean ; tout au contraire, il reçut cette nouvelle presque avec satisfaction, et il demanda à son cousin et à sa cousine de l'accompagner pour l'accomplissement de toutes ces formalités.

— Le voilà enfin raisonnable, dit tout bas M. de Chazé à Christiane.

— Attendons ! répondit la comtesse.

Le dimanche, Jean, accompagné de M. et Mme de Chazé, se rendit au rendez-vous que leur avait donné le notaire. Ils y trouvèrent M. Désormes, sa fille et son fils Raoul.

— Nous sommes arrivés avant l'heure, dit M. Désormes, parce que j'ai dû envoyer ma voiture à Saint-Paterne, où elle prendra M. Frédéric Legrand qui revient de Tours et qui doit s'arrêter à cette station, il viendra nous chercher ici pour retourner aux Bruyères. En vous attendant, j'ai examiné les actes qui sont en règle ; il n'y manque que les signatures.

Les signatures furent échangées, Jean s'était incliné sans mot dire en prenant la plume des mains de Raymonde, mais quand M. Désormes eut déposé sur la table, devant le notaire, un portefeuille contenant cent mille francs en billets de banque, Jean, avec un calme parfait prit la parole :

— Monsieur Dubois, ayez l'obligeance maintenant de préparer un nouvel acte par lequel je fais don à la ville de Château-Vallière d'une somme de cent mille francs, à la charge par elle de faire bâtir un hospice qui s'appellera l'hospice de Lizardière.

Ce fut une exclamation générale, dominée par la voix tonitruante de M. de Chazé :

— Il est fou, mon cousin ! il est fou !

— Monsieur le marquis, dit M. Désormes, permettez-moi, en faveur de mon âge, de faire une observation...

— Elle serait inutile, monsieur. Je n'ai pas l'habitude d'accepter cent mille francs, et plus, pour ce qui n'en vaut pas dix mille.

— Mais, au moins, ces dix mille francs-là, gardez-les.

— Non, monsieur, si je les gardais, c'est comme si je vendais la Lizardière de plein gré ; j'aime mieux la donner aux pauvres. D'ailleurs, c'est le hazard seul qui en a fait monter le prix si haut, un hazard que je ne m'explique pas bien. Si j'en profitais, ce ne serait pas même ce qu'on appelle une bonne affaire, ce serait une vilénie, devant ma conscience au moins.

— Alors, cria le comte, je t'ai conseillé une vilénie, moi ?

— Non, mon cousin, mais vous m'avez parlé selon la sagesse vulgaire ; pardonnez-moi si j'en ai une autre.

— Jean a raison, mon ami, dit à son tour la comtesse ; si sa conscience lui inspire ce qu'il a fait, ce n'est pas à nous de l'en blâmer. Monsieur Dubois, préparez l'acte de donation.

Pendant ce colloque si animé, Mlle Raymonde n'avait pas prononcé une parole. Seulement, elle était devenue toute pâle.

Quand le nouvel acte fut terminé et signé par Jean, M. Dubois offrit à ses hôtes de passer dans la salle à manger où Mme Dubois avait préparé une collation. Mlle Raymonde et Christiane acceptèrent, mais les hommes préférèrent aller dans le jardin se livrer aux charmes du cigare. Ils étaient assis sous une tonnelle de clématites, fumant et causant, lorsqu'on entendit le bruit d'une voiture, et, peu d'instants après, M. Frédéric Legrand entra dans le jardin. En apercevant le jeune marquis, il eut un singulier sourire que celui-ci remarqua.

— Monsieur Legrand, lui dit-il avec politesse mais d'un ton ferme, ai je eu le malheur de vous déplaire, que vous me regardiez de la sorte ?

— Au contraire, monsieur, j'admire même en vous un talent que je ne vous connaissais pas, la science des affaires. Elle est honteuse, l'affaire du clergyman !

— Que signifie cela, monsieur ?

— Cela signifie que j'arrive de Tours et que j'y ai vu l'ody



Keed, avec laquelle nous avons des relations commerciales et industrielles. Je lui ai demandé pourquoi elle avait chargé M. William Smith, le clergyman, de surenchérir la vente de la Lizardière, elle m'a répondu de l'air le plus naturel qu'elle n'avait chargé M. William Smith d'aucune mission pareille, et que lui-même me l'affirmerait s'il n'était en ce moment à Nantes avec ses élèves. Alors j'ai compris et j'ai fait l'application de l'axiome de droit : *Is fecit qui prodest* ! Qui avait intérêt à faire monter si haut le prix de cette mesure ? Son propriétaire évincé. Ce propriétaire savait que Mlle Désormes avait donné ordre d'acquérir le domaine, si élevées que fussent les enchères. Ce propriétaire avait sans doute quelques relations d'amitié avec le clergyman qui a consenti à lui rendre ce petit service. Bien joué, monsieur le marquis !

A ces paroles prononcées sur un ton de légèreté ironique, un éclair terrible de colère avait passé sur le front de Jean ; il se contenta toutefois et il répondit avec un froid de daïn :

—Monsieur, vous me prêtez là un calcul et des pensées de laquais, il n'y a donc que les riches qui prêtent !

M. Legrand à son tour, bondit sous l'outrage, et il allait s'élançer sur le marquis...

—Arrêtez, monsieur Legrand ! Arrêtez je vous l'ordonne !

C'était Raymonde qui, précédant Christiane, se tenait debout et frémissante sur la porte de la maison. Elle fit deux pas, et surmontant son émotion, elle dit à M. Legrand d'une voix ferme :

—Monsieur Frédéric, vous êtes le fils de notre ami, et je ne veux pas mettre entre nous des paroles irréparables ; mais vous me forcez à dire toute la vérité. Ce n'est pas M. de Lizardière, c'est moi qui ai prié M. William Smith de faire ce qu'il a fait. C'est moi seule, à l'insu de mon père, qui me le pardonnera, j'en suis sûre.

—Certainement, ma fille, je te pardonne.

—Mais moi, mademoiselle, je ne vous pardonne pas. Vous voyez à quel indigne outrage je viens d'être exposé à cause de vous.

—Legrand, en parlant ainsi, ne savait pas que vous avez donné aux pauvres cet argent, la somme tout entière, avec une noblesse et une générosité peut-être excessives. D'outrage n'existe donc plus.

—Celui-là peut-être ! Mais il est un outrage qui n'est pas effacé, qui ne s'effacera pas ; celui que vous m'avez fait, mademoiselle, dans le secret de votre âme. Il est possible que de mon côté, j'exagère mon attachement à de vieilles idées qui font sourire bien des gens, le mépris de la fortune, par exemple. Mais vous-même, mademoiselle, vous avez tort de croire que la fortune soit la souveraine maîtresse de tous les cœurs. De quel droit, j'ose vous le demander, avez-vous cherché à me payer indirectement ce que je ne voulais pas vendre, et dix fois plus cher que je ne l'aurais voulu ? Mais vous avez votre orgueil, comme j'ai le mien, et peut-être, au fond de votre âme, vous n'étiez pas fâchée de vous dire : Bah ! ce marquis si dédaigneux, je la lui ai bien payée, sa gentilhommière !

—Ah ! monsieur, vous me connaissez-mal, et à votre tour, vous me calomniez.

—Alors, excusez moi, mademoiselle.

Et Jean reprit avec plus de calme, essayant même de sourire :

—Décidément, mademoiselle, vous faites de moi un homme politique. C'est la seconde fois que je me livre devant vous à cette verve trop oratoire. Ce sera la dernière. Mais j'ai une prière à vous adresser. Daignez venir avec nous choisir la place où s'élèvera *notre* hospice, car il est à vous autant qu'à moi.

Et Jean ajouta, en regardant M. Frédéric Legrand d'une façon particulière :

—M. Legrand, qui est un excellent ingénieur voudra bien peut-être nous aider de ses conseils.

Le jeune ingénieur avait compris sans doute la pantomime discrète de Jean, car il répondit :

—Volontiers, monsieur. Et d'abord je pense que le meilleur emplacement serait l'entrée de la forêt au bout de la ville.

—Parfaitement. Allons donc à la forêt.

Toute la société se mit en marche, traversa la place de la charmante petite ville, s'engagea dans la rue assez étroite qui conduit par une pente douce jusqu'à l'étang situé entre la ville et des massifs d'ormes et de chênes ; on remonta vers la forêt qui est toute voisine, et l'on s'arrêta dans une clairière bien exposée au doux soleil d'automne.

—On ne saurait trouver mieux, ce me semble, dit M. Legrand. Les malades auront ici le soleil, la fraîcheur des bois et la fraîcheur de l'étang, sans que le brouillard monte jusqu'à eux.

—Alors, c'est entendu, répliqua Jean. M. Dubois, ayez l'obligeance de faire les démarches nécessaires auprès des autorités de la ville et du département. Demain, du reste, vers neuf heures, je viendrai en causer de nouveau avec vous.

On remonta bientôt vers la ville. Jean était resté un peu en arrière avec M. Legrand. Quand il crut que le reste de la société se trouvait hors de la portée de la voix, il reprit en marchant à côté de l'ingénieur :

—Monsieur, nous avons déjà l'emplacement de l'hospice. Vous avez été si complaisant tout à l'heure que j'ai grande envie de vous demander un service encore : c'est d'en faire à nous deux l'inauguration, en présence de quatre amis, demain, par exemple, à neuf heures. Si nos amis apportent avec eux deux épées, nous sommes, vous et moi gens à les en remercier.

—Certainement, monsieur le marquis.

—D'autant plus, monsieur Legrand, que nous avons eu, tout à l'heure, par-devant notaire, un commencement de conversation qui a besoin d'une fin.

—J'allais vous prier, monsieur le marquis, de la reprendre le plus tôt possible.

—Seulement, ce genre de conversation intéresserait trop vivement ces dames ; nous ne ferons part de notre projet, vous qu'à M. Désormes, moi qu'à M. de Chazé.

—Tout naturellement, monsieur le marquis. A demain !

Les deux jeunes gens rejoignirent les autres promeneurs, et, malgré leur réserve naturelle que tout le monde comprit, personne ne parut soupçonner le sujet de leur petit dialogue.

La voiture de M. Désormes et celle de M. de Chazé les attendaient sur la place de la ville, et un groupe de curieux et d'oisifs s'était formé pour admirer les harnais brillants des chevaux et la belle livrée des domestiques.

Les deux familles furent ainsi dispensées du cérémonial ordinaire des départs, et quelques rapides poignées de main suffirent. Le hasard voulut que Jean et M. Legrand n'eussent pas le temps d'échanger cette politesse.

## X

## LA FLANCONNADE.

Le soir, après dîner, Jean suivit le comte dans son cabinet qui était en même temps son fumoir. C'est M. de Chazé qui prit le premier la parole.

—Alors, mon petit Jean, c'est pour demain à neuf heures ?

—Vous avez donc deviné...

—Cette plaisanterie ! Quelle opinion crois-tu donc que j'ai de toi ?

—Mais alors ma cousine peut aussi...

—Je ne lui en dirai pas un mot, sois tranquille.

—Il me faut un second témoin.

—Je vais envoyer un exprès à Gaëtan de Cambry.

Le comte écrivit rapidement quelques mots, plia la lettre et sortit pour la recommander au porteur.

Quand le comte rentra, Jean fumait tranquillement une des fines cigarettes que Madeleine et Christiane lui avaient offertes.

—C'est à l'épée, n'est-ce pas ?

—Oui ; au pistolet, j'aurais trop d'avantages.

—Et le marquis Don Quichotte de Lizardière a choisi l'épée, naturellement ? Es-tu au moins d'une force raisonnable à l'épée ?

—Je ne sais pas trop. Depuis la mort de mon père, je n'ai pas fait d'armes.

—Et c'est tant pis pour toi, car c'était un rude maître, et je suis fier d'avoir été son élève. Mais il s'agit d'autre chose. Je te prévient que M. Frédéric Legrand est un des premiers tireurs de Paris.

—Tant pis ! dit Jean sans s'émouvoir.

—De plus, il est très brave.

—Tant mieux !

—Tu n'as, je crois, qu'une chance de te tirer d'affaire : c'est la *flanconnade*.

—Qu'est-ce que c'est que la *flanconnade* ?

—Va chercher ce livre qui est à gauche, sur le second rang de ma bibliothèque, tu vois bien, un in 4e oblong, relié en veau fauve. C'est cela. Apporte.

Jean apporta le vénérable bouquin et lut ce titre majestueux :

LE MAÎTRE D'ARMES

OU

L'exercice de l'épée seule dans sa perfection.

Dédié à Monseigneur le duc de Bourgogne

par

LE SR. DE LIANCOURT

Paris et Amsterdam. La Feuille

1697

Le comte prit le précieux volume, en tourna les pages une à une comme s'il cherchait.

—Du voltement de corps... ce n'est pas cela. Garde allemande pratiquée aussi en Hollande... Garde italienne... Coup d'estramacon à l'espagnole... Ce n'est pas cela encore !... Ah ! nous y voici : *La Flanconnade* ! Tu vas me faire le plaisir de lire et de méditer ce chapitre : *La Flanconnade* !... autrement dit le coup porté au flanc ; il y a en face une estampe qui démontre le coup, mieux encore que le texte.

Vois-tu, ami Jean, les maîtres d'armes contemporains, les Grisier, les Bertrand, les Lozès, les Robert, ont inventé un tas de coups nouveaux ornés de noms à effet, tel que le double dégagement en marchant par exemple. Pas un ne vaut l'antique et naïve *flanconnade*... dit-il à la ceinture, au flanc ! Tu vas donc me faire le plaisir d'étudier ce chapitre du bon sieur de Liancourt, et de t'endormir tranquillement après. Je te réveillerai à huit heures, et à neuf tu démontreras au sieur Frédéric Legrand l'excellence de la *flanconnade*.

M. de Chazé disait tout cela en riant, avec une gaieté qui n'avait rien de factice ; le colonel ne trouvait rien que de simple dans une rencontre d'honneur, et au fond de l'âme, malgré son affection pour son cousin, l'idée de voir deux épées au vent ne lui déplaisait pas ; cela le rajeunissait. Avons-nous besoin de dire, avant d'aller plus loin, que le duel nous semble plus blâmable encore au point de vue religieux qu'au point de vue social et philosophique ? Mais Jean avait le sang bouillant. M. Legrand aussi, et M. Chazé en sa qualité d'ancien militaire oubliait parfois ses devoirs de chrétien.

A l'heure dite, adversaires et témoins étaient en présence, dans la clairière de la forêt. Le comte avait apporté deux épées, M. Désormes en avait fait autant.

Le second témoin de M. Legrand était un officier de Hussards, ami de la famille Désormes ; le second témoin de M. de Lizardière était M. Gaëtan de Cambry, ancien officier de marine, blond, froid, silencieux et distingué.

Les témoins choisirent le terrain d'un commun accord ; le sort laissa le choix des armes à Jean qui désigna, par un scrupule de délicatesse, celles que M. Désormes avait apportées.

En remettant l'épée à Jean, le colonel ne put s'empêcher de lui dire tout bas :

—*La Flanconnade* !

Les deux adversaires jetèrent leur habit, et se saluèrent de l'épée.

Les deux fers croisés, les combattants, s'observèrent un moment, essayant des feintes, se tâtant par quelques froissements rapides. M. Legrand était plus habile, M. de Lizardière plus ardent. M. Legrand, affligé d'une corpulence rare dans un jeune homme, regagnait en aplomb et en solidité ce qu'il avait de moins en légèreté. Tranquille, la tête en arrière, bien assis sur ses jambes robustes, le bras légèrement plié, immobile dans sa force il attendait.

Jean que l'impatience gagnait, porta un coup droit des plus imprudents ; M. Legrand para sans rien perdre de son calme, et les fausses attaques, les feintes, les battements recommencèrent. Tout à coup, M. Legrand, avec une rapidité que sa stature massive, ne faisait pas prévoir, s'élança, et son épée atteignit Jean à la ceinture, mais l'épée trouva une résistance inattendue, et M. Legrand, rompant d'un pas, se remit en garde.

—Jean qui avait senti le coup, chercha vivement dans la poche de son gilet et en retira une pièce de cinq francs. C'est cela qui avait empêché l'épée d'aller plus loin. Jean, très fâché de ce hasard, jeta au loin la pièce d'argent, et, à son tour se remit en garde.

—Vous placez bien votre argent, monsieur le marquis ; vous auriez été bon banquier ! dit M. Legrand avec un sourire.

—On ne parle pas sous les armes ! fit M. de Chazé de sa voix la plus grave.

Jean, irrité de sa mésaventure, avait peine à se contenir ; cependant il reprit son sang froid pour un effort décisif : engageant vivement l'épée en tierce, et la dirigeant droit au yeux de son adversaire, qui leva légèrement la main pour se garantir, il ramena l'arme en seconde, et, se fendant à fond, porta un coup terrible... C'était la *flanconnade* ! M. Legrand se renversa en arrière et Jean retira son épée, dont la pointe était cassée ; mais son adversaire n'était pas blessé.

—Pardieu ! s'écria M. Legrand, nous ne parviendrons pas à nous trouver la peau. C'est ma montre qui a reçu le coup.

—Vous m'avez dit que je serais bon banquier, parce que je plaçais bien mon argent ; je ne vous dirai pas que vous seriez bon horloger, car vous mettez les montres en grand péril !

Les deux jeunes gens et les témoins ne purent s'empêcher de sourire. Alors M. Désormes, s'avançant vers M. de Chazé, lui demanda la permission d'interrompre le combat.

—Monsieur le comte, je n'ai pas cru, avant le combat, devoir faire une tentative de conciliation. Maintenant je le peux et je le dois. M. de Lizardière et M. Legrand se sont conduits en gens de cœur. J'estime qu'au lieu de croiser l'épée, ils sont dignes de se tendre la main. Ne le pensez-vous pas, monsieur de Chazé ? Ne le pensez-vous pas, monsieur de Cambry ?

—Nous sommes de votre avis, monsieur Désormes.

—Je suis de cet avis, dit le second témoin de M. Legrand.

L'ingénieur s'avança vers Jean et lui tendit la main.

—Monsieur de Lizardière, c'est moi qui ai eu le premier tort ; c'est à moi de faire les avances.

Jean ne se fit pas prier, naturellement ; il prit de très bonne grâce la main qui lui était tendue, et les témoins comme les adversaires se saluèrent et se dirent adieu, très satisfaits de ce événement qui aurait pu plus mal tourner.

Dès que le comte fut remonté en voiture avec Jean, il se frotta les mains de l'air le plus satisfait en s'écriant :

—Eh bien ! mon gars, je te l'avais bien dit : *La Flanconnade* ! Il n'y a que ça, la *flanconnade* !

En approchant de Marilly, à la descente de la côte, ils rencontrèrent Christiane et Madeleine qui venaient au devant d'eux.

Un reste d'anxiété paraissait encore sur le visage de Chris-

tiane, quoiqu'elle eût aperçu de loin son cousin à côté de son mari.

—Vous n'êtes pas blessé, Jean ?

—Non, ma cousine, et mon adversaire ne l'est pas non plus.

—Nous vous raconterons cela Christiane : la pièce de cinq francs, la montre et la *flanconnade* ! Vous avez donc tout deviné ?

—Êtes-vous contente de moi ma cousine ?

—Oui, méchant enfant, car, cette fois, il n'y avait pas de votre faute. Puisse Dieu être aussi indulgent que moi ?

—C'est donc cela, interrompit Madeleine, que Maman m'a fait prier, ce matin, pour qu'il n'arrivât point malheur à mon cousin Jean ?

—Oui, ma fille, et pourquoi encore t'ai je fait prier ?

—Pour que mon cousin soit bien sage et fasse de beaux tableaux qui lui produisent beaucoup d'argent.

—Puisque tu as demandé cela au bon Dieu pour moi, ma petite cousine, je suis certain qui te l'accordera, et j'y mettrai du mien. Quand je serai riche, je sais bien ce que je ferai.

—Que ferai-vous, Jean ?

—Ma cousine, c'est mon secret, mais vous serez la première à le connaître, je vous le jure, que ce soit dans un an, dans deux ans ou dans dix !

## XI

### UNE JEUNE FILLE ET LA CARTE DE L'ÉTAT-MAJOR.

Nous sommes aux Bruyères, dans la maison de M. Désormes. C'est un carré long, sans prétention architectural, mais vaste, élégant et bien construit.

A l'heure même où se passaient les derniers événements de cette histoire, Mlle Raymonde était seule dans la bibliothèque de son père, elle avait déplié, puis était sur la grande table, un énorme volume in-folio, et, penchée, elle regardait attentivement, s'arrêtant de temps à autre, donnant quelques signes d'impatience, souriant quelquefois, mais de plus en plus absorbée et rêveuse.

M. Désormes entra brusquement, ce qui n'était pas dans ses habitudes régulières et flegmatiques.

—Que fais-tu là, Raymonde ?

—Vous le voyez, mon père, j'étudie la carte de l'état-major.

—Oh ! oh ! mademoiselle, auriez-vous des projets particuliers sur l'armée française ?

—Pas le moins du monde, je vous assure, mon père. Je cherche s'il y a un moyen d'aller d'ici à la Lizardière sans passer par Marcilly.

—Je l'ignore absolument, ma fille.

—Eh bien ! je crains que non. En étudiant la route de Châteaule-Vallière au Lude, j'espérais trouver dans cette carte un embranchement sur la vallée de la Maulne, mais je ne vois que des chemins de travers où une voiture ne peut pas passer sans doute. Nous irons à cheval, ce qui ne sera pas commode par les mauvais temps.

—Et pourquoi ne veux-tu pas prendre par Marcilly ?

—Parce que nous pourrions rencontrer M. de Lizardière : il verrait où nous allons, et, comme la Lizardière a été vendue malgré lui, notre rencontre, dans les premiers temps surtout, lui paraîtrait une sorte de bravade.

—Je comprends ton idée, mais tu aurais pu l'avoir plus tôt, rien n'était plus simple que de ne pas acheter ce vieux donjon.

—J'y tenais, mon père, et j'en ferai une merveille de reconstitution Renaissance.

—Je t'ai passé ce caprice comme beaucoup d'autres, ma chère enfant. Depuis la mort de ta mère, je t'ai laissée te gouverner toi-même, et je ne m'en suis pas repenti. D'ailleurs, tu es majeure, et tu peux faire de ta fortune ce qu'il te plaît. Cette fantaisie te coûtera d'abord cent mille francs, et puis le double au moins en réparations et embellissements. Passe encore. Mais ce qui est fâcheux, c'est que ce caprice a failli occasionner la mort d'un homme sinon de deux.

—Comment cela, mon père ?

—Oh ! tout s'est terminé heureusement, grâce au hasard.

Et M. Désormes se mit à raconter le duel du matin, sans oublier le double incident de la pièce de cinq francs et de la montre.

Quoique rassurée d'avance sur le résultat de ce duel, Raymonde écoutait son père avec une attention profonde et, à certains moments, avec une émotion qu'elle avait de la peine à cacher ; mais la jeune fille reprit son calme en voyant entrer M. Frédéric Legrand.

Elle lui tendit la main et ne lui parla point de l'aventure du matin. Elle le pria, au contraire, d'écrire à un architecte du Mans, célèbre dans le pays, pour que la restauration de la Lizardière commençât sans retard.

C'était l'heure du déjeuner, et M. Legrand offrit son bras à Raymonde pour passer dans la salle à manger.

Elle accepta, et reprenant son air majestueux, tempéré cette fois par un bizarre sourire, elle lui dit en marchant :

—Et cela va tout à fait bien, horloger ?

—Fort bien, mademoiselle ; mais comme l'esprit de justice est en vous, j'espère que si vous rencontrez M. de Lizardière, vous l'appellerez banquier !

—Non, monsieur Legrand, non répondit-elle, je ne dirai pas cela.

## XII

### HÉROÏSME DE CLODION LE CHEVELU.

L'automne touchait à sa fin ; les mauvais temps étaient venus, et la pluie empêchait les habitants de Marcilly de faire leurs promenades habituelles dans les bois et les landes. Quand il ne pleuvait pas, M. de Charé, qui, en sa qualité de capitaine de l'ouvèterie, entretenait toute une meute, sortait de bonne heure avec ses chiens, rentrait avec quelques renards malavisés ou quelques chevreuils dont Madeleine déplorait le triste sort.

Jean, quoiqu'il eût un certain goût pour la chasse, ne suivait pas son cousin ; il était absorbé par son travail. Les panneaux de la grande salle furent vite achevés, et le jeune peintre se mit alors à travailler pour lui-même ; il prenait à peine quelques heures de repos, et Christiane admirait à la fois l'ardeur qu'il apportait à sa tâche et le rare talent qu'il y montrait déjà.

Les toiles succédaient aux toiles, les paysages s'entassaient rapidement dans l'immense salle devenue atelier. Jean avait le sentiment large et profond de la nature ; la solitude où il avait si longtemps vécu avait développé en lui cette mystérieuse tendresse que tout homme a plus ou moins pour les choses extérieures. On le sentait dans ses moindres tableaux.

Une maisonnette en ruine au bord d'une mare, le blanc miroitement des feuilles du tremble dans l'eau verte, un rocher rougi par le soleil couchant, là-haut, au-dessus de la forêt déjà toute embrumée, un arche de pont rompu et faisant de l'ombre sur l'eau courante, cela lui suffisait pour rendre visible aux yeux ce que le poète appelle *l'âme immense des choses*.

Jean était *animalier* presque autant que paysagiste. C'est qu'en réalité il aimait les animaux. Il les aimait au point que souvent, à l'affût, au moment de tirer un lapin ou un chevreuil il s'était dit : "Ma foi non ! il est trop joli !" Une de ses joies, par tous les temps, était de se glisser dans quelque taillis presque inaccessibles, dans quelque fourré plein d'épines, de ronces et de plantes grimpanes, et là d'attendre, immobile. Peu à peu le bois s'animait autour de lui, quelque chose se glissait dans les feuilles : c'était un animal quelconque qui ne se croyait pas observé, un lièvre qui avait fini sa sieste, un renard qui étudiait le terrain, un cerf, avec sa biche et ses faons, qui venait chercher l'ombre plus épaisse, une bondrée qui venait se percher sur un arbre voisin et de son œil rond et stupide, guettait quelque proie au passage. Jean retenait son souffle et regardait ; quelquefois l'œil de la bête rencontrait le sien, et elle s'enfuyait tout éperdue ; quelquefois elle restait immobile aussi, et le regard bestial s'apprivoisait avec le regard humain, il arriva même que Jean ha-

sarda quelques mots pour savoir si la voix de l'homme effraie toujours les bêtes sauvages, il échangea des monosyllabes avec des chevreuils qui ont une tendance à se civiliser ; il eût même des conférences avec des blaireaux, qui sont peu causeurs et regagnent vite leurs terriers ; enfin, il eut quelques succès dans ses avances diplomatiques, car les animaux sont moins farouches qu'on ne pense, et, à l'inverse des hommes, distinguent vite un ami d'un ennemi.

Il est tout naturel que Jean reproduisait à merveille les mœurs, les attitudes, la physionomie de ses camarades de la forêt ; voilà pourquoi ses tableaux étaient si vrais et si vivants.

Christiane suivait les progrès de son ancien élève avec une joie renouvelée tous les jours ; pendant qu'il travaillait, elle venait s'asseoir près de lui, prenant Madeleine sur ses genoux et passant de longues heures à causer. De quoi ? De tout et de rien, des choses de la jeunesse et des choses de l'avenir, des vieilles histoires de la famille, de la grand'tante qui gagnait sa vie, pendant l'émigration, à broder des portefeuilles en soutache, et du grand'oncle qui la gagnait aussi à tourner et à vendre des coquetiers, son seul talent utile ! et d'une autre grand'tante qui avait connu Joséphine de Beauharnais ; et de la bisaïeule qu'on appelait *la diablesse*, qui, ayant tué son beau-frère d'un coup de fusil, avait obtenu grâce en se jetant aux pieds du roi Louis XV.

Christiane racontait tout cela gaiement, d'une bonne voix sonore et franche qui réjouissait le cœur du jeune homme. De temps à autre elle touchait à des questions plus hautes, à la religion, à la philosophie et même à la politique. Jean, dont l'éducation avait été interrompue de bonne heure, se plaisait à ces leçons données sans prétention et comme au hasard.

Christiane avait surtout la science de la vie, science complètement inconnue à son étrange cousin, et, peu à peu, elle réussit à lui montrer que la vie réelle diffère beaucoup des romans et des drames. Elle en arriva même à parler de la Lizardière et des embellissements que Mlle Désormes y faisait faire, sans réveiller les colères de Jean. Cependant, au fond de la pensée du jeune homme, elle sentait bien qu'il restait quelque chose de voilé. C'était ce secret, dont Jean lui avait parlé, ce projet mystérieux que même à elle il ne voulait pas révéler encore. Cela tourmentait un peu Christiane, mais elle était patiente, comme elle était forte et douce, et elle savait attendre en espérant.

Cette vie paisible et charmante durait depuis deux mois, lorsque M. de Chazé reçut de M. Désormes la lettre suivante qu'il lut à Jean et à Christiane, de sa voix la mieux timbrée :

« Monsieur le comte,

« Ce n'est pas seulement au voisin toujours obligant, c'est aussi au capitaine de l'ouïvetrie que je viens demander un service.

« Voici de quoi il s'agit :

« Une bande de sangliers, émigrée de la forêt de Chinon, est venue s'installer dans la forêt de Château-la-Vallière. Ce sont des voisins trop incommodes pour une ferme modèle ; mes champs de betteraves sont mis à secs par ces malandrins, vous feriez une bonne action en les rappelant à l'ordre, et je vous en saurais un gré infini.

« Pour le moment, ces désagréables visiteurs ont élu domicile près des ruines de Vaujour. Quand il vous plaira, et le plus tôt sera le mieux, nous irons ensemble, les prier de retourner au pays natal, et, s'ils refusent, ils resteront responsables de leur entêtements.

« Depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir, nous avons eu le chagrin de nous séparer de M. Legrand, le digne adversaire de M. de Lizardière. Il est parti pour la Hongrie, où il restera quelques années, occupé à l'établissement de plusieurs chemins de fer.

« Ayez l'obligeance de mettre mes hommages aux pieds de Mme de Chazé, en lui offrant aussi les respectueux souvenirs de ma fille.

« J'ai l'honneur d'être..., etc.

« JACQUES DÉLORMES. »

—Voilà un bonheur ! reprit M. de Chazé ; depuis dix ans il n'y avait plus un sanglier dans nos environs, et cela m'humiliait ! Forcer des pauvres cerfs, de maigres chevreuils, cela se fait faute de mieux, mais c'est une chasse pour les dames ; le sanglier, c'est la guerre ! Viendras-tu, Jean ?

—Non, mon cousin, si vous ne l'exigez pas ; j'ai un tableau à finir.

—A ton aise, mon garçon. Je n'invite pas Christiane qui a l'âme trop sensible. D'ailleurs, il faut être debout à une heure impossible. Sur ce, bonsoir. Vous ne me reverrez que demain fort tard, et avec le cadavre du sanglier d'Erymanthe, j'espère.

M. de Chazé, après ce souvenir mythologique dont il était assez fier, alla donner des ordres aux piqueurs, et Jean rejoignit son domicile particulier du Petit-Château.

Le sommeil de Jean fut interrompu, avant le jour, par le son des trompes de chasse et les aboiements des chiens qui traversaient le village ; quand le bruit se fut éloigné, il se rendormit et ne se réveilla qu'assez tard. En descendant il aperçut Pieyrard qui semblait inquiet et fort penaud.

—Qu'as-tu donc, maître Pieyrard ?

—J'ai que Clodion est parti avec la meute de M. le comte ; je le tenais cependant en laisse pendant le passage des autres chiens, et il n'avait pas l'air de méditer un mauvais coup. C'est pourquoi un quart d'heure après, je l'ai laissé libre. Alors, il a filé sans tambour ni trompette ; j'ai eu beau crier et courir après, il n'en détalait que plus vite.

—Ah ! mon pauvre chien ! s'il rencontre les sangliers, comme il n'a pas l'habitude de cette sorte de chasse, il est capable de se jeter sur eux au hasard et de se faire découdre. Charge mon fusil à balles, le tiens aussi, et partons vite. Le rendez-vous des chasseurs est à Vaujour : en coupant par la forêt, nous arriverons peut-être à temps car le sanglier est long à prendre un parti. Cinq minutes après, Jean et Pieyrard arpentaient la route de Marcilly au Gauguier ; arrivés sur la hauteur, ils abandonnèrent la route, traversèrent la lande de droite et entrèrent dans la forêt. Après avoir franchi quelques hectares de haute futaie, ils se trouvèrent devant une nouvelle lande, mais plus vaste que la première, fermée en face d'eux par une autre futaie et à leur droite par un bois taillis des plus épais.

C'était une belle matinée d'hiver, le soleil étincelait dans le ciel sans nuages, et la brise assez vive qui venait du sud-est apportait des rumeurs lointaines. Ces rumeurs devinrent peu à peu plus distinctes ; les trompes de chasse sonnaient au loin la randonnée, et la voix des chiens leur répondait.

Jean et Pieyrard s'arrêtèrent pour écouter.

—Monsieur le marquis, la chasse vient de notre côté. Attention !

Tous les deux armèrent leur fusil, le regard fixé sur la lièze des bois qui leur faisaient face. Evidemment, Pieyrard ne s'était pas trompé ; la chasse venait sur eux. En effet, ils aperçurent tout à coup, au débouché de la forêt, le sanglier lancé à toute vitesse ; la lande avait bien un kilomètre, mais l'animal l'eut franchie en quelques minutes et il se trouva brusquement devant Jean et Pieyrard.

Jean épaula son fusil et fit feu à cinquante pas. C'était trop tôt. Heureusement le sanglier ne fut pas atteint ; sans quoi il se fut jeté sur le tireur imprudent. Le sanglier blessé ne songe plus qu'à se venger ; quand on l'a manqué, il se détourne et fuit. Celui-ci ne faillit pas à cette règle ; il tourna brusquement sur sa gauche, et, avant que Jean et Pieyrard eussent le temps de tirer, il s'emfonçait comme un boulet de canon dans les broussailles du taillis.

Cependant toute la chasse sortait des bois à la suite du sanglier, les chiens d'abord, et à une centaine de mètres après eux, les chevaux lancés à fond de train. Derrière le comte et M. Désormes, qui couraient en tête, Jean crut apercevoir l'amazone noire de Mlle Raymonde, flottant au vent. Mais il n'eut pas le temps de s'en assurer, car il courait vers le taillis où avait disparu le sanglier ; et il y arrivait en même temps que les chiens.

—Tantôt ! tantôt ! leur cria Jean, leur désignant du geste l'endroit par où le sanglier était entré ; mais les chiens s'arrêtèrent brusquement, leur instinct les avertissait du danger.

Et, en effet, dans ce fourré impénétrable, dans cet enchevêtrement profond de ronces, d'épines, de branches serrées entre elles comme des mailles, de plantes hérissant le sol humide de leurs pointes aiguës, il était impossible aux chiens d'aborder le sanglier autrement que de face et un à un. En vain les piqueurs les excitaient, les chiens se contentaient de hurler et d'aboyer autour de cette citadelle inabordable.

—Piquefort lui-même refuse, dit le comte, les autres n'accepteront pas, c'est sûr.

Et M. de Chazé, en stratège habile, se mit à faire le tour de ce fourré maudit.

Jean avait distingué Clodion au milieu des autres chiens et l'avait appelé près de lui. Clodion obéit et se mit à côté de son maître, toujours en suivant des yeux la manœuvre de ses compagnons, qui tournoyaient toujours en aboyant autour du taillis sombre et silencieux. Clodion semblait indifférent à ce spectacle, et par instant il regardait Jean comme pour lui dire : Sois tranquille, je n'y vais pas ! Jean rassuré se mit à le caresser de la main : Clodion choisit ce moment pour s'échapper, et d'un bond il était dans le taillis. Deux minutes après on entendit des aboiements furieux et répétés, puis un hurlement plaintif, et Clodion reparut sur la lisière du taillis, pouvant marcher à peine et couvert de sang.

Jean désespéré se précipita vers le héros vaincu, mais Jean n'arriva pas seul à son secours. Presqu'en même temps que lui, Mlle Raymonde, qui avait sauté vivement à bas de son cheval, se penchait sur le corps du pauvre Clodion.

—Laissez-moi faire, dit-elle, et qu'un des piqueurs aille chercher de l'eau à cette mare qui est là, vers la gauche.

Raymonde avait apporté avec elle une petite pharmacie de chasse, ce qui justifiait sa présence à ces exploits peu féminins ; en un instant, elle eut lavé le sang qui couvrait la pauvre bête :

—Trois blessures qui ne sont rien, quoique profondes, au poitrail et à la jambe ; celle du cou est plus grave, par malheur.

Et, agenouillée à demi dans l'herbe, elle se mit à panser Clodion avec l'aide de Jean, moins adroit qu'elle évidemment, car elle lui dit :

—Monsieur de Lizardière, j'ai le ridicule d'être meilleure vétérinaire que vous ; il ne faudra pas m'en vouloir.

Elle continua le pansement, et, quand il fut terminé, caressa doucement Clodion, qui tourna vers elle son œil triste, reconnaissant et tendre.

Deux coups de feu très rapprochés firent lever la tête aux acteurs et aux témoins de cette scène, et un moment après, M. de Chazé accourait en criant :

—Il est mort ! Qu'on aille le chercher, là-bas, au coin du taillis, avec le dog-car.

—Qui est-ce qui est mort ? Le sanglier ? dit M. Désormes, en s'avançant.

—Parfaitement, monsieur, et je vous prie tous de m'écouter, pour l'instruction de vos vieux jours.

Et M. de Chazé, calme, majestueux, mais évidemment heureux de sa supériorité cynégétique, reprit en accentuant tous les détails :

—Je me promenais donc tout le long du taillis, en réfléchissant, et je me disais : Jamais l'animal ne sortira de là ; si les chiens ne vont l'y chercher, et ils ne le feront pas probablement ; mais si un seul se hasardait, mon sanglier, qui est un vieux solitaire, car il est tout blanc presque, aura une idée toute naturelle : c'est qu'un autre chien, ou plusieurs, pourraient venir l'attaquer sur ses derrières, et il détalera au plus vite. Or, quel chemin prendra-t-il ? Certainement le plus court pour gagner les bois de la Bonne Fontaine, et il aura soin de rester à l'ombre le plus longtemps possible. Donc il débouchera par l'angle du bois qui fait pointe sur la lande ; c'est là qu'il faut l'attendre. Je ne croyais pas si bien dire. Précisément, j'entends dans le taillis la voix de Clodion, que je reconnais, et, à ses aboiements lamentables je comprends bientôt qu'il a reçu quelques bons coups de défense. Je me hâte vers la pointe du fourré, comme je me l'étais promis ; mais j'étais en retard d'une centaine de pas, et j'aperçois mon solitaire qui dégringole le talus, hume l'air et détale. Je lui adresse mon coup de fusil au défaut de l'épaule, il tourne sur

lui-même, m'aperçoit et arrive sur moi, mais pas trop vite ; il ouvrirait la gueule en venant, car ma balle lui avait traversé les poumons, ce qui le gênait pour respirer. Je le visais pendant qu'il marchait, ce qui semblait lui déplaire, mais il avançait tout de même, car c'était un brave ! Quand il fut à cinq pas de moi, il ouvrit la gueule plus grande encore, la respiration lui manquait de plus en plus ; je jugeai l'endroit bon pour lui envoyer ma seconde balle, sans endommager sa peau, et le pauvre diable tomba foudroyé.

Respect à lui, honneur à Clodion !

Pendant que tout le monde félicitait le comte, les piqueurs arrivaient avec le dog-car, où était étendue la victime. Raymonde demanda que l'on y fit une place pour Clodion, et le vaillant chien fut hissé avec précaution à côté du mort glorieux.

Le jour commençait à baisser, les chasseurs durent se séparer après de nouveaux remerciements de M. Désormes à M. de Chazé. Mlle Raymonde tenait sans doute à faire des adieux particuliers à Clodion, car, avant de remonter à cheval, elle alla passer encore ses doigts dans la crinière du blessé, tout en lui disant avec un demi-sourire :

—Clodion, vous comprenez l'anglais, je crois ? Eh bien, écoutez...

—*My peace is made with the dog, I hope ?*

—*Oh ! yes, certainly !* répondit Jean.

—*And with the master ?*

—*Much already, one day entirely, if you are kind for the master as for the dog (1).*

Comme le lecteur s'intéresse probablement plus à Clodion le Chevelu qu'aux héros de cette histoire, disons tout de suite que, quinze jours après, il était complètement guéri de toutes ses blessures.

Ajoutons que, le soir de cette journée épique, quand il se trouva seul avec Clodion, dont il examinait avec soin les plaies saignantes encore, Jean murmura tout bas ces mots mystérieux :

—Oui, elle est bonne... ; elle consentira.

### XIII

#### L'EXPOSITION DES BEAUX ARTS.

Quelques jours après, M. Désormes vint faire ses adieux aux habitants de Marcilly ; son fils Raoul l'accompagnait, mais Raymonde était partie la veille pour Paris avec une dame de compagnie, mistress Oppert. Elle allait préparer les installations d'hiver, car la session des Chambres était prochaine, et ses devoirs de sénateur rappelaient l'agronome des Bruyères.

Les adieux furent pleins de cordialité. Jean voulut présenter à M. Désormes Clodion plus vaillant que jamais, et il le pria d'offrir de nouveau ses remerciements à Mlle Raymonde.

Le reste de l'hiver se passa sans autre incident. Jean travaillait avec une ardeur qui ne se ralentissait pas. Christiane admirant ce changement profond dans la nature de son cousin, Madeleine montrant le même éloignement pour le piano, et M. de Chazé remplissant ses fonctions de maire, à la satisfaction de tous, même au grand Pitois, qui avait renoncé à l'opposition.

Pendant ces mois d'hiver, les travaux de restauration au manoir de la Lizardière avançaient rapidement, l'architecte, stimulé par les lettres de Mlle Raymonde, n'y épargnait point sa peine, non plus qu'à l'hospice de Château-la-Vallière, dont Jean l'avait également chargé.

(1) — Ma paix est faite avec le chien, j'espère ?

— Oh ! oui certainement.

— Et avec le maître ?

— Beaucoup déjà ; un jour, tout a fait, si vous êtes bonne pour le maître comme pour le chien.

Dans le courant du mois de mars, le comte et la comtesse de Chazé eurent l'explication du zèle inouï que Jean avait apporté à ses travaux de peinture. Il les conduisit dans son atelier, à l'heure où la lumière du jour est le plus favorable pour bien juger un tableau, leur montra une douzaine de grands paysages et leur dit :

— Déclarez-moi franchement quels sont les deux que vous préférez.

Le comte, dont l'impatience habituelle ne se prêtait pas à long examen, s'écria bienôt :

— C'est cette *Chasse au renard* et cette *Chasse au sanglier*.

Christiane, plus réfléchie et plus instruite en peinture, ne se décida pas si vite.

— Oui, dit-elle, je pense comme Léopold pour la *Chasse au sanglier* : cette jeune femme dont on aperçoit vaguement les traits, penchée sur le brave Clodion ; vous-même Léopold, dont Jean a reproduit, non le visage, mais la forte stature et l'entraîn ; le paysage où l'air vif semble vibrer dans les dernières feuilles épargnées par l'hiver ; ce sanglier étendu sur l'herbe et qui fait peur encore ; ces chiens à peine enhardis ; ces chevaux palpitants de leur course furieuse ; tout cela est admirable. J'aime moins la *Chasse au renard*, le ton en est un peu rougeâtre et semble trop chercher à se confondre avec la robe de la bête. Je préfère le *Coucher du soleil sur les landes*, où il n'y a d'être animé que cet oiseau de proie qui se balance dans les nuages rouges comme du sang. C'est simple et grands. Voilà mes deux préférés.

Le comte soutint son opinion, car, en sa qualité de chasseur, une *chasse* lui semblait au-dessus de tous les *couchers de soleil* possible.

— Allons, dit Jean, rapportons-nous en à Madeleine.

Madeleine, très flattée, s'avança gravement, et prit son air le plus sérieux pour adresser cette question :

— D'abord, mon cousin Jean, qu'est-ce que vous voulez faire de ces deux tableaux ?

— Tu as raison, ma petite cousine, et j'aurais dû commencer par dire cela. Eh bien, je veux envoyer deux de mes tableaux à l'Exposition des beaux-arts, à Paris.

— Bravo ! s'écria le comte.

— J'y avais déjà pensé, dit Christiane.

— Alors, reprit Madeleine, il vaut mieux, ce me semble, ne pas envoyer deux *chasses*, les méchants diraient que Jean ne sait faire que cela.

— Oh ! oh ! cria de plus belle le comte ravi, oh ! oh ! Mais elle a de l'esprit comme sa mère, ma fille !

Christiane, remerciant son mari du regard, prit Madeleine dans ses bras et couvrit son front de baisers. *Le coucher du soleil* l'emportait décidément.

Un mois après, Jean de Lizardière était célèbre ; son succès fut comme un coup de foudre. Il fut d'autant plus acclamé, choyé, fêté, qu'il n'était connu de personne. Tout ce qu'on savait de lui, c'était son nom et son adresse par le livret du Salon. De temps à autre le public a de ces enthousiasmes soudains ; cela tient à deux causes : d'abord, un besoin généreux du changement. Quoi qu'on en dise, la foule ne se fait pas une joie mauvaise de briser ses idoles, mais elle se fait un plaisir de les remplacer.

Du reste, les peintres et les sculpteurs ont un public si nombreux que la consommation de tableaux, de marbres et de bronzes d'art est, pour ainsi dire illimitée. Les peintres se prêtent plutôt un appui mutuel qu'ils ne se font concurrence, et chaque exposition annuelle peut avoir son *lion*, sans décourager, au contraire, les lionceaux qui aiguissent leurs dents.

Notre ami, Jean de Lizardière, fut donc le *lion* de l'année 1868. Les maîtres de la critique le placèrent à côté de Corot, de François, de Courbet, et même au dessus. Les reporters des journaux, avides de paraître bien informés, se mirent en quête de renseignements sur l'heureux triomphateur. Comme on ne savait rien, on était libre de tout inventer. On répandit le bruit que Jean de Lizardière était un pseudonyme ; alors, les uns affirmèrent que le véritable auteur de la *Chasse au sanglier* était un moine bénédictin à qui ses supérieurs

avaient défendu de se faire connaître ; les autres donnèrent pour certain que c'était une jeune institutrice anglaise ; un troisième raconta que la *Chasse au sanglier* était un tableau flamand, retrouvé dans un vieux château et rajeuni par un par un professeur de dessin au lycée de la Flèche.

De tous ces historiographe improvisés, celui qui approcha le plus de la vérité, grâce peut-être à quelques indiscretions de M. Désormes, fit un récit très dramatique d'un duel où Jean de Lizardière avait tué deux ingénieurs hongrois. Il donnait leurs noms.

Jean apprit tout cela par une lettre d'un marchand de tableau qui le pressait de partir pour Paris. Il lui écrivait au nom d'un riche Américain et un prince russe qui se disputaient le *Coucher de soleil dans les landes* et la *Chasse au sanglier*. Le marchand suppliait M. de Lizardière de venir les mettre d'accord.

Ce fut une joie à Marcilly, comme bien on pense, joie douce et recueillie chez Christiane, exhubérante chez le comte.

— Tu vas me faire le plaisir de partir demain matin, cria-t-il ; ne faisons pas attendre les Américains et les Russes.

— Non, mon cousin, si vous le permettez ; c'est demain samedi, et je tiens à ne partir que lundi.

— Pourquoi donc ?

— Parce que c'est demain dimanche, monsieur le comte, répondit une voix.

C'était M. le curé de Marcilly qui entra.

— Ah ! ah ! voilà M. le curé qui me donne une petite leçon, du premier mot, comme ça ! Eh ! oui, il est vrai que j'arrive quelquefois à la messe juste avant l'Évangile. J'ai tort, mais j'ai aussi des reproches à vous faire, monsieur le curé. Depuis un mois, vous accaparez mon cousin ; oui, depuis que ses deux tableaux sont partis, il ne quitte plus le presbytère ; je me le demande, quel peut être votre noir projet ? J'ai lu, dans un extrait du journal *le Siècle*, que les envahissements du clergé devenaient chaque jour plus intolérables ; il doit y avoir quelque chose de pareil ici.

— Eh bien, monsieur le comte... Vous avez deviné juste, et avant peu, demain peut-être, vous saurez mon secret.

— Alors, monsieur le curé, faites moi l'honneur de répondre à ma question, sans restriction mentale. Préférez-vous que nous vous gardions à dîner aujourd'hui, ou que je prenne deux abonnements au *Siècle*, l'un pour vous, l'autre pour moi !

— Monsieur le comte, ceci demande de mûres réflexions. Je ne refuse pas l'abonnement au *Siècle* d'une façon absolue, mais j'accepte le dîner. Souvenez-vous toutefois que, en ce qui touche l'abonnement, j'ai pris mes réserves.

— Il y a un piège là-dessous, monsieur le curé ! Allons, à table.

Le vieux curé avait une raison toute particulière pour désirer la présence de Jean à la messe du lendemain ; on va le voir.

Devant la porte de l'église, le comte et la comtesse le remarquèrent, l'affluence était plus considérable encore que d'habitude. Madeleine, dont les yeux toujours en mouvement ne laissaient rien perdre, à peine agenouillée dans le banc de famille, fit signe à sa mère, d'un geste discret, de regarder vers le maître-autel. Christiane fut surprise comme sa fille. Un large rideau bleu couvrait les pierres blanches, et nues habituellement, du chevet de la petite église romane, et cette innovation inexplicable détourna un peu Christiane de son livre d'heures.

L'explication ne se fit pas attendre. Après l'Évangile, M. le curé monta en chaire et, à la fin du prône, il annonça d'une voix émue à ses fidèles paroissiens qu'un de leurs pieux désirs était rempli ; l'église de Marcilly avait un tableau digne d'elle ! A ces mots, le rideau bleu tiré par la main invisible d'un enfant de chœur, s'écarta, et une magnifique toile dans son cadre d'or, une *Adoration des Mages*, apparut aux yeux émerveillés de la foule.

Quand l'émotion se fut un peu calmée, le bon curé reprit d'une voix plus émue encore :

— A qui devons-nous ce don magnifique ? A un fils de notre pays, à un peintre dont le nom retentit en ce moment dans tous les échos de la publicité parisienne, M. le marquis

de Lizardière. Avant de répandre parmi les hommes les œuvres de son talent, il a voulu que la première fut consacrée à Dieu. Cela doit lui porter bonheur, et le vieux prêtre remercie devant vous et bénit ce jeune homme.

Le curé quitta la chaire et reprit l'office divin ; mais son auditoire, je dois l'avouer, resta quelque peu distrait jusqu'à la fin par la vue du cadre d'or étincelant et des couleurs éclatantes du tableau. Je crains même que le cadre d'or n'ait partagé avec le tableau l'admiration de quelques uns.

Le comte et la comtesse, un peu embarrassés dans leur surprise joyeuse, furent les derniers à tourner les yeux vers le nouveau chef-d'œuvre, mais Madeleine n'y mit point tant de façons et, comme elle était assise entre son père et sa mère, elle leur dit en se penchant tour à tour de chaque côté.

Regarde, père ; le roi Mage qui est le premier, celui qui offre de l'or, ce doit être le roi Gaspard, il te ressemble tout à fait ; et le roi Melchior, celui qui offre l'encens, ressemble au portrait de grand père, et le roi Balthazar, qui offre la myrrhe, ressemble au portrait du grand-oncle l'amiral. Regarde, mère, la Vierge Marie, qui tient l'enfant Jésus... c'est toi... je te reconnais. Et cette petite fille à genoux devant la crèche... à qui ressemble-t-elle ?

—A toi, ma fille.

—Oh ! que je suis contente !

—Maintenant, tais-toi, et suis la messe dans ton livre.

Le comte, très fier de ressembler au roi Gaspard, avait une folle envie d'aller admirer de plus près les rois Mages : il s'agitait dans son banc, piétinait sur place et ne parvint à tromper son impatience qu'en entonnant le *Domine salvum* d'une voix qui fit trembler les voûtes et les vitraux de l'église.

Quant à Christiane, immobile, agenouillée, le visage à demi caché par son livre d'heures entr'ouvert, elle priaît doucement.

La messe terminée, le comte se précipita vers les rois Mages, et là, entouré de ses adjoints et de tout le conseil municipal, il se mit à leur expliquer les beautés de l'œuvre.

Jean, modestement, pour échapper à son triomphe, suivait sa cousine et Madeleine, et tous trois prirent la route du château.

Tandis que l'enfant courait devant eux en cueillant les premières fleurs printanières dans les haies, Christiane prit le bras de Jean, et toute émue encore, comme se parlant à elle-même autant qu'à lui, elle dit de sa belle voix grave :

—Vous avez bien fait mon enfant de faire cela ; il faut aimer ceux qui nous aiment, c'est la loi douce et simple. Il n'y a que trois grandes choses dans le monde : Dieu, la famille et la patrie. Vous venez de réunir les deux premières dans un hommage de religion et de tendresse, vous servirez la troisième, s'il est nécessaire, aux heures terribles qui peuvent venir, honorez la d'abord par votre travail et votre attitude dans la vie. Vous allez nous quitter pour un temps. Prenez garde à Paris, défiez-vous des ivresses de la gloire et des pièges de la fortune. Vous serez riche maintenant, tâchez que la richesse vous soit d'un bon profit, pardonnez-moi, mon illustre cousin, d'avoir mis cette prémonition au prône de mon curé.

—Merci, ma cousine, et rassurez-vous. Si je tiens à être riche, vous saurez bientôt pourquoi.

—Ah ! oui, je sais... encore un petit secret comme celui de l'Adoration des Mages. Et, à ce propos, vous êtes donc de l'école espagnole, pour avoir donné à votre Vierge des cheveux noirs ?

—Non, ma cousine, mais puisque j'ai donné à ma Vierge tous vos traits, puisque vous êtes brune, je ne pouvais lui donner des cheveux blonds.

—Pourquoi donc pas ? ce serait plus piquant et plus rare.

—Et puis, ma cousine, je n'aime pas les cheveux blonds.

—Ah ! vous n'aimez pas les cheveux blonds ? cela m'étonne.

—Le roi Balthazar te salue, signor Rafaëlo !

C'était M. de Chazé qui arrivait derrière eux comme une trombe ; il saisit Jean au passage, l'enleva comme une plume et, le tenant à bras tendus, lui marbra les deux joues de ses grosses moustaches hérissées. C'était sa manière de cacher ses émotions et de témoigner sa reconnaissance.

## XIV

## LE SECRET DE JEAN

Jean de Lizardière trouva Paris plein de son nom. Les salons et les cercles artistiques se le disputèrent dès le premier jour il y réussit complètement par la simplicité de ses manières, sa modestie naturelle et sa bienveillance innée. Les marchands eux-mêmes ne lui trouvèrent qu'un défaut, c'est de ne pas donner ses tableaux pour rien. Il en avait apporté de Marcilly une douzaine et il les vendit ce qu'il voulut. Un mois après son arrivée, grâce à toutes ces ventes et aux commandes payées d'avances, il avait placé, trois cents mille francs à la Banque et au Crédit foncier.

Vint la distribution des prix du Salon. Jean eut la médaille d'honneur. Le ministre voulut y ajouter la croix et, comme il était galant homme et homme d'esprit, il lui dit en la lui remettant :

—Monsieur de Lizardière, je sais que vous êtes royaliste. Recevez cependant la croix de chevalier de la main d'un ministre bonapartiste, ce sera peut-être un ministre royaliste qui vous donnera la croix d'officier.

Bien entendu le ministre ne le croyait pas, et on ne le croyait pas autour de lui, ce qui lui permettait de le dire.

Notre héros resta quatre mois à Paris. Chaque semaine, il écrivait à Christiane qui lui répondait assidûment. Nous ne donnerons que deux extraits de cette volumineuse correspondance.

“ Marcilly 15 juin 1868.

“ Je suis fâchée contre vous, mon cher enfant ; votre dernière lettre n'avait que sept pages, et de votre plus grosse écriture encore, l'avant-dernière avait les huit bien pleines. Votre cousin prétend que c'est là un symptôme, et je vous fais grâce des suppositions bizarres auxquelles il se livre. Moi qui vous connais mieux, je pense que vous songez à nous revenir bientôt et que vous réservez quelque chose pour les longues conversations du soir et nos bonnes promenades dans les landes.

“ C'est égal, pour vous punir à tout hasard, vous n'aurez aujourd'hui qu'un petit billet de moi, une lettre d'affaires.

“ Maintenant que vous voilà riche, il faut songer à bien placer votre argent. Nous n'aimons pas beaucoup, mon mari et moi, ces placements en actions et en obligations. Ces chiffons de papier s'envolent à tous les vents. Léopold a donc pensé à ceci : La Mairie (vous savez bien, cette ferme qui est située à côté du village de Bray, juste sur le coteau qui fait face à Marcilly) est à vendre. On en demande quatre-vingt mille francs, elle en rapporte deux mille. C'est un beau placement pour notre pays. De plus, cette Mairie a été autrefois un vrai château assez vaste et très solide. Avec une trentaine de mille francs, la ferme redeviendrait château. Vous seriez là merveilleusement pour vous, et j'ajoute pour nous. Madeleine, prétend que, pour éviter les courses inutiles, nous n'aurions, quand nous sortirions, qu'à hisser un drapeau sur la tourelle de la Mairie et sur le donjon de Marcilly. Cette fillette est pleine d'esprit. Votre cousin, plus sérieux, pense que si la Mairie était à vous, elle serait à lui comme chasseur, et vous savez que son rêve est d'être le Nemrod unique de la contrée. Nos onze cents hectares ne lui suffisent pas.

“ Répondez-m'en vite à ce sujet, mon cher enfant. Une chose m'a frappée dans vos lettres, c'est que vous ne m'avez jamais parlé de Mlle Désormes. Il est probable cependant que vous l'avez rencontrée dans le monde parisien où elle est, dit-on, très répandue.

“ Sur ce, mon cher Jean, nous saluons tous le grand homme et nous embrassons le bon et cher parent.”

La réponse de Jean ne se fit pas attendre.

“ Paris, 17 juin 1868.

"Ma chère et excellente cousine,

"Votre cœur a deviné juste. Si ma dernière lettre était plus courte que les autres, c'est que dans deux jours je serai au milieu de vous tous, les tendres et bien-aimés amis de ma jeunesse. Quelle joie de vous revoir maintenant ! Et comme je suis fier de tout de ce qui m'est arrivé, en pensant que je verrai cette bonne joie dans vos yeux !

"Oui, certes, j'achèterai la Mairie, puisque cela vous plait à tous, mais j'ai aussi un projet—c'est le secret que je tardai à vous dire, parce que l'événement pouvait tromper mon espoir,—ce projet, c'est de racheter la Lizardière. C'est pour cela que vous m'avez vu travailler avec cet acharnement, c'est pour cela que je suis devenu riche. Je la veux, je l'aurai ! C'est ma devise, et je l'ajouterai aux armes des Lizardière, quand j'aurai conquis leur vieux nid.

"Ceci m'amène à vous répondre au sujet de Mlle Désormes. Je ne l'avais pas rencontrée encore, et à vrai dire, je ne la cherchais pas ; mais il y a trois jours, depuis ma dernière lettre, à une soirée chez le duc de M..., je me suis trouvé en face d'elle tout à coup. Elle était entourée d'un escadron volant d'écuyers de l'empereur, de chambellans, d'auditeurs au conseil d'Etat, d'officiers des guides ; et elle semblait leur commander, avec son grand air de Calypso avant l'arrivée d'Ulysse. Elle est vraiment belle ainsi, mais elle a toujours ce je ne sais quoi d'impérieux et de dédaigneux qui n'est pas d'une jeune fille ; on dirait qu'elle porte toujours en un diadème invisible tous les millions de son père. Un brin de fleur vaudrait mieux.

"Je suis un ingrat, car elle a été charmante pour moi ; elle s'est humanisée en me demandant de vos nouvelles à tous ; elle m'a félicité de mes succès avec une grâce parfaite, et enfin, pour mettre le comble à sa grandeur d'âme, elle m'a dit brusquement et gaiement. "Et Clodion ? Comment va Clodion ? Vous savez que je l'ai reconnu dans cette belle *Chasse au sanglier* !" Elle n'a pas ajouté si elle s'était reconnue elle-même. Bref, je vous le répète, elle a été charmante, quoique manquant encore de simplicité.

"De mon côté, comme j'avais mon projet, j'ai été d'une diplomatie transcendante ! Savez-vous qui j'ai pris pour modèle en cette occasion solennelle ? Notre beau cousin Gaëtan de Cambry. Vous l'avez vu je crois, s'empresser autour des jolies femmes de Tours et du Mans. C'est quelque chose de respectueux, de calme, de voilé, avec des abandons contenus, des admirations indiquées à peine, un oubli apparent des attraits de la femme pour ne s'occuper que de son mérite et de son esprit, en lui parlant uniquement des choses les plus élevées et les plus sérieuses.

"Ainsi, j'ai fait. N'allez pas croire cependant que je suis sorti de la réserve qui est dans mes habitudes et mon caractère ; non, certes ; j'ai peu parlé, j'ai beaucoup écouté. On m'a exposé toute une théorie sur la politique et, en particulier, sur l'Empire libéral, devant laquelle je me suis incliné avec une sorte de surprise flatteuse. Enfin, j'ai compris que je n'étais point devant une ennemie tout à fait irréconciliable. Et c'était le but de ma petite diplomatie. Je suis bien certain maintenant qu'elle ne se refusera pas à me rétrocéder la Lizardière, à condition, bien entendu, que je payerai tous les frais de réparations et embellissements.

"Grondez-moi, je le mérite ; au fond, c'est assez lâche, ce que j'ai fait là, car je lui en veux toujours à Mlle Raymonde ; elle m'a humilié par sa générosité superbe et sa munificence dédaigneuse, sans parler du coup d'épée que j'ai failli recevoir à cause d'elle. Il n'y a que Clodion qui plaide en sa faveur.

"Je suis peut-être sévère ; mais il me semble qu'on l'est encore plus dans les cercles très élégants et très mondains où elle vit ; on l'y appelle l'*Inhumaine des bruyères*. Cela tient à la hauteur avec laquelle, dit on, elle a repoussé tous les projets de mariage dont on lui a parlé ; il semble que les humbles mortels lui font injure en osant aspirer à sa main, et les candidats évincés unissent leurs rancunes.

"En ce qui me concerne, quand elle m'aura rendu la Lizardière, j'oublierai le grand cœur les heures désagréables qu'elle m'a fait passer.

"J'oubliais de vous dire que Mlle Raymond part demain pour la Touraine, et qu'elle ira passer quelques jours en fa-

mille, à la Lizardière, dont la restauration est terminée.

"J'espère, ma petite cousine, qu'il me restera bien assez d'argent pour cette double acquisition, j'aurai la Lizardière, parce que je le veux, j'aurai la Mairie parce que vous le voulez. Madeleine a une idée admirable avec ces deux drappeaux ; un blanc et un tricolore, n'est-ce pas ? Je tiens à ce que le blanc soit pour moi, vous savez ; mon cousin, dont la foi est un peu plus chancelante, arborera le tricolore. C'est joli, pour un décoré de l'Empire, ce que je dis là ! A ce propos, priez mon cousin de préparer quelques bouteilles de vieux vin blanc de Salmur pour arroser mon ruban rouge.

"Adieu, ma chère cousine, et au revoir, je bavarde parce que je vous aime et parce que je suis heureux.

"JEAN DE LIZARDIÈRE."

Avec quelle joie Jean fut reçu à son retour, on le devine. C'est dans le malheur que nous connaissons nos amis, dit la vieille sagesse des nations ; c'est aussi dans le bonheur.

Un moraliste misanthrope a écrit : "Il y a dans le malheur qui arrive à nos meilleurs amis quelque chose qui ne nous déplaît pas !" Pensée qui semble avoir pour corollaire la pensée correspondante : "Il y a, dans le bonheur qui leur arrive, quelque chose qui nous déplaît !"

La Rochefoucault n'eût pas écrit cela s'il eût été le témoin de ce retour de Jean. Ce fut une gaieté douce, des sourires qui en disent plus que les paroles, des silences que l'on prolonge pour mieux entendre le dialogue mystérieux des cœurs, des questions ingénues et des récits qu'il fallait recommencer.

Madeline surtout ne tarissait pas, elle avait dénoué et renoué vingt fois le ruban rouge de Jean, elle voulait tout savoir et demandait l'explication de tout. Brusquement elle appliqua son petit doigt sur le front de son cousin.

—Où est donc votre étoile, mon cousin Jean ?

—Que veux-tu dire, ma petite cousine ?

—Dame ! nous avons lu dans un grand journal : M. Jean de Lizardière va, nous assure-t-on, repartir pour la Touraine ; il rentre chez lui avec une étoile au front ! Où est-elle, cette étoile ?

—Enfant que tu es ! une étoile au front, cela veut dire : une réputation brillante ; c'est une sorte de métaphore !

—Et qu'est-ce qu'une métaphore ?

—C'est une manière de ne pas appeler les choses par leur nom.

—Alors, je n'aime pas les métaphores ; elles servent à tromper les enfants.

—C'est égal ! fit M. de Chazé, arrosons l'étoile avec le ruban.

On était au dessert de ce premier dîner de retour, qui a toujours une sorte d'allégresse vibrante. Le vin de Saumur fut apporté solennellement : le comte remplit trois coupes de la blanche liqueur écumeuse, en disant avec une emphase qui cherchait à cacher son émotion :

—A la gloire de notre cher cousin, haut et puissant seigneur marquis de Lizardière !

Le comte et le marquis vidèrent leur coupe et même la remplirent de nouveau. Christiane, qui ne buvait d'aucun vin, trempa ses lèvres dans la sienne, et Madeleine, par une faveur spéciale, obtint une gorgée du nectar angevin.

Selon son habitude, le comte s'endormit après le dîner ; seulement, cette fois, en fermant les yeux, il dit à Jean :

—Il a raison, le journal de Madeleine ; tu as une étoile au front !

Jean avant de se retirer, prit la comtesse à part :

—Ma bonne cousine, rendez-moi un service encore. Accompagniez-moi demain à la Lizardière.

—Demain ? Déjà ?

—Oui, Mlle Raymonde est arrivée depuis hier, et, d'après ce que je vous ai écrit, vous comprenez bien que j'ai hâte...

—Oui, mon cousin, oui : alors, à demain.

Jean partit donc tout joyeux ; mais Christiane resta pensive et inquiète.



## XV

## LE SECRET DE MADEMOISELLE RAYMONDE

M Désormes étant sorti avec son fils pour courir dans les bois, la dame de compagnie faisant la sieste, Mlle Raymonde était seule dans le grand salon de Lizardière.

Ce n'était plus le manoir délabré que nous avons vu au commencement de ce récit.

Les vieux bâtiments de la ferme avaient disparu, et une vaste cour entourée de grands arbres s'étendait, avec ses gazons et ses massifs de fleurs, devant la façade principale. Le rez-de-chaussée, relevé de trois mètres au-dessus du sol, était précédé d'un péron divisé en deux degrés latéralement, avec quelques marches en avant. Les paliers des deux degrés arrivaient reliés à un portique construit en retraite, de manière à laisser une terrasse entre ces deux pavillons. Au-dessus de ce portique s'élevait le premier étage, orné de magnifiques cariatides aux angles et sur les trumeaux. Les façades latérales, ainsi que la façade postérieure, étaient fort simples. La toiture en ardoises était percée de grande lucarnes de pierre et d'autre plus petites couvertes de plomb. C'était une œuvre d'art, une véritable *restitution* comme on dit dans le style à la mode.

L'intérieur n'était ni moins élégant, ni moins riche. Un goût très artistique avait procédé au choix du mobilier. C'était une profusion, trop grande peut-être, de bahuts, de crédences, de cabinets florentins, d'armoires en bois sculpté, de tapisseries flamandes, d'aiguïères en émail par Raymond, de verres de Venise, de chandeliers en cuivre repoussé, de chenets de bronze dans le goût du XVI<sup>e</sup> siècle. Enfin un petit musée de Cluny.

Mlle Désormes avait interrompu sa lecture et vaguement tenait ses regards fixés sur les armoiries des Lizardière, qui étaient restées encastrées dans le mur au-dessus de la cheminée monumentale.

La porte s'ouvrit et un domestique annonça :

—Mme la comtesse de Chazé... M. le marquis de Lizardière.

Mlle Raymonde eut un léger tressaillement, mais elle se remit vite, se leva d'un air calme et alla souriante vers la comtesse qui entra suivie de son cousin.

—Mademoiselle, quoique j'aie quelque vingt ans de plus que vous, c'est moi qui, la première, vous fait la visite de retour. Mais nous ne venons pas seulement en visiteurs, mon cousin et moi : nous venons en suppliants, pour ainsi parler, mon cousin à une prière à vous adresser, et s'il en est besoin, je lui donne mon appui le plus sérieux.

—Si ce n'est pas absolument impossible, c'est fait, madame. Les hommes célèbres ont des privilèges, dont le moindre est de faire un honneur en demandant un service.

—C'est un service, en effet, que je vous demande, mademoiselle.

—Parlez vite alors, monsieur de Lizardière, dit Raymonde, évidemment très intriguée.

—Vous savez, mademoiselle, après quelles résistances, et vous pouvez comprendre avec quelle douleur, j'ai vu la maison et le domaine de ma famille sortir de mes mains. Heureusement, c'est dans les vôtres que maison et domaine sont tombés ; et je vous demande de me les rendre, de me les revendre au prix que vous jugerez convenable.

Raymonde pâlit, regarda Jean longuement, et répondit enfin d'une voix presque dure :

—Cela ne se peut pas, monsieur.

—Pourquoi donc, mademoiselle ? Pouvez-vous tenir à cette maison où aucun de vos souvenirs n'est lié ?

—Vous le croyez, monsieur ! vous avez raison, sans doute ; mais on n'a pas que des souvenirs dans le cœur, on a aussi des préférences, des goûts, des habitudes que l'on prend vite.

J'aime cette vieille maison, qui, sans moi, serait encore une ruine ; permettez que j'y reste. Quand elle était à vous, vous avez refusé de me la vendre ; elle est à moi, je la garde.

—Elle est à vous légalement ; mais moralement, mademoi-

selle, j'ose dire qu'elle est encore à moi. C'est pour la racheter que j'ai travaillé, que j'ai passé des jours et des nuits dans l'espérance et la crainte. Rendez-la-moi, si vous êtes juste et bonne. Qu'y perdrez-vous ? Ces pierres, ces murs où est le blason de mes ancêtres, ces tombes où sont leurs restes, n'ont rien qui puisse vous tenir au cœur ; elles tiennent au mien comme si elles étaient ma vie. Voilà plus d'un an que la tombe de ma mère n'a plus son bouquet de bruyères et de fleurs sauvages. Rendez-moi cette tombe, mademoiselle.

Raymonde sembla hésiter, mais elle regarda Jean de nouveau, et répondit d'une voix sourde :

—Non, monsieur.

—Je n'insiste plus, mademoiselle ; aussi bien, c'était déjà trop pour ma dignité. Je vous laisse avec ma cousine ; il y a des tristesses qui veulent être solitaires. Je m'en retournerai par le chemin des hauteurs, de là je verrai pour la dernière fois la maison qui m'est chère, et je respirerai l'air de ma petite patrie ; à moins qu'il n'y ait là-haut un huissier pour me dire de passer plus vite mon chemin.

Jean sortit en saluant Mlle Désormes avec une politesse glaciale, Raymonde le suivit quelque temps des yeux ; quand elle fut sûre qu'il était bien réellement parti, elle alla vers la comtesse de Chazé, lui prit la main sans mot dire, l'entraîna presque avec une sorte de violence, descendit du salon au rez-de-chaussée, ouvrit la porte de la petite chapelle et lui montra d'un geste muet le tombeau de la marquise, de la mère de Jean.

Sur les dalles de cette tombe, au dessous d'une petite lampe d'or, dont la lumière tremblait doucement, un bouquet de fleurs des champs et une couronne de bruyères fraîchement cueillis étaient posés.

Raymonde, sans quitter la main de la comtesse, resta quelque temps les yeux attachés sur la tombe et sur les fleurs ; puis penchant légèrement la tête et l'appuyant sur le sein de Christiane, elle éclata en sanglots.

Christiane réunit ses deux bras autour de la tête et des longs cheveux de la jeune fille, se baissa un peu pour la baiser au front, leva ses yeux humides eux-mêmes vers le ciel, et lorsque les sanglots de Raymonde ne furent plus que des larmes, elle lui dit bien bas :

—Vous l'aimez donc ?

—Oui, madame.

—Et depuis quand ?

—Depuis le premier jour. Mais lui, oh lui, je le sens bien, il me hait.

—Non, mon enfant, non, seulement, vous n'en êtes pas encore à vous comprendre l'un l'autre.

—Et cela ne sera jamais, jamais !

Les pleurs de la jeune fille recommencèrent. Christiane la regardait et l'écoutait en silence, et, en même temps, elle semblait écouter ses propres pensées : sa tête s'était inclinée comme sous le poids de sa rêverie, et ses cheveux noirs s'étaient mêlés aux cheveux d'or de Raymonde.

—Allons, reprit-elle en la pressant de nouveau sur sa poitrine, allons... ne pleurez plus, ma belle blonde ! Ecoutez-moi. Je ne suis pas assez vieille encore pour être votre mère, mais je serai votre sœur aînée, s'il vous convient, et je deviendrai votre bonne conseillère.

—Je le veux bien et j'espère, mais cela ne changera rien aux choses.

—Vous vous trompez, mon enfant, il n'y a rien d'irréparable entre Jean et vous, et il vaut mieux que le choc de sa nature et de la vôtre ait eu lieu aujourd'hui que plus tard. Jean a ses défauts, dont le plus grave est un orgueil excessif de race et de caste ; j'ai travaillé, je travaillerai encore à l'en guérir. Vous avez peut-être aussi vos défauts, ma mignonne, et les guérir ne sera qu'un jeu, si vous le voulez.

—Dites-moi comment il faut s'y prendre, madame, et vous verrez quelle bonne écolière je suis.

—Je le crois, Raymonde, et avant un an je veux avoir fait de vous une perfection.

—Pour commencer, madame, l'œuvre de mon perfectionnement, répondit Raymonde qui se reprenait à sourire, voici un projet que je soumets à votre sagesse. Ce n'est point du

tout par une fantaisie puérile que j'ai achetée cette ruine et que j'en ai fait ce qu'elle est maintenant. Comme je vous l'ai dit, j'ai aimé Jean dès le premier jour, à cause de sa fierté dans la misère, de son orgueil même, de ses colères, de ces éclairs étranges qu'il a dans les yeux ; il ne ressemble à aucun des hommes que j'ai rencontrés dans le monde, c'est pour cela qu'il m'a plu. Je résolus alors de lui rendre un jour cette maison, qui est la sienne—car, il a raison, elle est la sienne moralement.—Je la lui aurais rendue dès qu'il me l'aurait demandée, à son premier mot, à son premier regard, mais je pensais, au fond du cœur, que peut-être, en rentrant dans sa maison, il ne me dirait pas d'en sortir, j'espérais que mon âme attirerait la sienne, et aussi... car enfin, n'est-ce pas, on prétend que je suis belle !

—Oui, très belle, Raymonde.

—Eh bien ! sans m'arrêter à ce rêve de mon cœur, j'aurais fait ce qu'il m'a demandé, s'il me l'avait demandé autrement. Mais si vous aviez senti comme moi quel dédain secret il y avait dans ses paroles et quelle dureté, comprimée à peine, dans ses regards ? Alo.s je me suis révoltée, c'est vrai. Je ne suis pas fille noble, je n'ai pas de sang bleu de patricien dans les veines, mais j'ai du sang rouge de bourgeois, qui en vaut un autre, je suppose. J'ai donc crié sous l'insulte muette, j'ai dit : Non ! avec une sorte de rage. J'ai eu tort. Avertissez-le, ce soir, oui, ce soir, que j'ai changé d'avis, que je ne tiens plus à cette maison et qu'il peut y rentrer quand il voudra.

—Non, mon enfant, il ne vous en saurait aucun gré.

—Qu'importe, pourvu qu'il ne souffre plus et ne me maudisse plus.

—Vous en aimera-t-il davantage ?

—Non, mais je mériterai mieux d'être aimée ?

—Ce n'est point assez ; il faut que Jean vous aime. Laissez-moi faire. Vous m'avez gagné le cœur, ce qui n'est pas toujours facile. Je veux votre bonheur et celui de Jean, et je les veux l'un par l'autre. Dès demain, nous nous mettrons à l'œuvre. Vous viendrez chaque jour à Marcilly, et quelquefois c'est moi qui viendrai chez vous. Nous mêlerons nos pensées et nos âmes ; si j'ai quelque chose de bon en moi, je vous le donnerai pour qu'il le retrouve en vous.

—Oui, mais, en attendant, il me faudra, chez vous, rencontrer Jean, le voir, lui parler, et ce serait pour moi une torture trop grande.

—Soyez tranquille, Raymonde : vous ne le rencontrerez pas de longtemps.

—De longtemps ?

—Oui, j'ai mes raisons, et croyez-moi, il faut que cela soit ainsi. Aimerez-vous mieux souffrir à le voir ?

—Hélas ! peut-être.

—C'est ce qu'il ne faut pas. Allons, adieu, Raymonde, adieu, ma belle écolière. Personne que moi ne connaîtra votre secret.

—Oui, je sais qu'il sera bien gardé, madame.

—J'en ai peut-être gardé, et j'ai fait mes preuves devant Dieu !

Le visage de Christiane, quand elle prononça ces derniers mots, prit une certaine teinte de mélancolie, mais la sérénité de son âme y remonta bientôt. Elle embrassa de nouveau Raymonde, sortit lentement avec elle, et, en regagnant sa voiture, lui dit encore tout bas :

—Courage ! courage, la belle blonde !

Pendant que Raymonde la regardait s'éloigner en la saluant d'un geste amical, Christiane, l'œil noyé dans sa rêverie profonde, se disait à elle-même :

—C'est grand et c'est doux, le devoir !

## XVI

JAMES ABBOTT

Jean était revenu depuis une heure au Petit-Château ; seul dans le salon du rez-de-chaussée, il semblait plus triste que jamais ; un flot de pensées amères passait et repassait sur son front, et il repoussait même les caresses de Clodion ; en disant à la pauvre bête étonnée :

—Elle guérit les blessures du chien, mais elle rouvre celles du maître !

En ce moment il entendit la voix de Christiane qui l'appelait.

Elle entra souriante comme toujours, s'assit près de son cousin, et lui montrant un livre qu'elle avait apporté :

—Jean, avez-vous lu les *Lettres sur l'Amérique*, par M. Xavier Marmier ?

—Non, ma cousine.

—Vous avez eu tort. C'est une de mes lectures favorites et une des meilleures que l'on puisse faire. Rendez-moi le service de lire cette page à haute voix.

—Hélas ! ma cousine, j'ai trop de chagrin en ce moment. Au lieu de lire des lettres sur l'Amérique, si vous n'étiez ici, je voudrais y être en Amérique, au milieu des Peaux-Rouges et des bateliers de l'Ottawa et le plus loin qu'on puisse aller.

—Je vois que nous pourrions nous entendre. Lisez.

—Vous le voulez donc ?

—Je vous en prie.

Christiane lui tendit le livre, lui indiqua la page, et Jean commença, non sans un certain étonnement de l'étrange prière qui lui était faite :

“ En 1829, un jeune étranger arriva au village de Niagara dans l'intention d'y passer quelques jours. Les jours, les semaines, les mois s'écoulèrent ; il s'en allait chaque matin s'asseoir en face des cascades dans une muette contemplation ; il y retournait le soir, et de plus en plus se plongeait dans sa solitaire rêverie, dans la fascination de ces lieux.

“ James Abbott, tel était son nom. Du reste on ne savait ni d'où il venait, ni qui il était. Cependant on ne pouvait le voir sans être frappé de sa distinction, de sa physionomie, de la grâce de ses manières, et ceux qui avaient pu s'entretenir un instant avec lui, disaient qu'il avait beaucoup voyagé et beaucoup étudié, mais ce n'était pas chose facile d'entrer en relation avec lui. Il n'avait point le sombre abord du misanthrope, mais il fuyait toutes les réunions, s'écartait des chemins fréquentés et restait seul dans sa demeure, seul sur la crête du coteau, seul sur la lisière du bois.

“ Il avait demandé l'autorisation de construire dans une petite île inhabitée qu'on appelait l'île des Trois-Sœurs. Elle lui a été refusée, je ne sais pour quelle raison. Il s'établit alors sur l'île d'Iris, et nul domestique ne le servait. Il préparait lui-même ses repas, vrais repas d'anachorète si jamais il en fut ; un peu de farine bouillie et de l'eau, tel était son régime. Il était d'ailleurs, d'une moralité extrême. Pas un regard de jeune fille ne faisait scintiller ses yeux, pas un chant, pas une fête attirait son attention. Avait-il trouvé au fond de la coupe des joies de la vie une telle amertume qu'il ne voulait plus y porter ses lèvres ? Était-il possédé par un regret qui lui rendait insipides des légers plaisirs du monde, ou par une passion qui fermait l'entrée de son cœur à tout penchant vulgaire ? C'est ce que l'on n'a pas su.

“ Au mois de juin 1831, il sortit un matin pour aller se baigner dans la rivière, selon sa coutume, et le lendemain des pêcheurs ramenaient sur le rivage son corps inanimé qui avait été emporté par le courant, à quinze mille de distance. Des Anglais, qui en ce temps-là se trouvaient au Niagara, se réunirent pour lui rendre les derniers devoirs, pour lui faire ouvrir une tombe sur le plateau qu'il aimait, en face de la cascade qu'il avait tant de fois contemplée. On apprit alors, qu'il était Anglais, fils d'un honorable recteur de paroisse. Quant au secret qu'il gardait dans son âme, à la cause de sa profonde tristesse et de son isolement, personne n'a pu le dire.

“ Pauvre James Abbott ! lorsqu'il mourut, il avait vingt-huit ans.”

La page terminée, Jean regarda Christiane comme pour lui demander l'explication de sa fantaisie.

—Mon cousin, il doit vous plaire, ce James Abbott, car vous lui ressemblez un peu ; c'était comme vous un blessé de la vie, et sa blessure devait être plus profonde que la vôtre, je n'en doute pas. Il me plaît aussi, et je voudrais... Comment dire cela ?

—Dites toujours.

—Je voudrais avoir une fleur cueillie sur sa tombe.

—Rien n'est plus facile, répondit Jean qui ne pouvait s'em-

peu de sourire, précisément, ce riche Américain, à qui j'ai vendu ma *Chasse au sanglier*, possède une grande ferme sur les bords du lac Érié, non loin de Niagara. Je vais lui écrire, et certainement...

—Non, ce n'est point cela que je veux. Votre Américain pourrait nous tromper ou être trompé, je veux une fleur bien authentique, et pour cela...

—Pour cela, ma cousine ?

—Je n'ose plus vous le dire, vous allez me croire folle.

—Vous savez bien que non.

—C'est qu'en effet je le suis, peut être un peu en cette occasion.

—Eh bien, je le serai aussi, pour vous ressembler une fois au moins.

—Alors, je me décide. Cette fleur...Voilà que j'hésite encore.

—Allons, allons, du courage ! Cette fleur...

—Allez me la cherchez vous-même.

—Comment ! Que je parte pour l'Amérique ?

—Certainement, vous aviez envie d'y être, disiez-vous tout à l'heure.

—En vérité, ma cousine, voilà une idée par trop originale, et elle doit en cacher une autre.

—Vous avez deviné. Elle en cache même deux autres. La première, c'est de vous faire étudier, et d'étudier moi-même, par contre coup, les mœurs américaines. Cela ne peut pas vous nuire, marquis de Lizardière ! La seconde... Mais ici promettez-moi de me croire sur parole.

—Je vous crois toujours.

—La seconde, c'est que s'il y a pour vous un moyen de rentrer en possession de cette Lizardière qui vous tient si justement au cœur, c'est d'aller me chercher cette fleur sur la tombe de James Abbott.

—Je vous avoue, ma cousine, que, malgré ma confiance en vous, je voudrais bien avoir le mot de l'énigme.

—Vous l'aurez à votre retour.

—C'est donc très sérieux ?

—Très sérieux, et la preuve, c'est que vous partirez demain matin.

—Demain ?

—Oui, après avoir donné à votre notaire des ordres pour acheter la Mairie. C'est une bonne affaire, et Léopold en sera tout à fait enchanté, comme il vous l'a expliqué dans son petit égoïsme de chasseur.

—Quant à cela, ma chère cousine, c'est entendu. Quant aux fleurs, vous les aurez, et je vous en apporterez moi-même un bouquet, dans six semaines au plus tard.

—Six semaines... c'est trop tôt, mon cousin. Je vous donne dix mois, au moins.

—Mais, en dix mois, on fait aujourd'hui le tour du monde, presque.

—Eh bien, faites le. Mais je veux vous revoir qu'au mois de mai de l'année prochaine, j'ai mes raisons pour cela.

—Encore une énigme !

—Oui.

—Et vous pensez que la Lizardière pourra...

—Je pense que voilà assez de questions. Je ne vous répondrai plus.

—Décidément, ma cousine, toutes les femmes sont méchantes aujourd'hui, même vous !

—Vous vous trompez, ami Jean : pas même elle !

—De grâce, ma cousine Christiane, expliquez-moi...

—A votre retour du Niagara ; pas avant !

## XVII

### PENDANT QUE JEAN EST EN AMÉRIQUE.

Il partit le lendemain comme il l'avait promis. Laissons le prendre le chemin de fer jusqu'au Havre, le paquebot jusqu'à New York, courir de New York à Albany, d'Albany à Montréal, de Montréal à Niagara, et voyons ce qui se passe pendant son absence à Marcilly, sur les bords de la Maulne, qui n'a pas l'ambition d'emprunter les eaux d'un lac Érié pour en former un lac Ontario.

Mlle Raymond fut, comme on pense, très fidèle au rendez-vous que lui avait donné la comtesse. Dès le lendemain elle lui rendait visite, rougit un peu quand on lui apprit le départ précipité de Jean, mais se trouva vite en confiance avec sa nouvelle amie.

Rien n'est plus intéressant à observer que deux femmes dont l'une à le secret de l'autre ; l'héroïne d'un roman est toujours un peu inquiète et troublée : elle craint de rencontrer le blâme ou l'inattention, elle ne veut pas tout dire et voudrait que tout fût deviné ; il lui est doux d'être consolée, il est pénible d'être plainte, et son orgueil souffre encore quand son cœur commence à moins souffrir.

La confidente a le meilleur rôle. Elle est fière, en guérissant les blessures d'une autre, de se montrer invulnérable. Supériorité passagère du médecin sur le malade.

Christiane n'était pas de ces confidentes à l'affection douce, et plus habiles à découvrir le mal qu'à le guérir. Une fois sa résolution prise et la ligne du devoir bien tracée devant elle, rien au monde ne l'en aurait fait devier ni sortir ; généreuse, intelligente et ferme, elle avait par-dessus tout ce génie de l'abnégation et du dévouement, que l'on devine dans une femme à ses longs regards mystérieux.

Christiane se prit d'une affection rapide pour Raymonde, parce que Raymonde aimait Jean. Elle se promit devant Dieu de travailler à son bonheur. Pour une honnête femme, toute femme qui aime honnêtement est sacrée. Elle résolut donc, sans la blesser, sans l'attrister jamais, sans l'humilier par des reproches maladroits, d'en faire, comme elle l'avait dit, *une perfection*. La tâche n'était point difficile, mais elle pouvait être longue. C'est pour cela que Christiane avait envoyé Jean aux États Unis, d'où elle espérait bien qu'il reviendrait modifié lui-même dans son caractère et ses idées. C'est pour cela qu'elle attira Raymonde auprès d'elle, la traitant comme le frère aîné de sa fille.

Education charmante d'une femme par une autre femme, loyal enseignement donné à un cœur tendre par une âme loyale et un esprit éclairé ! Ce fut l'œuvre de la comtesse de Chazé pendant les mois qui suivirent le départ du jeune marquis de Lizardière.

Raymonde, élevée sous les yeux d'un père intelligent, mais n'ayant pas connu la douce influence d'une mère, habituée aux succès du monde comme à un hommage naturel, adulée pour sa fortune et sa beauté, indépendante et ingénument altière, avait, dans le caractère comme dans les idées, quelque chose d'indécis, d'irrégulier et de fantasque. C'était la sauvage de la civilisation comme Jean était le sauvage de la solitude.

Dans son intimité nouvelle avec la comtesse, Raymonde fut d'abord un peu dépaysée. Cette simplicité constante, cette ponctualité à remplir sans effort tous les devoirs de la vie, la surprirent comme les premières leçons d'une langue étrangère. C'est le comte de Chazé surtout qui l'étonna. D'après les romans et le théâtre, d'après cette gentillesse d'apparat qu'elle avait vue s'étaler dans quelques salons parisiens, elle s'était fait de l'aristocratie l'idée la plus fautive : elle se figurait qu'un gentilhomme est un être absolument entiché de sa noblesse, dédaignant tous ceux qui n'ont pas leur nom dans la salle des Croisades, fermant l'histoire à 1789, tenant en mépris *vassaux, vaissaux et vilains*, un gentilhomme à la Beranger, enfin.

Elle trouva, dans le comte de Chazé, un gentilhomme chasseur, sans la moindre morgue, ne parlant presque jamais de ses aïeux, gai, bruyant, bon voisin ; maire à la poigne un peu rude, comme on l'a vu, mais cela parce qu'il avait été colonel, et non parce qu'il était noble et comte.

Cette découverte ravit Mlle Raymonde, qui au bout de quelques jours, n'avait pas de plus grande joie que d'entendre le comte entonner de sa plus belle voix sa fameuse chanson de chasse :

A la santé de notre hôte,  
Que le diable ici casse les côtes...

Mme de Chazé, en riant, coupait la chanson à l'endroit périlleux, et Mlle Raymonde riait aussi.

De son côté, le comte avait pris tout à fait en gré la jeune fille. C'était sans doute un peu parce qu'elle était belle, et qu'à soixante ans, peut-être plus qu'à vingt ans, un charmant visage réjouit les yeux ; mais c'était surtout parce que cette nature singulière et franche lui plaisait. Il était très perspicace, du reste, M. de Chazé, avec son air de ne toucher à rien, et on était quelquefois surpris de la rapidité, comme de la sûreté de ses jugements.

C'est ainsi qu'un soir, Raymonde partie, le comte dit tout à coup à la comtesse :

— Alors, ma chère amie, vous avez l'idée de marier Jean à Mlle Désormes ?

— Comment, Léopold, vous avez deviné...

— Je devine toujours ce qu'il est bon que je sache.

— Eh bien ! que pensez-vous de mon projet, Léopold ?

— Je pense que tu as raison, Christiane, et je te reconnais là !

Ainsi autorisée dans son dessein par l'autorité compétente, Mme de Chazé s'attacha à le faire réussir. Elle voyait donc Raymonde chaque jour. Quand le temps était beau, toutes les trois (car Madeleine ne manquait jamais de les suivre), s'en allaient de ferme en ferme, par les sentiers perdus dans les bois, visiter les malades et les pauvres. Raymonde était charitable, mais sa charité avait été jusque-là officielle, pour ainsi dire : tous les ans elle envoyait une somme considérable au bureau de bienfaisance et au curé de sa paroisse, à Paris comme en Touraine.

Cela fait, et sa conscience tranquille, elle n'y songeait plus. Christiane entendait autrement la charité ; il ne suffit pas d'être aumônier, disait-elle, il faut être infirmière. Elle avait installé au château une pharmacie qu'elle utilisait avec intelligence pour les besoins de ses pauvres clientes ; sans être doctoresse, elle avait acquis quelques notions suffisantes de médecine pratique dont elle fit part à Raymonde. Celle-ci, très adroite de ses mains, la surpassa bientôt dans cet humble et noble travail. Quand une fille de ferme, en faisant la récolte des noix ou des châtaignes, était tombée de l'arbre et s'était fracturé le bras ou la jambe, Raymonde n'avait pas sa pareille pour poser les éclisses et les assujettir par des bandages bien blancs et bien solides. Elle y mettait un certain amour-propre, qui n'a rien que de louable. Cela vaut mieux que de tourner la tête aux chambellans des empereurs au Conseil d'Etat.

Faire la charité n'est pas seulement apporter un bonheur à autrui, c'est se donner une joie à soi-même : quand nos trois infirmières étaient revenues, quelquefois sous la pluie et l'orage, d'une de ces courses lointaines, après avoir jeté leurs vêtements trempés et couverts de la boue tenace des mauvais chemins, comme elles s'essayaient gaiement devant le repas du soir ! Que de commentaires et d'explications sur la maladie de la vieille mère Martir et le rétablissement du père Guignard ! On en oubliait de lire le *Journal d'Indre-et-Loire*.

Raymonde avait ses malades favoris. Par exemple, un gars de quinze ans, qui s'appelait Jean le Chalonnais, eut la chance de se casser un bras en luttant contre un taureau échappé. Raymonde le soigna si bien, avec une attention si persévérante et si douce, que, le jour de sa guérison constatée, mon gars, des larmes pleins ses yeux, lui dit avec une naïveté touchante :

— Vrai, mademoiselle, je vous aime comme une cousine !

Raymonde ne se contenta pas d'avoir guéri Jean le Chalonnais. Comme il était intelligent et n'avait pas négligé l'école, elle le plaça au collège de Saumur, donna au père de quoi payer la pension. Jean fit de brillantes études, alla étudier le droit à Paris, débuta au barreau avec grand succès, et s'il n'est pas député aujourd'hui, cela nous étonne.

Mlle Désormes, grâce à Christiane, était bien loin maintenant et bien au-dessus de cette charité officielle, répétons le mot, qui lui semblait suffisante, comme à tant d'autres. Mais elle avait un défaut à peu près pareil et qu'il fallait guérir.

Sa religion était aussi une religion officiel. Certes, elle ne se refusait à aucun des devoirs imposés. A Paris, pour rien au monde elle n'eût manqué la messe d'une heure à la Madeleine ; quand un prédicateur célèbre attirait la foule à Notre-

Dame. Raymonde avait sa place marquée derrière le banc d'œuvre, et pour ces occasions solennelles Worth lui avait composé une toilette dont on parla dans le *Figaro*.

Christiane entendait la religion d'une façon toute différente, et, sans entreprendre de controverse avec sa jeune amie, elle résolut, c'était le cas ou jamais, de prêcher d'exemple.

A la messe du dimanche, où assistaient plusieurs familles des châteaux voisins, Raymonde, dès le premier jour, avait arboré la fameuse robe de Worth, un chef-d'œuvre. Christiane s'habilla, et habilla sa fille, d'une modeste robe de laine, qui n'avait rien de disgracieux, mais qui ne revenait pas à cinq francs le mètre, prix inconnu à l'illustre couturier parisien. — Raymonde, ou Worth, eut, paraît-il, beaucoup de succès devant les jeunes châtelains placés en face d'elle, de l'autre côté du chœur, et les regards trop curieux et peu édifiants de ses admirateurs l'embarrassèrent plus qu'ils ne la flattèrent. Son embarras ne fit qu'augmenter quand, au sortir de l'église, Christiane lui dit de son air naïf :

— Décidément, je suis fagotée avec cette robe-là, nous nous ferons plus belles dimanche prochain, Madeleine et moi.

Le dimanche suivant, Raymonde portait une robe de surah, que sa femme de chambre avait confectionnée dans la semaine.

La comtesse s'était aperçue que Raymonde avait un certain goût pour la médisance ; initiée, autant qu'il est permis à une jeune fille bien élevée, aux chroniques des salons, elle se montrait d'une sévérité bruyante pour les fautes des autres femmes, que ces fautes fussent prouvées ou non. Elle exerçait sa malice et son esprit sur ces sujets délicats avec une verve intarissable.

Un jour que Raymonde s'était livrée à un de ces accès de sévérité cruelle, la comtesse lui dit :

— A propos, ma chère enfant, j'ai un service à vous demander. Puisque votre père veut bien vous confier à moi, ayez la bonne grâce de m'accompagner, jeudi prochain à Tours, à la soirée que donne la femme du général de division. J'ai un acte héroïque et difficile à y accomplir, et vous me soutiendrez.

— Un acte héroïque, madame ? Dans le salon d'un général, c'est assez naturel.

— Oui, très héroïque, et vous le comprendrez peut-être mieux que personne.

— Vous m'intriguez beaucoup, mais beaucoup.

— Voici l'histoire. Vous avez entendu parler sans doute de Mme Louise Nystem, qui habite Tours.

— Je crois bien. Mme Nystem, ses coquetteries et leur suite ! On ne parlait que de cela l'an dernier.

— C'était là, mon enfant, une épouvantable calomnie. J'en ai eu la preuve certaine depuis peu. Mais j'ai eu le tort de croire ce de propager cette calomnie. Louise est mon amie d'enfance, et, par un de ces calculs involontaires ou non qui nous font craindre l'approche de ceux que l'on attaque, j'ai été d'autant plus sévère pour elle. J'ai quelque autorité dans le monde, et, voyant que je n'allais plus chez Mme Nystem, on ne l'a plus invitée nulle part. J'ai donc commis là une de ces lâchetés de femme qui ne valent pas mieux qu'une lâcheté d'homme. Il faut que je répare ma faute, il le faut absolument, si je veux vivre en paix avec ma conscience. S'accuser de ces fautes là devant le prêtre, c'est bien, mais cela ne suffit point. Voici ce que je veux faire ; j'écrirai à la femme du général que je lui présenterai une ancienne amie à moi, et à Louise que j'irai la prendre chez elle pour la conduire à ce bal, et là je dirai tout haut ce que je jugerai utile de dire.

— C'est en effet, très héroïque, ce que vous voulez faire, madame, et je vous admire d'avance.

— Il n'y a rien là d'admirable ; il n'y a qu'une réparation que la religion bien comprise m'ordonne de faire. Du reste, je manque quelquefois d'indulgence pour les autres femmes, ma chère Raymonde ; le serpent de l'orgueil est là-dessous ; car, je l'oublie trop, nos fautes sont à nous seules, et nos mérites ne sont qu'à Dieu.

— Christiane fit ce qu'elle avait annoncé. Elle alla au bal de Tours, suivie de Raymonde ; et, tenant Mme Nystem par

la main, sous le feu croisé des regards curieux, elle la présenta ainsi à la femme du général :

— Mme Nystem, une de mes amies les meilleures, pour laquelle j'ai autant d'affection que d'estime.

Tous les assistants s'inclinèrent, car Mme de Chazé avait dans toute la Touraine une réputation et une autorité inattaquables. Le général voulant ne le céder en rien à cette bravoure féminine, offrit son bras pour le prochain quadrille à Mme Nystem, et la pauvre calomniée, rougissante encore mais la tête haute, entendit en passant au milieu des groupes le président du tribunal dire au préfet :

— Evidemment... évidemment... c'était inepte !

Depuis cette soirée, Christiane, avec un vif plaisir, remarqua que Raymonde mettait plus de douceur et de perspicacité indulgente dans ses jugements sur les autres femmes.

Elle avait encore un défaut, *cette belle blonde*, comme l'appelaient Christiane : elle lisait beaucoup, mais sans choix, au hasard, à tort et à travers, mêlant les livres d'histoire, les récits de voyages, les œuvres de critiques aux poésies et aux romans du jour. Elle composait ainsi une érudition assez étendue, mais confuse et incohérente.

C'est surtout le goût de Raymonde pour les romans qui alarmait Christiane.

Le roman est chose terrible. Nous ne parlons même pas de ces œuvres honteuses qui calomnient leur siècle et leur pays. Nous parlons de ces romans, où sous prétexte de nous conduire à une moralité finale, l'auteur nous fait passer par les chemins scabreux et les sentiers obscurs, sous prétexte de condamner le mal on l'enseigne à ceux qui l'ignorent, et où certaines pensées, certaines phrases, certains mots, innocents en apparence, font monter au front du lecteur des rougeurs suites. Le vrai danger du roman, c'est qu'il est lu dans la solitude, dans le demi-jour propice au mauvais rêves et aux tentations de l'esprit. Le théâtre n'offre pas, du moins, ce genre de péril ; l'auditeur, le spectateur est en pleine lumière ! il regarde, mais il est regardé ; il sent autour de lui la probité générale qui le surveille, et sauf aux heures du vertige, il n'applaudit jamais le vice éclatant ou voilé. La preuve, c'est que nous voyons des romanciers, quand ils mettent leurs romans sur la scène, en retrancher ce que le spectateur ne supporterait pas, ce que pourtant le lecteur a dévoré.

Le remède, l'antidote à ces romans brûlés de fièvres secrètes, c'est de les lire à haute voix ; Christiane, sous prétexte que la faiblesse de ses yeux l'empêchait de le faire elle-même, pria Raymonde de lui lire les romans nouveaux qui arrivaient de Paris. Quelques-unes de ces lectures n'allèrent pas loin. Brusquement Raymonde s'arrêtait troublée et mécontente.

— Décidément, c'est impossible, disait-elle.

— Vous avez raison, Raymonde ; prenez un autre livre.

On était plus heureux alors, car Mme de Chazé choisissait. On en revenait aux mâles poètes, aux éducateurs d'âmes, aux écrivains respectueux de la pensée et de la dignité humaines ; on s'arrêtait, non de honte, mais d'admiration ; on faisait le commentaire des génies hauts et calmes ; et l'esprit de Raymonde se rassérénait en montant avec eux.

## XVIII

### ÉCHANGE DE FLEURS.

Jean à Christiane.

"Niagara, 15 juin 1869,

"Ma chère cousine,

"Voici la fleur que vous m'avez demandée : je l'ai cueillie ce matin même sur la tombe de James Abbott, votre héros mystérieux.

"Je n'ai pas bien compris pourquoi vous m'avez envoyé, comme cela, en Amérique ; je comprends encore moins, plus j'y songe, en quoi ce voyage peut m'aider à reconquérir ma

chère Lizardière, le dernier conquérant a des griffes trop tenaces, quoique blanches, mais je vous obéis comme toujours, et, comme toujours, je n'en suis point fâché.

"J'avais contre les Américains des préventions dont il faut rabattre. Certes, on ne trouve ici ni l'élégance, ni la vivacité d'esprit, ni les mœurs douces et polies de nos vieux peuples d'Europe, mais on sent que l'on est au milieu d'un grand peuple. Ce que j'en aime surtout, c'est précisément le défaut dont on l'accuse : l'indépendance du caractère poussée jusqu'à une sorte de sauvagerie ; probablement, j'ai en moi le germe très développé de ce défaut, et je vous avoue que si je n'étais un royaliste de la vieille France, je voudrais être un républicain de la jeune Amérique. Les extrêmes se touchent en politique comme en bien des choses. Je vous expliquerai tout cela quand nous nous reverrons, en vous lisant les ouvrages de Gustave de Beaumont et d'Alexis de Tocqueville sur l'Amérique.

"En attendant que je devienne républicain, j'ai de plus en plus la rancune féodale que vous savez contre l'opulente et nouvelle propriétaire des pauvres vieux murs qui m'ont vu naître. Plus j'y songe, moins je m'explique la tenacité de Mlle Désormes. Ou plutôt je m'explique bien : évidemment, je lui ai déplu, et je ne comprends pas que j'aie pu me faire illusion un seul instant. Si elle m'a refusée ce qu'elle accorderait à tout autre en pareil cas, c'est qu'elle me déteste. Je ne lui en veux pas d'ailleurs : cette jolie mondaine dédaigne naturellement l'homme des bois que je suis et que je resterai. Ceci me servira de transition pour vous dire que je suis installé en pleine forêt canadienne, non loin du Niagara. J'ai trouvé ici ce riche américain, M. Jonathan Muller, vous savez, qui a payé à si haut prix ma *Chasse au sanglier*. Il a fait construire une magnifique ferme, que l'on pourrait sans flatterie appeler château, et il me prie d'en décorer la salle à manger, le salon et la bibliothèque. Je lui ai donc promis une douzaine de fresque représentant les plus beaux points de vue du pays ; la Chute canadienne, le Fer à cheval, la Table de roc, l'île d'Iris avec la tombe de votre ami James Abbott, l'île des Trois-Sœurs, et autres merveilles.

"Ce sera un travail de trois ou quatre mois, et, puisque je suis dans le grand pays du commerce, j'ajoute sans fausse honte que les républicains d'Amérique payent les œuvres d'art avec une générosité toute royale.

"Ne croyez pas, ma chère cousine, que l'esprit mercantile m'ait envahi. Si plus que jamais je tiens à gagner beaucoup d'argent, voici pourquoi :

"J'ai donné, en attendant, l'ordre à mon notaire d'acheter pour moi cette ferme de la Mairie, sur laquelle mon cousin tient à exercer ses formidables talents de chasseur. Sur l'emplacement de cette ferme je bâtirai une nouvelle Lizardière d'après les plans de l'ancienne que j'ai conservés. C'est celle-là qui sera la bonne ; j'y ferai transporter les tombes de mes parents ; Mlle Raymonde ne me refusera pas, cette fois ; en douter serait calomnier son cœur. De plus, j'achèterai tout ce que je trouverai à vendre dans les environs, la forêt du Château-de-Vallière, s'il est possible, et j'aurai ainsi rétabli et augmenté l'héritage de mes pères. Voilà le nouveau plan de ma vie, ma chère cousine ; ne le communiquez pas à Mlle Raymonde ; elle serait capable d'acheter toutes les forêts de Touraine pour le faire manquer.

"Adieu, ma chère cousine, n'oubliez pas l'exilé qui vous aime tous.

"JEAN DE LIZARDIÈRE.

"Chez M. Jonathan Muller, à Niagara."

A l'arrivée de cette lettre, Raymonde était là précisément ; d'un coup d'œil elle aperçut le timbre étranger et reconnut l'écriture de Jean qu'elle avait vu déjà chez le notaire, mais elle ne dit mot, se contentant de suivre, à la dérobée, l'impression que faisait la lecture de la lettre sur le visage de son amie.

Cette impression ne fut pas mauvaise sans doute, Raymonde mit dans ses yeux une muette prière qui signifiait :

— Je voudrais bien lire, moi aussi !

Christiane, après un moment de réflexion, lui tendit la lettre, et la jeune fille se mit à lire, en rougissant et en sou-

riant tour à tour. Quand elle eut fini :

—Comme il me connaît bien, n'est-ce pas ? Comme il me devine ! Est-ce que tous les hommes son aussi perspicaces quant ils jugent les femmes ?

—Oui, tous, ma belle enfant, tous... ou à peu près !

Christiane et Raymonde ne parlèrent pas davantage de Jean, ce jour-là. Christiane, du reste, amenait rarement la conversation sur ce sujet, d'autant plus que Madeleine était là, presque toujours, et faisait, dès que sa mère parlait bas à Raymonde, sa question habituelle ;

—Qu'est-ce que vous dites, maman ?

Le lendemain, Christiane répondit à Jean :

“ *La Lizardière* 16 juin 1869.

“ Je vous réponds, mon cher cousin, de la Lizardière, où je suis allée rendre visite à Mlle Désormes. Elle est sortie avec son père, et, en l'attendant, nous allons babiller, vous et moi.

“ Vous voilà donc à demi citoyen de la libre Amérique, jeune aristocrate ! Vous travaillez donc pour les Yankees républicains, fils des Croisés ! Et tout cela, pour redevenir en France, haut et puissant seigneur de la Mairie, Lizardière, Braye-sur-Maulne, Lublé, Saint-Laurent-du-Pont, et autres lieux ! C'est très bien, et je vous le dis fort sérieusement, de redorer ainsi le blason de vos pères. Moins sérieusement, j'ai quelque idée que vous trouverez là-bas un moyen plus sentimental que de peindre les chutes du Niagara pour M. Jonathan Muller : ce serait de nous amener une jeune Américaine avec une robe de dollars. Je la vois d'ici : mince, longue, longue ! une taille un peu plate, des cheveux rares et un peu rouges, de grands pieds, comme la reine Berthe, et des mains sanguines et puissantes ! Voilà mon idéal.

“ J'entends Mlle Raymonde qui rentre et je ferme ma lettre en vous embrassant.

“ CHRISTIANE DE CHAZÉ.”

P.S.—*Marcilly, même jour, 5 heures.*

“ Je ouvre ma lettre, et j'y glisse une fleur pour vous récompenser de la fleur de James Abbott. Je l'ai prise sur une tombe aussi, la tombe de votre mère. Chaque fois que je viens voir Mlle Désormes, je fais une visite à la chapelle, et j'y trouve toujours un bouquet ou une couronne de bruyères sauvages. Raymonde l'y apporte elle-même tous les matins. J'ai pris aujourd'hui une de ces fleurs et je vous l'envoie.

“ Je vous écrirai tous les semaines, et j'en exige autant de vous.

“ CH. DE CH.”

Un mois après, Christiane, recevait la réponse suivante :

“ *Niagara, 17 juillet 1869.*

“ Ma chère cousine,

“ Soyez bénie pour la bonne pensée que vous avez eue. Cette fleur, qui a traversé l'Océan pour m'apporter le souvenir de ma mère, je l'ai couvertes de baisers et de larmes. Je ne croyais pas pouvoir vous aimer davantage, et c'est ce qui est arrivé cependant, depuis une heure.

“ Quant à Mlle Raymonde, je serais ingrat, si je la remerciais pas de ce qu'elle a fait pour la mémoire de la mère, après avoir été si peu clément pour le fils.

“ Vous me raillez agréablement avec ma longue, longue, longue ! Américaine. Mais vous êtes injuste dans votre patriotisme ; toutes les ladies des Etats-Unis ne sont point laides, loin de là ; seulement leurs robes de dollars, comme vous dites, n'ont rien qui m'attire, au contraire. En fait de sentiment et de mariage, j'ai mon patriotisme moins exclusif, mais plus ferme que le vôtre ; si je me marie jamais, j'épouserai une Française noble et pauvre, afin que les dollars républicains fassent œuvre pie et aristocratique.

“ A ce propos, je vous apprendrai que mon hôte, M. Jonathan Muller, a trouvé un singulier emploi de mes dollars. Tout l'argent que je gagne avec mes pinceaux et j'en gagne beaucoup, il le place en mon nom dans une entreprise de

fonderies d'armes, dont il est le principal actionnaire. C'est, paraît-il, une affaire excellente. Me voilà donc armurier, pour le moment ; c'est un métier où l'on ne forligne pas : il y a, dans les *Chansons de geste*, un armurier nommé Galan, si j'ai bonne mémoire, et que Roland et Olivier devaient tenir en haute estime. Admettons que les Lizardière descendent de cet armurier-là, *tout droit*, comme dit leur devise.

“ Ecrivez-moi souvent, ma chère cousine, et parlez souvent de moi en famille, avec mon rude et tendre cousin et la gracieuse Madeleine ; les Américains sont des inventeurs si ingénieux qu'ils fabriqueront un instrument spécial qui me permettra de vous entendre. Mais non, le cœur suffit.

“ Je vous embrasse tous et je vous aime.

“ JEAN DE LIZARDIÈRE.”

Christiane ne montra point cette lettre à Raymonde, craignant l'effet douloureux qu'une certaine phrase sur le mariage pourrait produire.

Les jours, les semaines, les mois passèrent ainsi, Mlle Désormes et Mme de Chazé ne cessant de se voir, de se mieux comprendre et de s'aimer d'avantage. Raymonde, avec la permission de son père, resta tout l'hiver à Marcilly ; cette vie simple et douce lui plaisait bien mieux à présent que le tourbillon parisien. Elle ne quittait Christiane que pour aller à la Lizardière renouveler les fleurs sur les tombes aimées. Les seuls incidents de cette existence, cloîtrée par les bruyères et les neiges, étaient les lettres de Jean qui arrivaient toujours à l'heure promise, les courses de charité aux fermes voisines, le retard du comte après une journée de chasse et les questions de Madeleine qui devenait la plus curieuse des petites filles.

La comtesse avait imaginé, cependant, pour Raymonde, une occupation plus active : elle avait installé, au Petit-Château, devenu libre par l'absence de Jean, une sorte de classe où les jeunes filles du village se réunissaient sous la présidence de Raymonde, qui se plut très vite à ce rôle d'institutrice. C'était une joie pour elle d'apprendre à son petit auditoire ce que la maîtresse d'école ordinaire n'avait point pour mission d'en enseigner. Elle leur montrait les éléments du dessin, leur faisait des lectures morales, leur apprenait à lire elles-mêmes les grands écrivains, les grands poètes qui sent plus facilement compris qu'on ne le pense des petits et des humbles, et elle se sentait toute heureuse et toute fière de semer ainsi le bon grain dans des âmes simples et neuves.

Un dimanche du mois de mai, dans l'après-midi, Raymonde faisait sa conférence, comme elle disait orgueilleusement ; elle finissait de lire et d'expliquer les stances de *Polyeucte*, lorsque son ami Clodion, qui, d'ordinaire, dormait tranquillement à ses pieds, dressa les oreilles, jeta un aboiement inattendu et se précipita vers la porte qui s'ouvrit en même temps, et une voix formidable fit bondir en sursaut le jeune auditoire de Raymonde.

—Voici le citoyen américain !

C'était M. de Chazé qui annonçait Jean, comme un coup de canon annonce le commencement d'une bataille.

Jean parut en effet, en même temps que Christiane et Madeleine.

Raymonde, que se retour surprenait ainsi que tout le monde, se leva, devint toute pâle, resta un moment interdite, mais, surmontant son émotion, elle alla vers Jean, et lui tendant la main avec un mouvement de cordialité et de franchise, puis, avec une sorte de tristesse :

—Je n'ai pas de bonheur, monsieur le marquis ; vous me trouvez encore à envahir vos domaines.

Jean se rapprocha d'elle, et, prenant un médaillon qu'il portait attaché à la chaîne de sa montre, lui dit :

—Regardez, mademoiselle, et demandez-vous si je peux vous en vouloir encore.

Raymonde prit le médaillon et, sous le verre de cristal elle vit une fleur de bruyère et elle sourit doucement. Cependant elle remarqua que si les paroles de Jean étaient courtoises, presque cordiales, sa physionomie et le son de sa voix avaient quelque chose de froid et de réservé.

Cette petite scène était restée inaperçue, du reste au milieu

du brouhaha des écolières qui s'empressèrent de quitter leurs bancs et de s'éparpiller en retournant au village.

Maintenant, cria M. de Chazé, remontons au château, où le veau gras attend l'enfant prodigue.

On se mit en marche et comme les allées n'étaient pas assez larges, Jean resta près du comte et de la comtesse, tandis que Raymonde passait devant, tenant Madeleine par la main, et suivie de près par Clodion, qui, avouons-le, après avoir fêté le retour de son maître, semblait préférer la compagnie de sa nouvelle maîtresse ; les chiens même ont leurs jours d'infidélité.

Jean ne put s'empêcher de remarquer la simplicité du costume de Raymonde ; elle avait une robe blanche avec une ceinture bleue, un chapeau de paille d'Italie à larges bords, avec un ruban du même bleu, dont les plis flottants retombaient jusqu'à sa taille. C'était tout.

— Elle est mieux ainsi, pensa-t-il, qu'avec ses magnifiques robes parisiennes de l'an dernier.

Pendant le dîner, ce fut pour Jean une autre surprise. Raymonde parla très peu, mais avec une réserve et une modestie, une douceur, qu'il fallait bien reconnaître. Jean retrouvait en elle les sentiments, les pensées, les tournures de phrases, l'esprit calme de la comtesse, et, en même temps, la vivacité de Madeleine ; elle leur ressemblait à toutes deux, à la première comme une sœur cadette, à la seconde comme une sœur aînée. Jean sentait cela, sans bien se le dire et sans bien se l'expliquer. Ce fut Madeleine qui, par son bavardage naïf, lui donna l'explication.

— Vous ne savez pas, mon cousin Jean ? Nous avons été bien contentes, cet hiver, maman et moi, parce que Mlle Raymonde ne nous a pas quittées, et elle me racontait des histoires, de belles histoires qu'elle apprenait dans des livres, et puis elle a soigné Peyrard, qui était bien malade, et elle l'a guéri, et puis nous devons jouer la comédie avec elle, papa, maman et vous. On vous attendait, et nous nous amuserons bien, n'est-ce pas ?

— Comment, petite cousine, tu dois jouer la comédie ?

— Oui, j'aurai un joli rôle même.

— Oui, Jean, interrompit la comtesse, je vous expliquerai cela tout à l'heure, au salon.

— Vous ne savez pas, mon cousin, poursuivit la fillette implacable, un jour qu'elles causaient tout bas, j'ai entendu Mlle Raymonde qui disait à maman : " Ah ! il me déteste votre cousin Jean, il me déteste, j'en suis sûre ! " Maman lui a répondu que non, mais elle n'a pas voulu croire maman. Pourquoi donc est-ce que vous détestez Raymonde ? Ce n'est pas juste, et moi, je ne veux pas !

Jean rougit jusqu'au blanc des yeux, et ne trouva rien à répondre ; le visage de Raymonde devint écarlate, et la situation eût été vite très embarrassante sans l'intervention de M. de Chazé, qui s'écria tout à coup :

— Oh ! oh ! maître Jean, viens te regarder dans la glace du salon, tu ressembles à un homard ! N'est-ce pas, Christiane, qu'il ressemble à un homard ? J'ai connu un adjudant major à qui tu ressembles en ce moment. Allons ! viens te voir dans la glace.

Christiane profita de l'invitation pour lever aussitôt la séance, et l'on regagna le salon.

Raymonde et Madeleine servaient le café, selon l'habitude des jeunes filles, ce qui est le devoir et le charmant reste de l'esclavage des femmes. Pendant que Raymonde offrait à Jean le moka fumant dans la tasse de Sèvres aux armes des Chazé, Madeleine, qui portait triomphalement le sucrier d'argent ciselé, saisit le bon moment pour faire un petit discours.

— Oh ! mon cousin Jean, je ne veux plus parler du tout, mais du tout ! Imaginez que maman m'a grondée tout bas, en montant l'escalier.

— Et pourquoi cela, Madeleine ?

— Parce que j'ai été bavarde à la fin du dîner, paraît-il, et que j'ai dit une bêtise.

Jean et Raymonde ne purent s'empêcher de rire, mais Raymonde, prenant son air grave et attirant à elle la tête mutine de l'enfant :

— Mademoiselle Madeleine, il ne faut pas dire : une bêtise,

c'est un vilain mot ; il faut dire : une sottise.

Le café pris, la comtesse appela Jean, ainsi que Madeleine et Raymonde, autour de la grande table, pendant que le comte, assis dans son vaste fauteuil, luttait avec courage, mais sans succès comme d'habitude, contre les papillons noirs du sommeil.

Et Christiane commença ainsi :

— Voici donc, mon cousin Jean, pourquoi nous allons jouer la comédie. Nous avons promis aux jeunes filles du village, en récompense de leurs progrès, de leur donner une représentation cette année. C'est du reste, une vieille habitude de la famille, et Léopold y tient attendu qu'il est un acteur très distingué. Ce sera une solennité. Tout le village d'abord, et puis tous nos voisins et nos parents du Maine, de la Touraine et de l'Anjou. Trois cents spectateurs au moins, vous voyez que la chose est sérieuse. Le plus difficile était de trouver la pièce, une pièce morale, amusante, gaie, littéraire et même poétique, s'il est possible. C'est moi qui ai trouvé l'oiseau rare, et j'en suis fière.

— Est-ce d'Alfred de Musset ?

— Non, mais c'est un petit chef-d'œuvre tout de même.

Et ce chef-d'œuvre se nomme ?

— *La Fée*, par M. Octave Feuillet, l'auteur du *Roman d'un jeune homme pauvre*, un autre chef-d'œuvre, que, mieux que personne, mon cher cousin, vous devez comprendre et apprécier. Il y a cinq rôles dans la *Fée*, un seul rôle de femme et quatre d'hommes. Léopold jouera le rôle de François, un vieux domestique moitié comique, moitié sérieux, il y sera excellent. Pour le rôle du vicomte Hector de Mauléon, nous ferons appel à notre cousin Gontran de Cambry, qui semble fait pour cela ; le rôle d'Yvonne, petit paysan breton un peu bavard, est destiné à Madeleine qui sera très jolie dans ce costume. Reste le rôle principal, le comte Henri de Comminges, pour lequel, mon cousin Jean, le suffrage universel vous désigne ; c'est un *beau ténébreux*, comme on dit, et vous semblez fait pour représenter ces héros du désespoir.

— Mais, ma cousine, je n'ai jamais joué la comédie.

— Tant mieux, vous n'avez pas pris de mauvaises habitudes.

— Mais je suis d'une timidité...

— Tant mieux, c'est dans l'esprit même de votre rôle. D'ailleurs, on ne vous consulte pas, *je parle, obéissez !*

— Alors, je m'incline. Et vous dites, ma cousine, qu'il n'y a qu'un rôle de femme ?

— Oui, un seul, mais il est charmant. Imaginez une vieille qui n'est pas vieille, une jeune fille avec de beaux cheveux blancs d'abord, et une toilette noire très soignée, puis avec d'admirables cheveux blonds et un diadème de fleurs sauvages, une robe blanche et une bague de fer. Elle se nomme, quand elle est vieille, au commencement, Aurore de Kerdic, et à la fin, quand elle est jeune, Jeanne d'Athol. J'aime passionnément ce rôle-là, mon cousin.

— Alors vous le jouerez à merveille, ma cousine.

— Mais non, ce ne sera pas moi, et cela pour plusieurs raisons. La première, c'est que je ne suis pas assez jeune pour jouer la fin ; la seconde, c'est que je ne suis pas encore assez vieille pour jouer le commencement ; j'ai ma coquetterie, mon cousin, et je ne veux pas faire dire que je ne ressemble pas assez à Jeanne d'Athol et que je ressemble presque à Aurore de Kerdic. De plus, Jeanne d'Athol doit être blonde et je suis brune.

— Ah ! Jeanne d'Athol est blonde, ma cousine ?

— En ! oui, mon cousin, puisqu'elle est bretonne et druidesse de Brocclzynde.

— Alors, ma cousine, vous avez cherché une actrice blonde ?

— Non, je ne l'ai pas cherchée, puisque je l'avais tout près de moi. C'est Mlle Raymonde, naturellement.

— Ah ! c'est Mlle Raymonde...

— Eh oui, mon gars, cria M. de Chazé en se réveillant, c'est Mlle Raymonde ! Qu'est-ce que tu as à dire là contre ? Est-ce que tu ne la trouves pas assez blonde, par hasard ?

— Mais si, mon cousin, mais si !

— Alors, va te promener, et emporte ton rôle pour l'étudier avant de t'endormir.

Christiane offrit la brochure à Jean, et, comme dix heures allaient sonner, on se sépara. Raymonde partageait la chambre de Madeleine, située de l'autre côté du grand salon, qu'il fallait traverser. Elle passa donc la première, tenant à la main le flambeau où brûlait une fine bougie rose, et ouvrit la porte du grand salon.

Viens voir, mon gars, dit le comte, si tes peintures n'ont pas souffert.

Jean entra dans le salon, ainsi que Christiane et son mari, s'assura du bon état de ses tableaux, et, en promenant ses yeux tout autour, aperçut une grande niche à côté de la porte de Madeleine et de Raymonde.

—Qu'est-ce que cette niche ? dit-il.

—Va voir, mon gars, va voir ! répondit le comte d'un ton un peu goguenard.

Jean s'approcha de la niche et aperçut la grosse tête de Clodion le chevelu qui le regardait avec une sorte d'inquiétude et d'indécision.

—Pardon, monsieur le marquis, en votre absence j'ai gardé Clodion, ou plutôt c'est Clodion qui m'a gardé, mais je vais vous le rendre, et vous allez voir qu'il n'a pas oublié l'anglais :

—Clodion, *follow the young master* (1).

Mais Clodion ne bougea pas ; il se contenta de regarder en soupirant du côté de la chambre de Raymonde.

—Vous voyez, mademoiselle, que Clodion ne veut plus de moi eh bien, gardez-le, je vous le donne.

—Et j'accepte, monsieur le marquis, mais je vous le prêterai quelquefois. Clodion, *keep the young mistress* (2).

Clodion la regarda de son grand œil intelligent et allongea la tête sur le rebord de la niche. Raymonde et Madeleine entrèrent dans leur chambre, après un dernier salut ou un dernier baiser distribués aux amis et parents, et Jean, prenant congé aussi du comte et de la comtesse, descendit tout rêveur l'avenue qui le conduisait au Petit-Château.

—Allons, pensait-il, voilà qu'elle me prend mon chien comme elle m'a pris ma maison. Elle finira par me prendre l'amitié de mon cousin et de mes cousines ; il me semble maintenant qu'elle soit de la famille plus que moi ? C'est vraiment singulier tout cela. Elle s'est aperçue de mon antipathie pour elle, d'après ce qu'a dit Madeleine... Après tout, je n'en suis point fâché, elle serait trop superbe et triomphante si personne ne lui résistait ! Cependant, j'ai bien fait de lui dire que je ne lui en voulais plus, et de le lui prouver en lui montrant cette fleur de bruyère dans ce médaillon, car je ne veux être injuste pour personne.

Jean trouva devant le Petit-Château son vieux domestique Pieyrard qui l'attendait.

—Eh bien, mon bon Pieyrard, tu as donc été malade en mon absence ?

—Oui bien, monsieur le marquis, et très malade ! mais je me porte mieux que jamais, grâce à Mlle Raymonde.

—On m'a dit, en effet, qu'elle t'avait bien soigné.

—Comme une sœur de charité, monsieur le marquis ! Vrai comme je suis un vieux soldat, c'est un ange ou bon Dieu !

—Décidément, murmura Jean, c'est une épidémie d'admiration.

Et il entra dans sa chambre, où il commença la lecture de *la Fée*.

## XIX

UNE COMÉDIE DE M. OCTAVE FEUILLET.

Deux jours après les répétitions de *la Fée* commencèrent.

Rien de plus intéressant, dans la vie mondaine, que les répétitions d'une pièce de théâtre par une compagnie d'amateurs. Au bout d'un peu de temps, ces acteurs improvisés sont saisis par le *démon de la scène*, selon l'expression consacrée et qui est d'une justesse terrible : ils prennent bientôt les passions, les petites jalousies, les calculs habiles, l'amour-

(1) Clodion, suivez le jeune maître.

(2) Clodion, gardez la jeune maîtresse.

propre ingénieux, et jusqu'au langage technique des acteurs véritables. J'ai entendu, un jour, une femme du monde dire à une de ses amies intimes qui répétait une scène avec elle : "Ne vous regardez pas ainsi dans la glace, ma chère, vous attirez l'attention du public et *vous me coupez mon effet* !"

Les acteurs du théâtre de Marilly n'avaient pas des inquiétudes aussi féroces, ils pechèrent même par l'excès contraire, car l'émulation leur manquait. Heureusement, l'excitant indispensable leur vint du côté où ils ne l'attendaient pas. On avait choisi, pour remplir le rôle important du souffleur, une sœur de M. Desormes, Mme de Barrois, veuve d'un général de division. Mme de Barrois avait soixante ans, l'œil vif et intelligent, une bonhomie railleuse et un franc parler qui ne ménageait personne.

Comme elle était affligée d'un embonpoint remarquable, on avait installé pour elle, devant le théâtre élevé dans la grande salle, un immense fauteuil où elle s'établissait au premier appel de la cloche des répétitions. Elle déployait la brochure, mettait ses larges lunettes et remplissait imperturbablement son office de souffleur, et, la répétition achevée, elle se levait solennellement en disant d'un ton qui ne souffrait pas de réplique :

—Vous êtes tous également mauvais !

C'était sa manière d'encourager et d'inciter le talent.

La manière a du bon, comme on va voir. Peu à peu nos apprentis comédiens s'efforcèrent de désarmer une sévérité peut-être excessive, si bien qu'à la quatrième répétition Mme de Barrois laissa tomber cet arrêt flatteur :

—Madeleine est moins mauvaise que les autres !

A la cinquième elle ajouta :

—M. de Chazé se forme !

—En attendant que je me déforme ? riposta le comte, de sa voix la plus tonnaute et un peu narquoise, en courbant sa haute taille non sans complaisance.

Le lendemain, Mme de Barrois prononça ce nouveau verdict :

—M. de Cambry sera parfait dans le rôle de Mauléon : seulement il est froid comme glace. Quant à toi, ma belle Raymonde, je dois être juste : tu dis bien, mais tu ne sais ni marcher, ni t'asseoir, ni te lever. Quant à vous, monsieur de Lizardière, je ne vous adresserai aucune critique. Il n'y a rien à faire de vous.

Jean, quoique habitué comme les autres aux critiques par trop franches de Mme de Barrois, rougit de dépit. Il avait une raison particulière d'être blessé, c'est que Mme de Barrois, avant cette condamnation brutale contre lui, avait prononcé un demi-acquittement en faveur de M. de Cambry. Or M. de Cambry agaçait Jean, et volontairement peut-être.

Le vicomte Gaëtan de Cambry, que nous avons déjà présenté au lecteur, avait, comme toujours, l'attitude la plus correcte et la plus distinguée. pas un mot ne lui échappait qui ne fût d'une politesse et d'une réserve absolue ; mais dans son attitude auprès des femmes se trouvait toujours quelque chose de mystérieux en lui, et son respect même semblait dire : Je vous dédaigne.

Jean connaissait la célébrité que son cousin s'était faite dans ce genre de demi-succès mondains ; comme on l'a vu par une de ses lettres à Christiane, Jean, un jour, à Paris, s'était donné le plaisir de prendre son cousin pour modèle en causant avec Raymonde. Mais maintenant, il trouvait peu convenable que Gaëtan, en personne, prit la même attitude.

M. de Cambry, en effet, dans la jolie scène où son rôle consiste à s'incliner devant l'héroïne de la pièce, sans mot dire, mais avec les marques du plus profond respect, M. de Cambry mêlait à ce respect une sorte d'admiration qui semblait s'adresser autant à la personne physique qu'à la personne morale. C'est cela qui agaçait Jean, non point parce qu'il s'agissait de Raymonde, car son impression eût été la même à propos de Christiane ou de toute autre femme, mais parce qu'un homme n'aime pas à sentir autour des femmes qu'il respecte un autre homme sans cesse en quête et en éveil.

De plus, Gaëtan de Cambry était taquin, spirituellement et sournoisement taquin. Il se mit à taquiner Jean de cette façon.



Par exemple, *la Fée* a une scène particulièrement poétique, celle où Aurore de Kerdic chante une sorte de cantilène devant Henri de Comminges endormi; Raymonde venait de chanter ces deux couplets :

Dans la brume du soir,  
Qui dort sous le vieux chêne ?  
C'est Roger Beaumanoir,  
Le jeune capitaine....  
Tandis qu'au fond des bois  
Courrent ses chiens danois,  
Il effeuille en rêvant,  
Dans la verte fontaine,  
Il effeuille en rêvant  
Des fleurs de marjolaine....  
Tandis qu'au fond des bois  
Courrent ses chiens danois,

Raymonde s'arrêta là.

—Il y a un troisième couplet, fit observer M. de Cambry en prenant la brochure, et le voici :

.....  
Des fleurs que ta main sème,  
Dit la fée aux yeux bleus,  
Je tresse un diadème....  
Tandis qu'au fond des bois  
Courrent tes chiens danois.

Christiane, qui assistait à la répétition, se hâta de prendre la parole :

—C'est moi qui ai conseillé de retrancher ce couplet, parce que c'est assez de deux au théâtre pour produire l'effet nécessaire.

—La raison est excellente, et je m'incline.

Mais M. de Cambry, tout en s'inclinant, regardait Jean et caressait sa fine moustache d'un air qui voulait dire :

—On aurait maintenu le couplet pour moi !

Autre exemple du système de taquinerie employé par Gaëtan : à la fin de la pièce, Aurore de Kerdic reparait en costume de fée ; ce n'est plus la vieille magicienne de Brocelyande, ce n'est plus Aurore de Kerdic, c'est Jeanne d'Athol, la fiancée que Mme de Comminges a choisie dans son cœur pour la donner à son fils et le sauver. Jeanne, avec la complicité de son frère, a pris ce déguisement pour tendre cet heureux piège au jeune insensé qui cherchait la mort, et quand elle apparait ainsi, resplendissante de grâce et de beauté, Henri tombe à ses pieds pour demander et obtenir son pardon. Jean se contentait de toucher du bout du doigt la main de Raymonde. Gaëtan crut devoir lancer cette observation perfide.

—L'auteur, dans la brochure, indique ici un jeu de scène : *Henri pose son front comme pour cacher son émotion, sur la main de la jeune fille.* Pour supprimer ce jeu de scène indispensable ?

—J'ai pensé, interrompit Christiane, que ce jeu de scène était inutile pour les répétitions ; le jour de la représentation publique on le rétablira.

Gaëtan s'inclina de nouveau, mais son regard cette fois encore, semblait dire à Jean :

—Ce n'est pas moi qui attendrais jusqu'à la première représentation ! Ah ! mais non !

Jean se sentait donc très agacé à la suite de cette répétition, quand il descendit dans le parc avec Raymonde et Christiane.

—Décidément, leur dit-il en marchant, Mme de Barrois a raison, je ne serai jamais qu'un mauvais acteur, et j'ai envie de renoncer à mon rôle.

—N'en faites rien, s'écria Christiane, tâchez plutôt de bien le comprendre ; tenez, si vous le voulez, Raymonde et moi, nous allons vous le faire répéter, mais à part, ici, à nous trois, loin des petits yeux moqueurs. Essayons, mon ami ; Raymonde qui doit être pénétrée de l'esprit des deux rôles, va étudier le vôtre en vous le lisant.

Raymonde se fit prier un peu, par un sentiment de modestie, légèrement feinte peut-être, mais elle prit le livre.

*La Fée*, comme toutes les œuvres de M. Octave Feuillet, est écrite d'un style particulier : sans que les sentiments y éclatent en phrases ardentes, il y court ce qu'on pourrait

appeler la *vibration passionnée* ; les mots sont délicats et fins, mais la pensée n'en est que plus tumultueuse, sous cette surface élégante. Il y a des tubéreuses, dont le parfum monte lentement à la tête et au cœur dans ce jardin de roses et de violettes.

Raymonde avait à lire ce passage, dans le rôle de Jean :

"Aussi bien cet étrange aveu brûle mes lèvres... Qui que vous soyez, Mademoiselle, il y a des instants où ma tête s'égaré à sonder ce mystère... qui que vous soyez, je n'ose dire que je vous aime ;... mais jamais femme ne m'inspira rien qui approche du respect profond et passionné dont votre présence, dont votre langage, dont votre regard me pénètrent ! Je ne vous aime pas... Je suis près de vous adorer... Oui, pour cette seule soirée de simplicité, de calme, de vérité, que je vous ai due, pour ce doux attendrissement dont vous avez rafraîchi mes yeux..., je voudrais vous dévouer toute mon âme retrouvée... je voudrais..., si ce n'était pas de l'égoïsme encore..., enchaîner à jamais ma vie à vos côtés... non... à vos pieds !"

La jeune fille hésita plus d'une fois en lisant cette tirade ; elle s'arrêta souvent, plus souvent que l'exigent le temps d'arrêt indiqués par l'auteur.

—Ce n'est pas cela, dit-elle.

—Non ajouta Christiane ; vous allez trop lentement. Je veux essayer à mon tour.

Et Christiane se mit à lire la page de cette voix chaude et doucement émue qu'elle avait.

—A votre tour, maintenant, monsieur de Comminges !

Jean recita la tirade officielle, mais cette fois il était visiblement en progrès ; il eut même une manière de prononcer ces mots : "Je n'ose *dire* que je vous aime," que ni Raymonde ni Christiane n'avaient trouvée.

La leçon continua ainsi et recommença les jours suivants.

C'est charmant, ce mode d'enseignement mutuel. Les femmes comprennent mieux que nous les écrivains, parce qu'elles ont le secret et comme la clé de ces âmes voilées et tendres. Si vous voulez aussi bien qu'elles comprendre le poète, regardez-les.

Très peu de jours après, Jean récitait et jouait son rôle à merveille.

Il eut même le plaisir d'entendre Mme de Barrois s'écrier après la dernière représentation :

—Voilà une surprise ! C'est M. de Lizardière qui est le moins mauvais.

Le jour de la représentation solennelle arriva. On en parla longtemps dans tous les châteaux, du Mans à Tours et de Tours à Angers. Les parents et les amis intimes du comte et de la comtesse de Chazé avaient tenu à concourir au succès de cette belle soirée ; on avait résolu d'illuminer le château, le parc et les avenues ; M. Désormes avait apporté de Paris toute une cargaison de lanternes vénitienes, de transparents, de feux de bengale et tout l'attirail d'un feu d'artifices. Dès la nuit tombante, on s'était mis à l'œuvre, et, à neuf heures, l'immense château tout entier flamboyait ; des guirlandes de lanternes et de verres de toutes couleurs dessinaient le donjon, les ailes massifs d'arbres et les large pelouses du parc. De loin les invités, qui accouraient en descendant et remontant les collines, admiraient cet incendie féerique de tout le paysage.

Ils étaient nombreux ces invités, et la salle de spectacle, quoique vaste, avait peine à les contenir ; mais chacun y mit de la bonne volonté ; les braves villageois s'entassèrent au fond, debout pour mieux voir, et les belles châtelaines de Tours, du Mans, du Noyant, de Saumur, de Rillé, du Lude, purent étaler à l'aise leurs toilettes merveilleuses, ce qui les disposa sans doute à l'indulgence pour les acteurs. Indulgence problématique et incertaine, car c'est au théâtre surtout qu'il est juste de dire : O mes amis, il n'y a pas d'amis ! De même que des acteurs de société se changent bientôt en acteurs véritables, de même un public d'invités devient très vite un véritable public ; il n'y a pas d'indulgence ni de politesse qui tienne ; on n'applaudit que ce qui plaît, et ils s'établissent entre les acteurs et le public le plus beineveillant une lutte nerveuse, celle qui donne du reste aux premières représentations un intérêt si palpitant et quelquefois si terrible.

Les comédiens de la *Fête* n'échappèrent pas à ces émotions, mais la bonne chance tourna bientôt de leur côté. Le premier applaudissement fut pour M. de Chazé dont le rôle ouvre la pièce ; il gagna tout de suite son auditoire par la rondeur et la franchise de son jeu ; on aimait cette nature puissante et simple. M. de Cambry, rien qu'à paraître, eut pour lui toutes les femmes séduites par son élégance irréprochable. Madeleine, en son costume breton fut applaudie à tout rompre par le double public du village et des châteaux. Jean et Raymonde n'emportèrent pas si facilement la victoire : c'est contre eux que l'opposition, invisible et muette, mais réelle, réunit ses forces. Raymonde était trop belle pour quelques petites ennemies ici ou là ; on se répétait donc tout bas le mot que la vieille et imposante duchesse de Sablé avait prononcé en arrivant :

—Mlle Désormes a donc la bonté de jouer la comédie pour nous ; c'est très-aimable, mais un peu hardi : il ne faut pas qu'une jeune fille donne sa mesure !

Jean, de son côté, avait des adversaires secrets, ceux de ses amis et de ses voisins que sa réputation subite et sa rapide fortune offusquaient un peu.

Raymonde et Jean comprirent d'instinct que leur public se défendait, mais c'étaient deux natures d'artiste, et l'ivresse de la lutte les saisit. Raymonde, dans la grande scène du repas, fut charmante ; on sentit bien vite la modestie de la jeune fille dans le jeu spirituel et piquant de l'actrice ; on l'applaudit alors sans réserve, et la duchesse de Sablé ne put s'empêcher de dire à haute voix : Elle est ravissante !

Ravissante, c'était le mot, si bien que Jean oublia le public qui le regardait et l'écoutait, pour ne regarder et n'écouter qu'elle ; il se laissa emporter par la situation ; la fameuse tirade qu'il disait si mal à la première répétition, il la lança cette fois avec une émotion, une passion concentrée, qui étonnèrent et enlevèrent les plus récalcitrants. Au dénouement, comme l'auteur l'indique, il posa son front sur la main de la jeune fille. Quand il releva la tête, au milieu des applaudissements enthousiastes, son regard rencontra celui de Raymonde, et il sentit tout son sang qui lui refluaît au cœur... le double éclair avait jailli, le rayon mystérieux qui, dans ce monde, ne passe qu'une fois d'une âme à une autre âme !

Comme disent les comptes-rendus du théâtre, ce fut donc un succès d'auteurs et d'acteurs. Mais si l'auteur de la pièce applaudie était M. Octave Feuillet, l'auteur de la soirée, de la pièce ignorés de ce public, c'était Christiane. Placée sur le premier rang, et attentive à tout, elle seule avait saisi, comme au vol, ce rapide échange de regards entre Jean et Raymonde, et lorsque tous deux, en descendant de la scène, s'approchèrent pour lui demander :

—Franchement, êtes-vous contente de nous ?

Ce fut avec son meilleur et son plus profond sourire que Christiane, leur répondit :

—Oui, mes enfants, je suis contente.

Cependant, les invités se dispersèrent dans les salons, sur le perron et la terrasse du château, pour admirer le feu d'artifice, puis, l'on dansa et l'on servit un souper qui dura jusqu'au matin ; M. de Chazé réunit tous les amateurs et chasseurs sur le perron, les piqueurs embouchèrent les trompes et les cors, et à deux kilomètres de là, sur les collines d'en face, on entendit la voix du comte qui amenait son air favori :

A la santé de notre hôte  
Que le diable lui casse les côtes ?

Après, on se dit adieu au moment où le soleil se levait sur les coteaux embrumés, et le château, comme le village de Marcilly, rentrèrent dans le silence.

Sur la prière de Christiane, M. Désormes avait consenti à lui laisser Raymonde, qui devait être fatiguée de son triomphe ; mais il fut convenu qu'on lui ramènerait sa filles aux Bruyères, et à cette occasion il invita tous les acteurs de la *Fête* à venir passer la journée chez lui, ce qui fut accepté naturellement.

Quand il ne resta plus au château que ses hôtes habituels. M. de Chazé, fatigué lui-même malgré son énergie physique, leur donna ce conseil paternel :

—Mes bons amis, allons dormir jusqu'au déjeuner ?

Jean, avant de descendre dans son petit pavillon, se mit à errer de salle en salle dans le grand château, comme ses généraux qui, après la victoire, se plaisent à visiter le champ de bataille ; il s'en allait ainsi, rêvant, d'une pièce à l'autre, et il monta au seconde étage où est la chapelle. La porte en était entr'ouverte ; il entra doucement, mais s'arrêta sur le seuil : c'est qu'il avait aperçu Raymonde, ayant encore son costume de fée, agenouillée et le front inclinée sur le prie-Dieu des grand-mères, devant le petit autel. Jean, lentement, sans mot dire, retenant son souffle pour ne pas la troubler dans sa prière, plia le genoux en regardant tout à tour la Vierge céleste peinte sur l'autel et la jeune fille parlant dans l'ombre à la consolatrice de ceux qui aiment comme de ceux qui souffrent : puis il se retira, dans le même silence, en amortissant le bruit de ses pas sur les dalles.

Raymonde l'avait-elle aperçu ? l'avait-elle entendu ? On ne sait pas.

XX

MONOLOGUES DE JEAN ET DISCOURS POLITIQUE.

On pourrait diviser les amoureux en deux classes : les expansifs et les concentrés : les expansifs qui ne peuvent rien cacher et rien garder, qui prenaient l'univers pour confident et pour complice, et portent haut leur sentiment comme un tambour-major son panache ; les concentrés, qui ont l'austère pudeur de leurs pensées et de leurs rêves, et ne voudraient pas les confier même à l'ami le plus tendre.

Jean de Lizardière était de la race des concentrés. Christiane, avec sa finesse de femme et sa tendresse de parente, eut beau le mettre sur le chemin des confidences, le jeune homme reculait avec une sorte d'effroi devant l'aveu d'un amour qu'il ne s'avouait pas à lui-même. Mais il avait au front cette pâleur et ce trouble anxieux auxquels l'œil d'une femme ne se trompe pas, et Christiane se disait :

—Certainement, il aime Raymonde comme elle mérite d'être aimée, mais il se défend et se défendra longtemps encore, peut-être.

Jean se défendait, comme Christiane le supposait avec raison : il se défendait d'autant mieux qu'étranger jusque-là aux orages des passions, il ignorait à quels signes on peut reconnaître que l'on aime, et il cherchait de bonne foi si ce trouble de son cœur était bien de l'amour.

—Est-ce que je l'aime ? se disait-il. Et pourquoi l'aimerais-je ? N'ai-je pas, au contraire, cent raisons de ne pas l'aimer ? Est-ce que l'on peut aimer une femme qui ne vous aime pas ? Pourquoi m'aimerait-elle ? qu'ai-je fait pour lui plaire ? N'ai-je pas été cruel et presque brutal envers elle, autrefois ? Comme elle est changée depuis lors ! Quand je rappelle l'air hautain qu'elle avait la première fois que je l'ai vue à la Lizardière ! C'est Christiane qui a fait ce miracle... O ma bonne et aimée Christiane, chère cousine, ou plutôt chère sœur, vous avez fait cela pour moi, je le devine bien... mais ce que vous n'avez pu faire sans doute, c'est que Raymonde m'aimât. Non, elle ne m'aime pas, mais je sens bien qu'elle ne me déteste plus... Ce n'est pas assez de détester les gens pour les épouser... M'épouser ! Elle ! non, non... je ne le voudrais pas... jamais... Elle est trop riche ! Elle a plus de millions que je n'ai de fois cent mille francs... cinq millions au moins, à ce qu'on affirme !...

—On dirait qu'elle achète mon nom, comme elle a d'abord acheté mon château et mon domaine... Il y a un proverbe et des mots particuliers pour qualifier ces sortes d'alliances... Monsieur le marquis *fume ses terres* ! C'est le mot consacré.

—Et elle-même... si elle allait croire à un vil calcul de ma part !... Ce serait pour en mourir de honte !

Jean se disait tout cela, mais il n'allait pas, il n'osait pas aller jusqu'au bout de sa pensée, dans le fond de son âme, l'orgueil de caste enraciné luttait contre l'amour naissant. O mystérieuse lâcheté de nos cœurs et des tendresses humaines, où nos vanités puériles se glissent encore !

—Je serais le premier marquis de Lizardière qui eût épousé une bourgeoise... Cela me serait parfaitement égal à moi, mais elle en souffrirait ; il se trouverait bien quelque bonne amie

stupide pour le lui faire remarquer de temps à autre. Querelle des blasons et des millions, dont Raymonde serait la victime !

— Les Américains sont heureux d'ignorer ces préjugés... mais nous sommes en France ! Cependant, il ne faut rien exagérer... Ces préjugés ont bien perdu de leur force ; le vrai titre d'un nomme éminent ou illustre, c'est le nom qu'il s'est fait. M. Désormes est un homme supérieur : il serait bientôt baron ou comte, s'il y tenait beaucoup... Baron de l'Empire, ferait Mme de Lublé avec cette moue dédaigneuse qu'on lui connaît... Après tout que m'importe Mme de Lublé et les autres ? Si Raymonde m'aimait... Mais c'est impossible ; Elle était bien belle dans sa robe de fée... Comme sa voix est devenue douce dans ces derniers temps ! C'est une vraie musique que cette voix d'or... Et comme son regard est devenu bon ! Et comme elle a de l'esprit et du jugement avec un naturel exquis !... Est-ce bien vrai que je l'aime ? Est-ce que c'est cela, aimer ? Oui, sans doute puisque je n'aime pas Raymonde de la même manière que j'aime Christiane et Madeleine... Quand je pense que je n'aimais pas les cheveux blonds avec des yeux noirs ? J'étais absurde. Décidément, elle est trop riche, et moi... Il y a des moments où je donnerais mon marquisat et tous les marquisats du monde pour qu'elle n'eût pas ses millions !

Jean passait ainsi ses journées dans ce flux et reflux d'idées, de sentiments, d'impressions, de craintes, d'espérances, de désirs contradictoires. Il était donc malheureux, mécontent de lui, incertain, presque irrité, d'autant plus que Raymonde avait quitté Marilly pour se rendre aux Bruyères et préparer la petite fête dont M. Désormes avait parlé.

Au jour dit, M. et Mme de Chazé, avec Madeleine et Jean, se rendirent à l'invitation de l'opulent sénateur. Jean s'attendait, et il n'était pas le seul, à une réception magnifique ; Christiane elle-même craignait que M. Désormes n'eût saisi cette occasion pour faire quelque étalage de son immense fortune. Cette crainte fut vite dissipée.

Après le déjeuner, qui fut très simple, M. Désormes conduisit ses hôtes à la ferme-moëlle, à la colonie agricole et pénitentiaire placée sous la surveillance immédiate de son fils Raoul. La colonie des Bruyères était constituée d'après le même plan et la même pensée que les colonies de Mettray et de la Briche près de Rillé : l'extinction du vice par le travail. Une discipline, qui n'a rien de sévère, mais qui est exactement observée, règle tous les heures des colons ; au lieu de la solitude abrutissante et inhumaine de la prison, on impose aux jeunes condamnés le labeur en commun, le labeur fortifiant et moral de la terre ; ces enfants, ces adolescents, dont une législation aveugle faisait des prisonniers, une répression intelligente et paternelle en fait des ouvriers, des artisans, des laborieux ; les ateliers largement ouverts au vent âpre et sain, les granges où l'on entasse les foin odorants, les étables où le jeune colon reste en poussant devant lui les petites vaches bretonnes, l'église ornée des fleurs de la campagne, le dortoir où l'on voit suspendu au mur le portrait d'un colon de la Briche, décoré pour son héroïsme devant Sébastopol, tout cela est bon au corps, à l'esprit et à l'âme.

M. Désormes était là dans son élément, dans la pleine possession de ses facultés et de son intelligence ; il montra et il expliqua, avec tout les détails nécessaire, ce village du travail et du repentir, dont il était le créateur et le chef. M. de Chazé, Jean, Christiane, Madeleine même, écoutaient ses théories et ses démonstrations avec un étonnement et un intérêt qui augmentaient à chaque minute ; seulement, quand on fut sorti des murs de la colonie et que l'on eut en perspective l'immense étendue des champs de betteraves et de pommes de terre, Jean ne put s'empêcher de dire à M. Désormes :

— J'admire tout ce que vous avez fait ici, monsieur, cette puissance de l'industrie qui renouvelle et féconde tout ; et cependant je regrette une chose : ce sont les grands bois que vous avez abattus, pour mettre à la place des betteraves et des sainfoins. C'est un symbole : l'avenir c'est la betterve, le passé, c'était le chêne.

— Voilà une boutade réactionnaire, répliqua en riant M. Désormes, qui vous vaudra un long discours, mon cher marquis. Je n'en fais jamais au Sénat, mais je vais me rattraper sur vous. Raymonde, tu me feras signe quand je deviendrai trop long.

— Soyez tranquille mon père.

— Eh bien, asseyons-nous, je ne dis pas à l'ombre des arbres, il n'y en a plus guère, mais à l'ombre de ces murs, et faites-moi la grâce de m'écouter.

— Oui, nous abattons les chênes, et je le regrette ; mais avant de donner aux hommes de l'ombre, il faut leur donner du pain. Or, la population, en France comme partout, augmente sans cesse, et si l'on ne coupait les chênes et les ormes, il n'y aurait bientôt plus un setier de blé pour chaque Français. Ce serait l'émigration de tout un peuple à courte échéance. Plus que jamais il nous faut des hommes pour défendre notre sol. C'est aujourd'hui le 16 juillet 1870 ; eh bien, souvenez-vous de cette date ! Demain peut-être nous aurons la guerre ; si ce n'est demain, ce sera au premier jour et à quelque heure inattendue.

— Alors, interrompit M. de Chazé, nous irons en Allemagne comme nos pères.

— Si les Allemands ne viennent pas en France comme leurs pères ! reprit avec tristesse, M. Désormes. La France, fatalement est destinée à devenir le champ des batailles modernes.

— Et pourquoi donc, monsieur le sénateur ?

— Ma réponse vous fera sourire sans doute, car j'ai été quelque peu saint-simonien dans ma jeunesse, et si, au point de vue religieux je me sépare de mes anciens amis, au point de vue philosophique et politique, je suis resté avec eux. Au fond du cœur, je ne suis ni royaliste, ni impérialiste, ni républicain, je suis progressiste. Je crois au progrès indéfini de l'humanité, c'est-à-dire à l'expansion de plus en plus complète de Dieu dans le cœur des hommes. Ce progrès, je bénis ceux qui travaillent à le conquérir par le travail et dans la paix, je maudis ceux qui veulent y arriver par la force. Malheureusement, ceux-ci ont des jours, des années, quelquefois des siècles où ils triomphent. Eh bien, la civilisation, comme les grandes villes, avance de l'Est à l'Ouest, d'Orient à l'Occident. A chaque pays où elle s'arrête, elle modifie ses lois, ses mœurs, ses croyances, sa vie politique, et puis elle passe, elle va chercher une autre station plus loin, vers l'Occident toujours.

— La France est la dernière station de la civilisation en Europe : la civilisation y est agglomérée depuis longtemps déjà, et les peuples en marches qui viennent de l'Est et du Nord augmentent cet encombrement sans issue. Cette fois la civilisation se trompe de route, l'Est et le Nord ont tort de venir vers le Midi et de nous acculer à l'Océan Atlantique, cette impasse. C'est vers l'extrême Orient, vers l'Amérique, qu'ils devraient aller et qu'ils iront un jour. En attendant, ils vont se jeter sur nous. Il faut nous tous défendre. Comment ? Par un moyen bien simple, mais d'une application très difficile, malheureusement : l'union de toutes les classes. Cela est facile dans les sociétés nouvelles, comme les Etat-Unis d'Amérique. En Europe, en France, ce sont des montagnes à soulever. Toute société vieillie, mais cherchant à se renouveler, a un fardeau qui pèse sur elle : le passé ; et une crainte qui la tourmente : l'avenir ; elle a peur des réactions et s'épouvante des révolutions. Elle a raison, mais elle ferait mieux de les rendre impossibles. Nous y arriverons, mais pour cela il faut que l'aristocratie perde ses préjugés, et la démocratie ses préventions. C'est l'œuvre de la bourgeoisie de les y aider ; il faut qu'elle tende une main à droite où elle trouvera la tradition qui conserve, et à gauche, où elle trouvera la puissance qui crée. Je suis un bourgeois, et je fais cette double besogne que je crois bonne. Voilà pourquoi, monsieur de Lizardière, je vous appelle monsieur le marquis à la fin de ce long discours ; voilà pourquoi aussi je sème du blé pour en donner à de pauvres diables qui en ont volé d'abord, et qui en voleraient encore si je ne trouvais un moyen de leur en faire gagner.

M. Désormes s'arrêta, et ses auditeurs, Jean tout particulièrement, le regardèrent avec ce respect que la hauteur de la pensée et l'énergie de la conviction inspirent toujours. Après un moment, toutefois, Jean se permit de hasarder une objection :

— Je crains, monsieur, que la bourgeoisie ne rencontre bien des obstacles à cette grande œuvre de l'union des classes.

— Sans doute, mon cher marquis ; aussi, pour vaincre ces

obstacles, je lui conseille de s'emparer d'une force plus puissante encore qu'on le croit, car elle est la plus légitime de tout ; je veux dite la Religion. Puisque je me confesse tout haut, comme au premier temps de l'Eglise, je peux bien vous faire un aveu ; j'ai été tout d'abord incrédule en fait de religion, mais après avoir étudié de près cette question redoutable, j'en suis arrivé à la conviction que le Christianisme sera, en France, comme dans le monde entier, le grand opérateur des rapprochements sociaux, et je vous engage à méditer, ainsi que moi, cette parole profonde de Chateaubriand dans les *Mémoires d'outre-tombe* : " Loin d'être à son terme, la Religion du libérateur entre à peine dans la troisième période, la période politique."

Jean, très intéressé par cette conversation et tout à fait séduit par l'autorité de M. Désormes, allait, pour le plaisir d'entendre les réponses, lui poser quelques questions nouvelles ; mais un domestique apportait en tout hâte une dépêche télégraphique.

M. Désormes la lut en pâlisant.

—Je ne croyais pas prédire si juste ! Nous avons la guerre avec la Prusse.

—La guerre ! cria M. de Chazé. J'en suis, et nous les battons, ces Prussiens ! n'est-ce pas monsieur Désormes ?

—Espérons-le, mais s'il en est autrement, si nous perdons les premières batailles, s'il faut que la nation entière se lève, nous ferons ici même la première application de ma théorie sur les rapprochements sociaux ; nous irons à l'ennemi, tous ensemble, nobles, bourgeois et paysans.

—C'est entendu, monsieur Désormes, cria de nouveau M. de Chazé.

—Quant à moi, monsieur le comte, je pars pour Paris, où est mon premier devoir, mais je reviendrai à l'heure nécessaire. Permettez-moi, madame la comtesse, de vous confier jusque-là ma fille pour laquelle vous avez été déjà si complètement bonne.

—Monsieur, ajouta Jean, je vous accompagnerai à Paris, si vous y consentez ; je tiens à prendre immédiatement du service.

—Parfaitement, mou cher marquis ; je vous enverrai à un colonel de zouaves qui est un de mes amis particuliers.

Pendant que M. Désormes veillait aux préparatifs du départ, Jean prenait congé de sa famille ; aucune objection ne fut faite à son projet, bien entendu. Mlle Raymonde était sans doute pâle et un peu tremblante, quand il s'inclina devant elle ; lui-même maîtrisait à grand-peine son émotion, et, pour égayer un peu la scène, il fallut que M. de Chazé lui dit de sa voix la plus retentissante :

—Mais baise-lui donc la main, animal !

Une heure après, Jean et M. Désormes couraient sur la route de Tours, et Raymonde revenait à Marcilly avec toute la famille de Chazé.

## XXI

## LES VOLONTAIRES DE L'OUEST

C'était le 2 décembre. Les volontaires de l'Ouest, anciens zouaves pontificaux avaient pris position au village de Terminiers ; quelques mobiles de différents bataillons s'étaient joints à eux. Ils attendaient l'arme au pied, écoutant autour d'eux le bruit formidable de la bataille. Les 150, 166 et 170 corps de l'armée de la Loire étaient aux prises avec l'armée allemande, Bavaoise et Prussienne, commandée par le duc de Mecklembourg, et renforcée pendant la bataille par les troupes du prince Frédéric-Charles.

Le général de Sonis commandait le 170 corps, sous les ordres du général Chanzy, et les volontaires de l'Ouest faisaient partie de ce 170 corps.

Parmi les volontaires et les mobiles, nous retrouvons quatre de nos amis, M. Désormes, son fils Raoul, Gaëtan de Cambry et le comte de Chazé. M. de Chazé portait l'uniforme de sous-lieutenant, il n'avait pas voulu d'autre grade ; les trois autres étaient simples soldats. Tous les quatre, au bruit du canon qui se rapprochait de plus en plus, causaient tranquille-

ment, comme dans le salon des Bruyères ou sur le perron de Marcilly. Seulement M. Désormes, M. de Cambry et Raoul étaient plus graves que d'habitude : M. de Chazé, au contraire, débordait la gaieté, l'odeur de la poudre grisait le vieux soldat d'Afrique.

—Dites donc, Désormes...

Il avait supprimé le " monsieur " depuis qu'il était en campagne.

—Dites donc, mon cher Désormes, c'est très bien à vous de prendre l'uniforme de soldat, car, sans compliment vous frisez la soixantaine, cher ami, mais il me vient un regret.

—Et lequel, mon bon Chazé... ?

—C'est que vous n'avez pas apporté votre ancien costume de saint-simonien ; j'ai idée que ces maudits Prussiens et ses enragés Bavaoise reculeraient à cet aspect fantastique.

—Vous riez, mon cher ami, et cependant il y a du bon dans votre idée. La guerre patriotique est, comme je vous l'ai dit souvent, la grande ouvrière de l'unification des opinions et des castes. Il y a ici des représentants de la vieille noblesse de France, des bourgeois et des paysans ; et le plus noble c'est le plus brave.

—Et il n'y a que des nobles ici, mon cher Désormes. Ce que je regrette, c'est que Jean n'y soit pas ; mais le pauvre garçon a été fait prisonnier à Sedan, la ville de Turenne, Dieu puissant ! et il est interné au fond de l'Allemagne. Sa dernière lettre est datée de Magdebourg.

En ce moment, un officier, suivi d'une ordonnance, arrivait au galop et s'arrêtait devant les volontaires et les mobiles. C'était le capitaine de Pronleroy, le même qui, quelques jours après, au combat de Baulle, se promenant à découvert sous les balles prussiennes, disait aux soldats : " Vous voyez bien, mes gars, que les Prussiens sont de mauvais tireurs."

—Messieurs, vous êtes les zouaves pontificaux ?

—Oui, monsieur, répondit le capitaine Le Gonidec.

—Eh bien ! allez au plus vite attaquer et occuper le village de Gommiers, très menacé par l'ennemi en ce moment. C'est l'ordre du général.

—Ce sera fait, monsieur.

—Maintenant, messieurs, je vous laisse un camarade de plus. C'est le marquis Jean de Lizardière, qui arrive de Prusse, d'où il s'est échappé par le Tyrol et l'Italie ; on lui a dit qu'il trouverait ici des amis, et il m'a prié de le conduire à eux. Adieu, messieurs !

Jean fut bientôt dans les bras de M. Chazé, de M. Désormes et de Raoul ; mais ils n'eurent pas le temps de causer, car volontaires et mobiles partirent au pas de courses vers Gommiers. Les Allemands ne les attendirent pas ; chassés par le feu terrible de trente pièces françaises, canons et mitrailleuses, ils retrogradèrent vers le Nord (1).

Cependant la bataille n'était point, pour cela, gagnée par les Français. Les Allemands s'étaient facilement retranchés dans le village de Loigny, clé de la position. Il fallait les en chasser, avant la nuit qui approchait. Le général de Sonis se chargea de cette mission redoutable. Il alla trouver les zouaves et les mobiles rangés en ordre de combat près du château de Villepion, en leur criant :

—Vive la France ! Vive Pie IX ! En avant !

Le colonel de Charette déploya en troupe, zouaves et mobiles, les zouaves au centre, les mobiles à droite, les franc-tireurs de Blidah et de Tours, à gauche, le général et le colonel à cheval derrière la première ligne de tirailleurs. M. de Verthamon portant le nouveau fanion emprunté aux zouaves par le général ; et ces huit cents hommes avancèrent pour attaquer une division toute entière retranchée dans une position presque inexpugnable et protégée par de nombreuses batteries.

De Villepion à Loigny, quinze cents mètres de plaine nue et légèrement ondulée ; au haut de cette plaine, un petit bois très touffu, long de trois cents mètres et profond de trente. A droite de ce bois, une grosse ferme appelée Villours, sur un

1. Nous empruntons plusieurs détails de ce récit à l'excellent livre du capitaine L. Jacquemart, capitaines des zouaves pontificaux.

chemin qui conduit à Loigny ; derrière ce même bois, un autre espace vide de terrain en pente douce qui remonte jusqu'au village. Dans la ferme de Villours et dans le bois, deux bataillons allemands ; dans le village, le gros de l'ennemi flanqué de batteries établies à droite et à gauche du plateau.

Ces huit cents fantassins français allaient donc renouveler l'héroïque folie de la cavalerie anglaise à Balaklava ; mais non, ce n'était point folie de prouver qu'en se jetant sur l'artillerie, des soldats résolus peuvent en atténuer l'effet ; ce n'est point folie d'enseigner aux autres à bien mourir.

Ils partirent déployés en tirailleurs, calmes, au pas, avec le sang-froid des vieilles troupes, comme sur un champ de manoeuvre, dans le silence de tous, le général et le colonel sachant qu'il n'était pas besoin d'encourager de tels hommes.

L'ennemi, apercevant cette bande de tirailleurs, la couvrit bientôt d'une pluie d'obus, mais peu des nôtres furent atteints ; ils approchèrent ainsi du petit bois, d'où partit une violente fusillade.

Les balles font moins de bruit, mais plus de besogne que les obus. M. de Verthamon tomba couvrant de son sang la bannière que releva le comte de Bouille, le général de Sonis eut le genou brisé, près de lui tombèrent les commandants de Troussure et de Moncuic. Les autres avançaient toujours, l'arme au bras, impassibles, quoique frémissant. Quand ils ne furent plus qu'à quelques pas des arbres : Feu, cria le colonel de Charette. Tous tirèrent en même temps, et d'un bond s'élançèrent dans le bois, la baïonnette en avant.

Ce fut terrible et rapide. Une bonne baïonnette dans une main française, c'est Durandal au poing de Roland. Bientôt les Prussiens, ou s'enfuyaient vers leurs retranchements du village, ou se jetaient par terre demandant grâce et jetant leurs armes. Tous ne fuyaient pas cependant et ne jetaient pas leurs armes. Au milieu du bois, M. de Chazé suivi de M. Désormes et de Jean, aperçut un jeune officier qui, caché à demi par le tronc d'un chêne, le visait avec son revolver.

M. de Chazé se précipita sur lui en criant d'une voix plus tonnante que jamais :

—Je parie que tu me manques, animal !

L'officier fit feu, mais la balle passa entre le bras et la poitrine du comte.

—Je te l'avais bien dit, blanc-bec ! C'est égal, tu es un brave.

Et il lui fendit la tête d'un coup de sabre.

Mais la balle, si elle avait manqué le comte, ne fut pas perdue, malheureusement. Elle traversa le bras de Jean, qui le suivait, et alla briser l'épaule de M. Désormes placé à deux pas derrière ses deux amis.

M. Désormes tomba sous le coup, et Jean, se précipita sur lui, mêlant le sang qui coulait de sa blessure au sang de son vieux camarade, M. de Chazé, en se retournant, vit qu'ils étaient blessés tous les deux et voulut les secourir.

—Non, non, lui dit M. Désormes d'une voix ferme, allez à l'ennemi.

M. de Chazé suivit donc les zouaves, qui après avoir repoussé les Prussiens loin du bois, enlevèrent avec le même élan la ferme de Villours. Là ils s'arrêtèrent un moment, attendant du renfort, attente inutile, et ils se jetèrent seuls sur les murs des jardins et les premières maisons crénelées et regorgeant de Prussiens qui tiraient à l'abri. Le colonel de Charette, dont le cheval avait été tué, conduisait à pied la charge jusqu'aux maisons du village. Malheureusement il fut blessé et tomba, ses soldats parvinrent cependant à pénétrer dans quelques maisons, mais des masses ennemies les tournèrent, et le colonel fit donner l'ordre de la retraite.

En ce moment, M. de Chazé, ayant à ses côtés M. de Cambry, s'efforçait d'enfoncer la porte d'une maison, tandis que Gaëtan travaillait à se hisser au premier étage, en grim pant par la fenêtre du rez-de-chaussée. Gaëtan, avec son flegme habituelle, se livrait à cette opération dangereuse, lorsqu'un soldat prussien, se penchant de l'étage supérieur, lui tira un coup de fusil, Gaëtan tomba la poitrine traversée.

—Adieu, mon pauvre cousin ; j'ai souvent escaladé les murs pour de moins bons motifs. Que Dieu me pardonne aujourd'hui.

Gaëtan de Cambry était mort.

Alors, de tous les côtés les Prussiens sortirent du village, cherchant à entourer la poignée de braves qui s'acharnaient encore ; il fallut reculer cependant. M. de Chazé, le revolver dans la main gauche, le sabre dans la droite, au milieu d'un nuage de poussière, sur la terre labourée par les balles et les éclats d'obus, se retirait lentement, se retournant de temps à autre et faisant tête à ceux qui le poursuivaient de trop près. Il gagna ainsi le petit bois où gissaient, sur le rebord d'un fossé, le colonel de Charette, son frère, et plusieurs de leurs vaillants compagnons blessés comme eux. M. de Chazé les aperçut, et leur montrant ses bras et ses épaules de géant :

—Colonel, je vous emporterai bien, si vous voulez, et un autre, avec vous !

—Non, mon ami, répondit simplement le colonel ; à quoi bon vous faire tuer ? Je suis bien ici ; vous, allez encore vous battre pour la France.

M. de Chazé dut obéir, il entra dans le bois où il ne put retrouver M. Désormes et Jean.

La nuit tombait, et il lui fut possible de regagner le château de Villepion sans être poursuivi. Là, il s'arrêta, regarda le village de Loigny qui brûlait, écouta les dernières rumeurs de la bataille, et, entendant de loin les huras des vainqueurs, se mit à pleurer comme un enfant.

Le soir, à Patay, lorsqu'on fit l'appel de ce premier bataillon des zouaves, on constata que, sur trois cents hommes qui étaient partis le matin, deux cent sept et onze officiers étaient restés morts ou blessés aux mains de l'ennemi.

L'hécatombe était digne de la cause.

M. de Chazé apprit au bivouac de Patay que Raoul Désormes avait été blessé comme son père et comme Jean, mais vers la fin de la bataille. On ne savait rien de plus sur eux, et le comte, dévoré d'inquiétude, dut partir avec ce qui restait de cet héroïque bataillon, pour suivre la retraite de l'armée dans la vallée de la Loire, vers Poitiers.

Là, mais plusieurs jours après, il reçut des nouvelles de ses amis.

## XXII.

### L'AMBULANCE ET LA LIZARDIÈRE.

Jean, M. Désormes et son fils Raoul, mourant de faim et de froid sur la terre nue, avaient été trouvés par les Prussiens sur le champ de bataille et transportés au presbytère du village, où l'on établit une ambulance confiée aux soins du vénérable abbé Theure, cure de Loigny.

Les blessures de M. Désormes et de son fils étaient moins graves qu'on ne l'avait cru d'abord et tous deux furent bientôt en voie de guérison ; mais la blessure de Jean était plus sérieuse, l'inflammation s'y était déjà mise, et le malade eut le délire pendant plusieurs jours.

Un matin, sa fièvre était moins ardente, mais il prononçait de temps à autre quelques mots entrecoupés comme dans un rêve.

—Bonne et sainte Christiane ! Il a raison, M. Désormes... Raymonde... Raymonde... Trop riche, trop riche... Elle aime mieux Clodion... Il est heureux, mon chien ! Les fleurs de bruyères... La Fée ! La Fée !

Il ouvrit les yeux lentement, chercha autour de lui, et aperçut dans un coin de la petite salle d'ambulance M. Désormes, le bras en écharpe, qui causait avec Raoul. Au pied de son lit, Christiane et Raymonde le regardaient. Toutes deux portaient le brassard avec la croix rouge de Genève.

—Vous nous avez reconnues, n'est-ce pas, mon cousin ? C'est moi, Christiane... et Mlle Raymonde...

Jean rouvrit les yeux de nouveau.

—Oui, toutes les deux, je vous reconnais, et M. Désormes aussi, qui est là avec son fils. Je me rappelle maintenant... ce bois où l'on se tuait... les Prussiens... Où donc est mon cousin M. de Chazé ?

—Il est à Poitiers, bien portant.

—Et Madeleine ?

—Au couvent de Marmoutiers, près de Tours.

—C'est moi qui ai été malade... bien malade, n'est-ce pas ?

—Oui, mais ce n'est plus rien, et nous allons vous ramener à Marcilly... Nous avons la permission, et nos voitures sont ici depuis plusieurs jours.

—Eh bien, alors, partons !

—Dès que vous serez guéri tout à fait...

—Je le serai vite, guéri... je suis très heureux...

Jean guérit vite en effet, comme il avait dit, et dès qu'il put supporter la voiture, on partit en suivant la route de Château-dun et les rives du Loir. On gagna le Lude, et de là on se mit en chemin pour Marcilly ; mais la fatigue du voyage avait nui à la convalescence de Jean, et, en approchant de la Lizardière, il fut repris d'un léger frissons.

M. Désormes s'en aperçut et le dit à la comtesse.

—Je crains pour Jean, madame, votre grand château où il n'y a pas de calorifère et où il faut tout un chêne pour réchauffer une chambre. Vous ferez mieux de rester avec nous à la Lizardière, qui est beaucoup plus confortable ; n'est-ce pas ton avis, Raymonde ?

—Oui, mon père, répondit-elle en rougissant un peu.

—C'est aussi mon avis, ajouta Jean avec un certain trouble.

Toutes les choses passées lui étaient revenues sans doute à la mémoire, mais il reprit avec fermeté :

—Oui, mademoiselle, allons à la Lizardière.

Une heure après, Jean était installé dans une chambre bien chaude, et il se disait à part lui :

—Aurais-je pensé, il y a un an, que je rentrerais dans cette maison, sans y apporter la rancune et la colère ?

Non seulement il y entra, mais il y resta plus de six semaines ; il y vécut dans une intimité douce et fraternelle. Entre Raymonde et lui, pas un mot plus tendre ne fut prononcé. D'ailleurs, de trop graves préoccupations pesaient sur eux : les malheurs de la France, les nouvelles du siège de Paris, la grande ville bombardée et luttant contre la faim plus redoutable que le feu de l'ennemi, nos armées en retraite partout, les bandes prussiennes courant la campagne autour d'eux. Dans la vallée même de la Maulne, où les Allemands ne s'établirent pas, on apercevait tout à coup, au détour des chemins, quelques détachements de ulans marchant en bon ordre, tranquilles comme chez eux, et accoutumant les échos infidèles de nos collines à l'horrible chant de l'étranger.

Quand Christiane, Raymonde, Jean, M. Désormes, faisaient une de ces rencontres sur la route du Lude ou de Château-la-Vallière, ils se regardaient en silence, baissaient les yeux et revenaient avec cette tristesse morne qui ne cherche pas à être consolée.

M. Désormes était le plus triste de tous. Cette défaite de la France était pour lui la défaite de la civilisation moderne, l'échec de ses théories et de ses rêves, la main-mise de la force brutale sur le progrès et sur l'avenir. Peut-être avait-il d'autres préoccupations plus personnelles, car il recevait quelquefois des lettres qu'il lisait en pâissant et dont il ne parlait qu'à sa fille. Un jour, Jean, la voyant plus inquiète, lui dit avec quelque hésitation :

—Qu'avez-vous donc, mademoiselle ? vous semblez plus triste.

—Où, lui répondit-elle, mais c'est à cause de mon père, moi... ou moi, c'est tout différent.

Elle n'en dit pas davantage, et Jean respecta son silence, mais il se perdit en commentaires sur ces paroles mystérieuses.

Un autre jour, Jean reçut une lettre qu'il lut à haute voix devant M. Désormes, Raymonde et Christiane.

M. Jonathan Muller lui écrivait d'Amérique que les actions de la fonderie d'armes de guerre, où il avait placé la fortune de Jean, avaient quintuplé de valeur, par suite des commandes importantes faites par la France.

—Où là une fortune bien inattendue, et dont l'origine m'attriste, dit Jean d'une voix sincèrement affligée.

—Pourquoi donc ? répliqua M. Désormes ; votre argent ayant été utile à la France, la source de votre fortune est bonne. Ne vous attristez pas de ce bonheur particulier, qui

compense d'autres malheurs peut-être.

Enfin, Dieu eut pitié de la France, la grande et fière vaincue paya la rançon de ses fautes et de ses gloires. La paix était signée.

Notre vieil ami M. de Chazé, quand les mobiles et les volontaires furent licenciés, arriva un matin à la Lizardière pour chercher Christiane et Jean complètement rétabli, du reste.

Au moment où ils allaient partir, Raymonde les pria de monter dans le grand salon, et là, en présence de son père, de son frère, du comte et de Christiane, elle alla droit vers Jean et lui dit :

—Mon père ignore la démarche que je fais, mais il m'approuvera, j'en suis sûre. Mon père, sans être ruiné tout à fait, se trouve dans une situation très embarrassante. Ses forges, ses mines de provinces, ses établissements de Paris, ont été détruits ou ravagés, il a de lourdes échéances auxquelles son honneur lui ordonne de faire face, et nous devons réunir toutes nos ressources. Monsieur le marquis j'ai refusé autrefois de vous revendre le domaine de vos pères. J'ai eu tort. Soyez plus généreux que moi, puisque c'est vous qui êtes riche maintenant. Rentrez chez vous, monsieur le marquis.

—A une condition, mademoiselle Raymonde ; c'est que vous y resterez.

—Je le veux bien, répondit-elle avec un doux éclair de joie dans les yeux, si mon père y consent.

—Eh ! oui, certes, il y consent, se hâta de dire M. de Chazé, reprenant cette voix formidable et gaie dont il avait un peu perdu l'habitude depuis la guerre ; oui, certes, il y consent ! Ah ça ! mes enfants, est-ce que vous croyez que je ne l'avais pas mis au courant de nos projets à Christiane et à moi ? Voilà un an qu'il est de la conspiration ; est-ce que vous croyez, par hasard, que j'aurais permis de manquer, moi le sachant, à l'autorité paternelle ? Ah ! mais non ; non et non !

M. Désormes tendit la main au comte et à Jean. Quant à Raymonde, elle se jeta dans les bras de la comtesse.

—Ah ! bonne Christiane ! c'est à vous que je dois cela.

—Oui, un peu, en effet... Allons, soyez heureuse, *ma belle blonde* !

Il y a dix ans de cela. Sauf Clodion qui ne marche plus guère et Pieyard qui ne marche plus du tout, nos braves amis jouissent du bonheur qu'ils ont conquis et mérité. M. Désormes, si c'est là un bonheur, est sénateur inamovible ; son fils Raoul est député, le comte de Chazé, toujours capitaine de l'ouvrier, est le plus magnifique vieillard qui se puisse rêver. Madeleine vient d'épouser un gentilhomme angevin choisi entre les meilleurs par la prudente et fine Christiane. Christiane a de superbes cheveux blancs dont elle fait quelque peu parade ; c'est la seule coquetterie qu'on lui ait connue.

La marquise Raymonde de Lizardière a six enfants, deux filles et quatre garçons. Le jour où le dernier arriva, M. de Chazé se précipita sur Jean et l'empoignant par les deux bras, lui cria d'une voix dont l'âge semble encore augmenter la puissance :

—Je ne suis pas content ! il m'en faut un cinquième pour l'an prochain ; il faut beaucoup de bons soldats pour la vieille France !

H. DE BORNIER.

FIN.

## L'INVENTAIRE DU PLANTEUR.

Tous deux s'arrêtèrent à l'entrée du bois de chênes qui conduisait à la route de Montgomery.

—Ne venez pas plus loin, dit le jeune homme ; votre père souffre et vous attend.

La jeune américaine lui saisit la main.

—O mon Dieu ! déjà vous quitter !...

—Ne pleurez pas, ma bonne, ma chère Jenny, vous m'ôtez tout mon courage. Si vous saviez comme je suis malheureux de partir ! combien j'ai balancé, lorsque M. Jackson m'a parlé de cet emploi à Boston ! Mais j'ai dû céder à la raison. Les affaires de votre père sont plus dérangées qu'il ne le croit lui-même ; sa maladie va chaque jour s'aggravant ; d'un moment à l'autre, vous pouvez rester sans ressources, Jenny !... En acceptant la position qui m'est offerte, j'assure notre avenir à tous deux ; j'aurai maintenant un toit pour vous recevoir, et, dans quelques mois, quoi qu'il arrive, nous serons unis pour toujours. Ne trouvez-vous pas cela doux à penser ?

—Ah, Jones ! répondit l'enfant, en se jetant dans les bras de son fiancé.

Celui-ci la pressa tendrement sur son cœur et imprimant sur ses yeux humides un long baiser :

Adieu ! répéta-t-il plusieurs fois, adieu, ma fiancée chérie !... ma femme.....

Il la serra encore sur sa poitrine, l'embrassa encore ; puis, la repoussant avec effort, il s'élança vers la route de Montgomery.

Jenny demeura longtemps à la même place, cherchant à l'apercevoir à travers les chênes et écoutant s'il ne lui enverrait point un dernier adieu. Enfin, lorsqu'elle fut bien sûre qu'elle ne pouvait plus ni le voir ni l'entendre, elle se rappela son père, et, faisant un effort sur elle-même, reprit lentement le chemin de l'habitation.

Elle en était peu éloignée, lorsqu'elle aperçut M. Jackson, qui venait à sa rencontre. Elle regarda d'abord autour d'elle, comme si elle eût cherché les moyens de l'éviter : mais ayant reconnu la chose impossible, elle se décida à continuer sa route.

Ce premier mouvement de Miss Mackenzie exige quelques explications que nous croyons utile de donner ici.

M. Jackson, propriétaire d'une plantation voisine à laquelle d'innombrables cotonniers avaient fait donner le nom de *Blanche-Couronne*, était un homme d'environ quarante ans, d'une taille élevée et d'une figure hardie. Il était né en Irlande, et avait été forcé de la quitter pour quelques actes de violence dont on parlait diversement. Arrivé avec les premiers émigrants dans cette partie de l'Alabama, il y avait longtemps vécu de la vie hasardeuse des pionniers, n'ayant d'autre guide que sa volonté, ne connaissant d'autre droit que la force. Sa jeunesse s'était écoulée dans de périlleuses entreprises au milieu des Crips et des Choctaws, dont il avait été tour à tour l'ami et l'ennemi. On racontait de lui mille histoires qui prouvaient non-seulement son courage, mais aussi l'énergie fougueuse de ses passions. Il y avait eu dans sa vie d'aventurier des vengeances sanglantes, des combats inouïs et d'incroyables aventures. Deux fois il avait enlevé à des chefs choctaws leurs femmes préférées, et s'était enfui avec elles dans les forêts. Ce qu'il avait couru de dangers dans ces deux expéditions effrayait à entendre raconter ; mais rien n'arrêtait Jackson quand la passion lui parlait. Mêlé à plusieurs civilisations, il avait emprunté à chacune ce qui pouvait aider à la satisfaction de ses desirs. Son intelligence, cultivée pendant sa jeunesse, ne manquait ni d'études ni de distinction ; son langage avait souvent l'élégance des livres, et ses manières la grâce des salons ; mais sous cette enveloppe se cachait l'implacable volonté du sauvage. Il avait appris des tribus au milieu desquelles il avait longtemps vécu, les ruses patientes et la persistance muette qui font arriver sûrement au but.

Depuis que, rentré dans la vie civilisée, il était devenu l'un des plus riches planteurs de l'Alabama, l'occasion d'exercer

ses instincts se présentait moins fréquemment ; mais il était aisé de voir qu'au fond, Jackson était encore le pionnier libre du désert. C'était toujours une de ces natures dominatrices et puissamment terribles qui absorbent, dans leur sphère, ce qui est doux, riche ou beau, s'attribuent violemment ce qui leur plaît et s'assimilent tout, parce que tout est plus faible qu'elles ; cœurs passionnés, mais durs, et qui ressemblent à un volcan dont la lave devient pierre quand elle ne brûle plus.

Ses richesses avaient donné à M. Jackson un grand crédit dans l'Alabama. On vantait son habileté en affaires, passant généralement sur ses vices comme sur tous ceux des gens dont on peut avoir besoin. Il possédait plusieurs centaines de noirs et les traitait avec tant de cruauté, que la plus terrible menace faite à un esclave était celle de le vendre à M. Jackson. Cependant, comme cette cruauté proverbiale était devenue, en définitive pour le planteur, une source de richesses, loin de nuire à sa considération, elle y aidait. C'était une supériorité que plus d'un colon enviait à juste titre, car là où le noir cesse d'être un homme, le plus habile est celui qui retire le meilleur profit de cette machine humaine.

Sans connaître M. Jackson complètement, miss Mackenzie ressentait pour lui une répugnance instinctive. Elle éprouvait en sa présence cette espèce de tressaillement qu'éprouve l'oiseau frêle auprès de l'oiseau de proie. Les visites du planteur de la *Blanche-Couronne* chez son père lui avait toujours déplu, mais surtout depuis qu'elles étaient devenues fréquentes, et assidues. La rencontre de l'ancien pionnier fut donc pour elle, surtout dans ce moment, une contrariété et un embarras.

Cependant celui-ci venait de la rejoindre, et, après les politesses d'usage, tous deux se dirigèrent vers l'habitation de M. Mackenzie. Il y eut un moment de silence.

—Je vois aux yeux humides de miss Jenny, dit enfin Jackson, qu'elle a pris congé de Jones Cokeril.

La jeune fille fit, en rougissant, un signe affirmatif.

—Ne vous inquiétez de rien, reprit le planteur, je l'adresse à une maison dont tous les commis ont fait fortune.

—M. Cokeril vous devra sa réussite, balbutia Jenny, et j'aurais dû vous remercier...

—Remerciez-moi surtout de son départ.

—Comment ?

—Oui, j'espère que l'absence de M. Jones permettra à miss Mackenzie de réfléchir, et de renoncer à son projet de mariage.

—Pourquoi cela ?

—Parce que miss Mackenzie est trop belle et trop bien élevée pour ne prétendre à rien de plus qu'à partager la misère d'un pauvre diable.

—Il me semble vous avoir entendu prédire tout à l'heure que M. Cokeril ferait fortune.

—Sans doute, dans cinquante ans ! Tout le monde fait fortune aux Etats-Unis, à la condition d'attendre l'âge où l'argent ne sert plus à rien : on vit misérable, avec la certitude de mourir millionnaire ! Du reste, j'ose croire que miss Jenny a trop de raison pour se condamner à une existence de privations ; de soucis et de travail, quand elle peut s'assurer, dès maintenant, tous les plaisirs de la population.

—J'ai peu d'ambition, répondit la jeune fille.

—Vous avez au moins celle d'être heureuse, et vous ne savez pas ce que l'on souffre avant de se créer une position indépendante. Vous avez vu ce qu'il fallait de peines et de sueurs à nos émigrants pour abattre à coups de hache un peu de forêt et se faire une place au soleil ; eh bien ! dans le monde, le travail est plus rude encore, car là, au lieu d'arbres, on a des hommes, et pour hache, la volonté, mauvais instrument qui s'émousse sans cesse ou se retourne contre vous-même. Croyez-moi, miss, les sauvages ont raison quand ils disent que le blé poussé est toujours le bon blé, et les nids tout faits les meilleurs nids.

—Je me sens plus de courage, dit Jenny, et je crois qu'il y a aussi quelque joie à préparer soi-même son avenir.

—Ainsi, répondit Jackson, vous vous exposerez à toutes les chances de la fortune, et vous suivrez M. Cokeril à Boston ?

—Pourquoi non ?

—Vous ne connaissez pas les états du Nord, miss Mackenzie. Ce que vos noirs sont ici, vous le serez là-bas ; car chez nos frères abolitionnistes le riche est maître, le pauvre esclave, et la femme du pauvre est l'esclave d'un esclave. Là on n'acquiert point la fortune avec les bras des autres, mais avec les siens ; il faut suer l'or qu'on gagne.

Et prenant les blanches mains de la jeune fille avec un air railleur :

—Voulez-vous voir, continua-t-il, ces doigts occupés jusqu'à présent à parfumer vos cheveux blonds, s'érailler sur la toile d'emballage ou gagner des engelures à perer des épices ? Vous avez toujours mené la vie douce de nos femmes de l'Alabama, miss ; ne vous condamnez point à de viles occupations qu'on abandonne ici aux esclaves.

Jenny tressaillit : élevée sous l'empire des préjugés du sud, où tout travail est regardé comme un malheur et presque comme une honte pour la femme, elle fut émue un instant du tableau que lui présentait M. Jackson ; mais cette impression fut rapide et elle répondit presque aussitôt :

—Je me soumettrai aux habitudes du pays que j'habiterai, monsieur.

Le planteur fit un geste impétueux qu'il termina sur le champ.

—Prenez garde, miss Mackenzie, reprit-il d'un ton retenu et plein d'une douceur menaçante ; réfléchissez avant d'agir ; il ne s'agit point seulement de vous, mais de votre père.

La jeune fille le regarda avec étonnement.

—M. Mackenzie a fait comme tous les colons ; lorsqu'il s'est établi ici, il y a dix ans, il a emprunté la somme nécessaire pour commencer sa plantation.

—Je sais qu'il vous doit beaucoup, interrompit Jenny.

—Tout lui a, jusqu'à présent, assez mal réussi : et, si je ne me trompe, l'impossibilité de faire honneur à ses engagements entre pour une bonne part dans la maladie qui le tue.

—Ah ! je le sais, je le sais, s'écria la jeune fille en pleurant, mais que puis-je faire, mon Dieu !

—Renoncer à M. Cokeril.

—Que dites-vous ?

—Et donner à M. Mackenzie un gendre assez riche pour le tirer d'embaras.

—Ah ! jamais, s'écria Jenny, qui s'éloigna du planteur avec un brusque mouvement de répugnance.

—Au fait, dit celui-ci d'un accent amer, miss Mackenzie est libre de préférer son goût à la vie de son père.

—Oh ! monsieur !

—Du reste, rien ne presse ; c'est seulement dans quinze jours qu'échoit la première obligation souscrite par M. Mackenzie ; j'aurai l'honneur de me présenter alors à l'habitation.

Et saluant la jeune fille, il la quitta froidement.

Restée seule, Jenny réfléchit avec effroi à ce qui venait de se passer. Elle ne pouvait plus douter des intentions du planteur, et cependant elle avait encore peine à y croire. La position de M. Jackson semblait, en effet, justifier cette étonnement.

Lorsque, quinze années auparavant, il était devenu propriétaire de l'habitation qu'il occupait, il y avait établi, comme la plupart des colons, une femme de couleur fort belle, dont il avait fait d'abord sa maîtresse, mais qui, insensiblement, avait pris chez lui l'autorité d'une épouse. Cette femme l'avait rendu père de deux fils déjà grands, qu'il avait fait élever avec soin, et, dans l'Alabama, où l'on était accoutumé à ces sortes de mariages de la main gauche, on lui donnait généralement le nom de Mme Jackson. L'habitude avait enfin tellement légitimé cette union irrégulière, que miss Mackenzie, quoique sachant la vérité, avait toujours regardé le planteur de la *Blanche-Couronne* comme un homme marié. On comprendra donc combien ses propositions durent la saisir et la surprendre. Du reste, lors même que son affection sincère pour Jones ne lui eût pas rendu toute autre union odieuse, l'idée de chasser ainsi une femme du lit de M. Jackson pour y prendre sa place lui eût fait horreur et dégoût.

Cependant elle s'épouvanta en songeant combien les passions de ce homme étaient redoutables. Comprenant qu'il n'avait procuré un emploi à son fiancé qu'afin de l'éloigner, elle

cut un instant la pensée d'écrire à Jones pour qu'il revint ; mais quand recevrait-il sa lettre, et de quel secours, d'ailleurs, pourrait-il être dans les débats d'intérêts qui allaient s'ouvrir. D'un autre côté, M. Mackenzie n'était point en état de soutenir une telle discussion ; outre que sa maladie le rendait incapable d'une longue application, il avait toujours montré peu d'aptitude pour les affaires. Forcé de quitter les états du Nord par suite d'une faillite qui avait manqué le déshonorer, bien qu'elle n'accusait que son inexpérience, il n'en était devenu ni plus capable, ni plus attentif. Il devait à M. Jackson la plus grande partie de l'argent qu'il avait employé depuis dix ans, à créer son habitation, et sentant l'impossibilité de satisfaire à ses engagements, il avait fait comme tous les hommes faibles en face du danger, il avait fermé les yeux. Jenny pensa donc que le seul homme qui pût régler convenablement ces affaires était son oncle Williams. Établi dans le *New-Hampshire*, il promettait depuis longtemps de venir visiter son frère de l'Alabama ; la jeune fille écrivit pour lui apprendre l'état désespéré dans lequel ils se trouvaient, et le supplier de hâter son arrivée.

Cependant M. Mackenzie s'affaiblissait de jour en jour, et tous les remèdes avaient été reconnus impuissants contre cette langueur mortelle. Son mal était un de ceux auxquels les médecins ne trouvent point de nom : la vie semblait décroître en lui comme une source que quelque feu souterrain fait tarir. Ce n'était point un homme malade, mais un homme qui avait besoin de mourir. Il continuait pourtant à se lever et à diriger la plantation ; seulement, chaque jour, il retranchait quelque chose à ses travaux, et laissait décroître, avec ses forces sa sphère d'activité : ont eût dit qu'il rétrécissait à dessein son horizon pour l'amener insensiblement à la dimension d'une tombe, et la fin de cet homme, se retirant pas à pas de l'existence, avait l'air d'une retraite plutôt que d'une agonie.

Souvent, le soir, après avoir donné les ordres ou réglé quelques comptes, il venait s'asseoir, tout pâle, sous la chèvre-feuille de la pelouse. Alors regardant autour de lui ces jeunes arbres qu'il avait plantés, et qu'il ne verrait jamais grands, ces constructions commencées qu'il ne devait pas finir, et la douce jeune fille qu'il allait laisser sans appui au milieu de ce chaos d'essais inachevés et d'espérance avortées, il sentait un frisson courir dans ses cheveux, il se dressait avec un élan de résolution, rappelait à lui ses forces, et s'excitait à vivre !... mais ces réveils d'énergie étaient courts et toujours suivi d'abattements plus profonds : aussi M. Mackenzie les évitait-il comme d'inutiles révoltes contre sa destinée.

Jenny était loin de partager la tranquillité qu'elle savait inspirer à son père. Depuis son entretien avec le planteur de la *Blanche-Couronne*, ses inquiétudes allaient, chaque jour, croissant. Elle avait calculé le temps nécessaire pour que son oncle Williams lui répondit du *New-Hampshire* ; mais, comme il arrive toujours quand on est mu par l'impatience et le désir, elle n'avait tenu compte, dans ses calculs, ni des obstacles inévitables, ni des retards imprévus, ni de la lenteur des décisions. L'attente et la logique vive rarement en bonne intelligence ; miss Mackenzie s'étonna bientôt de ne point recevoir de réponse, et des craintes de tout genre l'assaillirent.

## II

Un soir que M. Mackenzie se trouvait plus souffrant que de coutume, il prit le bras de sa fille pour se rendre à la plantation des cotonniers ; mais les forces lui manquèrent en chemin, et il s'arrêta sous un berceau de vignes, où il s'assit accablé. Cependant, la brise qui agitait lourdement le feuillage sembla le soulager ; sa tête se pencha sur sa poitrine, ses yeux se fermèrent et il s'endormit.

Jenny était restée debout devant lui, retenant son haleine et n'osant faire un seul mouvement ; mais lorsque la respiration égale du malade eut appris qu'il dormait paisiblement, elle jeta un dernier regard sur ce front presque dépourvu, sur ces traits transparents, sur ces mains amaigries, et, sentant que les larmes la gagnaient, elle s'éloigna en baissant la tête.

Elle alla s'asseoir à quelque pas, sous un chêne, et il y avait déjà longtemps qu'elle était là, rêveuse, lorsque son nom prononcé près d'elle lui fit jeter un cri ; elle se leva vivement et se trouva en face de M. Jackson.



Je crois miss Mackenzie ne m'attendait pas, dit le planteur avec son sourire fauve ; je lui avais pourtant annoncé ma visite, il y a quinze jours.

— En effet, répondit la jeune fille effrayée.

— Oserai-je demander si miss Jenny a bien voulu réfléchir à notre dernier entretien.

— Oui, monsieur.

— Et ai-je été assez heureux pour lui faire goûter quelques-unes de mes raisons.

— Je n'ai bien compris qu'une chose dans tout ce que vous m'avez dit, répliqua la jeune fille avec effort, c'est que mon père avait contracté des obligations qu'il ne pouvait remplir.

— Mille pardons ; mais il me semble avoir aussi indiqué à miss Jenny un moyen de tirer M. Mackenzie d'embarras.

— Je comptais sur mon oncle Williams, dit-elle, en étudiant l'observation de M. Jackson, et j'espérais qu'il serait venu lui-mêmes régler ces affaires.

Le planteur fit un mouvement.

— Ah ! vous avez écrit à votre oncle ! fort bien... Je vois que miss Mackenzie n'a pas voulu avoir recours à ses amis.

— Je n'ai d'amis que mes parents.

— Et M. Cokeril ?

Jenny releva les yeux avec une sorte d'audace.

— Il est vrai, dit-elle, si Jones était ici, je serais tranquille.

Le planteur fit un signe de dédain.

J'ignorais que M. Jones fût un défenseur si précieux, et j'étais surtout loin de penser qu'il pût disposer de dix mille dollars !

— C'est le montant de la créance dont M. Mackenzie doit me payer demain le premier terme.

— Mais mon père n'a point cette somme !...

— Je le sais.

— Alors vous lui accorderez un délai, monsieur ?... vous attendrez le moment des récoltes ?

— J'ai le droit de faire vendre l'habitation sur-le-champ.

— Mais vous n'en userez point, demanda Jenny terrifiée.

— Vos résolutions décideront les miennes.

La jeune fille baissa les yeux et se sentit froide jusqu'au cœur.

— Je me suis expliqué trop clairement pour n'avoir point été compris, continua le planteur. Miss Mackenzie je vous aime ; soyez à moi, et le repos de votre père est assuré. Je suis riche, vous le savez ; ma fortune entière vous appartient ; argent, voitures, esclaves, vous disposerez librement de tout. Ce que vous souhaiterez s'accomplira ; ce que vous ordonnerez sera fait. Nous resterons dans l'Alabama où nous le quitterons selon vos desirs ; votre volonté sera souveraine pour moi, et pour tous. Ne me repoussez pas, miss Mackenzie, car je ne veux mon bonheur que par le vôtre...

En prononçant ces derniers mots, Jackson avait essayé de prendre la main de la jeune Américaine, mais celle-ci se rejeta en arrière.

— C'est impossible ! c'est impossible ! monsieur ! Je suis la fiancée de Jones, je ne puis être qu'à lui.

— Prenez garde, miss, Jones ne retirera point M. Mackenzie de la situation dangereuse où il se trouve.

— Oh ! mon Dieu ! de l'argent ! de l'argent !... s'écria Jenny avec désespoir.

— Ah ! vous commencez à en sentir le prix...

— Monsieur, reprit-elle, en joignant les mains, montrez-vous généreux ; rappelez-vous que vous êtes depuis dix ans l'ami de mon père.

— Vous êtes sa fille depuis vingt années, miss, et vous refusez de le sauver ; pourquoi un étranger montrerait-il plus de dévouement qu'une fille ?...

— Ayez pitié de moi, monsieur !...

— Non ! non ! miss Mackenzie, vos prières sont inutiles. Je ne suis de ceux qui abandonne ainsi à l'amiable leurs espérances et ne savent point défendre leur bonheur ; l'expérience m'a depuis longtemps désabusé de la générosité. Je ne dépense point ma force en inutiles sacrifices, je l'emploie à retenir dans mes bras ce que j'aime ! Tout ce qui pourra vous livrer à moi, j'y aurai recours... dussé-je faire vendre jusqu'au lit de votre père !

— Ah ! vous ne ferez point cela !

— Vous en déciderez, miss.

— Mon Dieu ! ne mettez pas à vos bienfaits un prix impossible !... Que je ne devienne point une cause de tourment et de ruine pour mon père !... Vous êtes riche ; que vous importe d'attendre ?— Hélas ! vous n'attendrez pas longtemps !— Mais épargnez les derniers jours d'un mourant !... Ah ! promettez-le moi, monsieur Jackson, promettez-le moi !...

Jenny, oubliées de ses antipathies et de ses effrois, s'était vivement approchée du planteur ; elle avait pris ses deux mains, et, presqu'à genoux, la tête rejetée en arrière, elle les serrait sur sa poitrine. Jackson fut prise d'une sorte de délire ; il enleva la jeune fille dans ses bras.

— Oui, dit-il, d'une voix ardente, oui, je vous le promets !... Mais dites alors que vous serez à moi ! Oh ! vous ne soupçonnez pas combien je vous aime, Jenny ! Depuis six mois, je vous suis partout sans que vous le sachiez ; votre vue me fait vivre ; que de fois, lorsque vous passiez dans les rizières, j'ai eu la pensée de fuir en vous emportant dans le désert !— Mais non, je ne veux point de violence avec vous ; je veux que vous m'aimiez ; je le veux, entendez-vous, Jenny !

Il y avait une sorte de fureur et de menace dans cette prière d'amour. La jeune Américaine voulut échapper aux étreintes de Jackson ; mais il la retint de force sur son cœur.

— Ah ! ne refusez pas d'être à moi, reprit-il !— écoutez ; vous avez peur, peut-être, de trouver une rivale à *Blanche-Couronne* ;— rassurez-vous, depuis que je vous aime, je déteste cette femme ! je vous la livrerai, si vous voulez ; si vous voulez, elle vous servira à genoux, — ou, si sa présence vous déplaît, eh bien ! je la chasserai, elle et ses enfants !... Ce sont des esclaves, je les vendrai au premier marchand qui passera !

— Vendre vos fils !... s'écria Jenny en se dégageant de ses bras.

— Je n'aime que toi ! je n'aime que toi !

— Laissez-moi !

— Non, tu m'écouteras.

— Ah ! laissez-moi !... vous me faites horreur !

Le planteur pâlit.

— Horreur ! répéta-t-il, avec une surprise irrité.

Et comme la jeune fille reculait toujours.

— Ah ! c'est là tout ce que mon amour a pu vous inspirer ; je vous fais horreur !— Eh bien, soit ; je mériterai un tel sentiment !— Allez dire à votre père qu'il se lève, miss Mackenzie, le lit où il est couché m'appartient. Tout ici est à moi, jusqu'à l'air que vous respirez ! Vous n'êtes que des mendiants auxquels j'ai fait l'aumône pendant dix ans ! Mais on ne me méprise point impunément.— Ah ! je vous fais horreur ! Faites vos adieux alors à tout ce qui vous entoure, miss ; car demain les hommes de justice vous chasseront d'ici ; demain il ne vous restera pas de quoi acheter un cercueil à votre père !

En parlant ainsi, Jackson secouait rudement le bras de la jeune fille, près de défaillir.

— Misérable ! s'écria tout à coup une voix.

Le planteur et Jenny tournèrent la tête en même temps ; M. Mackenzie était debout à l'entrée du berceau de vignes, tenant encore à la main les branches qu'il avait brisées dans son effort pour se relever ! Pâle et chancelant, il s'avança vers Jackson, qui était resté immobile ; sa respiration sifflait dans sa poitrine, et ses lèvres tremblaient. Jenny, qui s'était précipitée à sa rencontre, se serra contre lui.

— Tu croyais ne parler qu'à un enfant facile à effrayer, dit-il ; mais j'étais là, et j'ai tout entendu.

Jackson s'était déjà remis de son premier étonnement.

— Eh bien ! dit-il froidement, que décides-tu ?

— Je décide, répondit le vieillard, haletant de colère, que j'irai mourir à l'hospice Montgomery plutôt que de donner ma fille à un bandit d'Irlande !

— J'entends, tu as encore pris tes précautions pour faire banqueroute.

A ce mot, qui rappelait à Mackenzie un malheur dont on lui avait fait autrefois une honte, il s'élança vers le planteur la main levée. Jackson fit un pas en arrière, et tirant un pistolet qu'il tenait cachée, selon l'usage des colons, il le dirigea vers le malade ; mais celui-ci n'attendit pas le coup, l'effort qu'il venait de faire avait épuisé ce qui lui restait de force ; il ouvrit les bras en chancelant, fléchit sur lui-même et tomba.

— Mon père ! mon père ! s'écria Jenny, se jetant à genoux près de lui.

M. Mackenzie la regarda, tendit la main vers elle..., voulu parler...; puis sa tête retomba en arrière, et ses yeux se fermèrent pour toujours.

La première douleur de Jenny fut affreuse : bien qu'elle s'attendit depuis longtemps à ce moment fatal, elle se trouva sans force pour les supporter. On peut prévoir la perte d'un père, et s'y croire résigné ; mais lorsqu'il manque, on découvre que cette résignation n'était qu'une espérance déguisée. Puis, tant que nous voyons l'être aimé, nous devinons mal ce que c'est que mourir ; on ne comprend la mort que par l'absence.

Miss Mackenzie l'éprouva vivement ; tant qu'elle put voir, même le cadavre de son père, son désespoir eut une certaine mesure, et elle conserva, au milieu de tous ses déchirements, une sorte de doute consolateur ; mais une fois le cercueil emporté et la maison redevenue silencieuse, une conviction écrasante s'empara de son âme ; elle sentit comme un vide immense dans sa vie et comprit enfin clairement qu'elle était orpheline.

Le cri s'échappa de son cœur à cette pensée, fut autant d'épouvante que de douleur. Les menaces de Jackson, un instant oubliées, lui revinrent alors à la mémoire. Elle regarda autour d'elle, et, se voyant seule, sans amis, sans parents, sans protecteurs, elle sentit l'espoir s'abîmer sous ses pieds, comme une barque submergée.

La vue de son oncle, qui arriva le soir même, l'arracha heureusement à ce délire d'épouvante. Williams Mackenzie, qu'elle n'avait jamais vu auparavant, était un véritable descendant de Penn : grave avec les hommes, doux avec les femmes et les enfants, il avait toujours vécu sans révolte, sous le double joug de la loi et de l'Évangile. Bien que le feu des passions n'enflammât jamais ni son regard ni sa voix, il y avait de la tendresse dans son œil serein. Après avoir embrassé Jenny, il assit sur ses genoux et la laissa pleurer quelque temps contre son épaule, puis, relevant le front de la jeune fille avec une solitudo paternelle.

—Assez, lui, dit-il ; Dieu permet les larmes, mais il aime le courage. Ne vous croyez point orpheline parce que mon frère n'est plus ; vous serez ma fille désormais, et je vous chérirai comme un chérit son dernier enfant.

Cependant M. Jackson se présenta à son tour avec les titres de ses énormes créances. Comme les affaires de M. Mackenzie étaient fort en désordre, son frère et le planteur de la *Blanche-Couronne* furent priés de dresser un inventaire exact de la succession. Tous deux se partagèrent le travail : Jackson se chargea d'examiner les livres et les papiers du mort, Williams de dresser un état des terres et des récoltes.

Miss Mackenzie était loin de soupçonner que cette inventaire préparait sa perte.

### III.

Le travail de l'oncle Williams et de Jackson relativement à la succession de M. Mackenzie, dura une semaine entière, pendant laquelle Jenny s'abstint de sortir, afin d'éviter la rencontre du planteur. Cependant, ces jours de retraite, loin d'exalter son désespoir, le calmèrent. Les distractions qui nous sont apportées par les autres peuvent nous étourdir ; mais dès qu'elles nous manquent, l'angoisse revient aussi nouvelle et aussi poignante. Dans la solitude, au contraire, on voit la douleur face à face, on la manie, on s'y habitue ; elle n'a plus rien de nouveau, et l'on s'en console, non pour l'avoir fuie, mais pour l'avoir épuisée. Jenny, d'ailleurs, éprouvait quelque joie à penser qu'elle quitterait, dans peu de temps, un lieu où tout lui rappelait de tristes souvenirs et de perpétuelles terreurs.

Enfin, l'inventaire se termina, et tous ceux qui avaient des droits à faire valoir sur la succession furent convoqués pour entendre le rapport de Williams et de Jackson.

Une réunion de créancier chez leur débiteur est toujours un spectacle curieux ; c'est là que la cupidité et l'égoïsme se montrent dans leur splendeur. Il faut voir tous ces hommes se regarder et s'observer avec un mécontentement soupçonneux ; il faut les entendre s'interroger précautionnellement et se mentir sans rougir ! Les yeux se promènent

partout, on inventorie ce qu'on aperçoit ; on touche le marbre des cheminées, la soie des rideaux ; on cherche sur le piano le nom du facteur ; on estime, on soupèse chaque chose, et l'on marque d'avance le morceau que l'on tient à emporter de cette curée.

Les créanciers de M. Mackenzie avaient déjà fait cet examen en détail, lorsque Jackson et Williams entrèrent. Celui-ci était triste, mais dans les yeux de l'autre brillait une joie sauvage. Tous deux s'assirent en face de l'assemblée, et Williams commença à lire l'inventaire qu'il avait dressé.

Les terres, l'habitation, les récoltes, les esclaves, y étaient estimés avec une exactitude scrupuleuse ; le tout montait à la sommation de vingt mille dollars.

—Vingt mille dollars seulement ! s'écrièrent plusieurs créanciers.

—Attendez, interrompirent quelques autres, M. Jackson a peut-être découvert des valeurs dans les papiers de M. Mackenzie.

—Aucune, messieurs.

Ce fut alors une rumeur générale, et les récriminations contre le défunt éclatèrent.

—Je l'avais toujours prévu dit un gros Hollandais, enrichi dans le commerce des nègres ; c'était un correspondant de la société de colonisation, un abolitioniste déguisé.

—Il a voté contre Trelitt, ajouta un entrepreneur d'élection.

—Un homme sans religion, qui faisait de la musique le dimanche, répéta un Quaker scandalisé.

Et les cris de réprobation allaient croissant.

—Ainsi nous perdons un tiers au moins.

—Vous ne perdrez rien ; messieurs, dit Jackson ; l'inventaire de M. Williams Mackenzie ne comprend pas toutes les propriétés de son frère et il en a oublié une des plus importantes.

—Laquelle ?

—Sa fille.

Il y eut un murmure d'étonnement, et tout le monde se regarda.

—Je ne comprends pas, dit Williams.

—Je vais me comprendre, monsieur. Ces pièces trouvées parmi les papiers de M. Mackenzie prouvent que la femme, qu'il épousa en Louisiane, il y a vingt ans, était de race esclave. Or, les enfants devant suivre, d'après nos lois, la condition de leur mère, miss Jenny, fille d'une esclave, est esclave elle-même, et appartient comme telle à la succession de M. Mackenzie.

—C'est impossible ! s'écria Williams. Où sont ces papiers, monsieur.

—Les voici.

Le vieux colon fut prié de les lire à haute voix.

Il résultait de ces pièces que des démarches avaient été faites par M. Mackenzie pour l'affranchissement de la mère de Jenny mais qu'elles avaient été interrompues, d'abord par la faillite qui l'avait forcé de quitter la Louisiane, puis par la mort de sa femme. Les preuves étaient du reste trop claires pour permettre le plus léger doute.

Williams demeura un instant immobile après cette lecture.

—Monsieur est-il convaincu ? demanda Jackson ironiquement.

Le vieillard accablé, garda le silence.

—M. Williams Mackenzie comprend maintenant, j'espère, que sa nièce est une valeur qu'il doit ajouter à l'inventaire.

—Écoutez-moi, dit celui-ci en se levant, je n'ai rien à dire contre votre loi infâme : c'est la loi !...seulement, je demande à racheter la fille de mon frère. Je suis pauvre et j'ai six enfants ; mais, à défaut d'autre héritage, ceux-là sont sûrs de la liberté. Je paierai pour miss Mackenzie le prix de l'esclave le plus robuste de l'Alabama : vous trouverez peut-être que c'est acheter assez cher un enfant sans force et inhabile à tous les travaux.

—Miss Jenny est belle, observa un créancier, et l'on trouve toujours de l'occupation pour une fille.

—Héreur ! s'écria Williams.

—On voit que vous ne connaissez point l'article, *massa*, dit en riant le Hollandais : du reste, on n'a l'habitude de vendre désormais ; au nom de Dieu tout-puissant, ne me l'enlevez pas !

dre ni d'acheter en cachant la marchandise ; où est la quar-  
teronne, qu'on l'estime en conscience ?

—C'est juste, répéta-t-on de toutes parts : il faut la voir ;  
faites venir la jeune fille.

M. Mackenzie essaya vainement des objections, on ne  
l'écouta point ; il comprit que la résistance serait inutile, et,  
craignant que quelque autre n'allât chercher Jenny, il sortit  
pour l'avertir lui-même.

Il la trouva occupée à arroser les fleurs : en apercevant  
son oncle elle sourit d'abord ; mais presque aussitôt elle  
remarqua sa pâleur.

—Qu'avez-vous demandé-t-elle, effrayée.

Williams n'avait ni le temps ni la présence d'esprit néces-  
saires pour adoucir la nouvelle qu'il venait lui apporter. Il  
la lui annonça brusquement et sans préparations. Miss  
Mackenzie fut comme frappée de la foudre.

—Ne craignez rien, lui dit le vieillard, quoi qu'il puisse  
m'en coûter, je vous sauverai.

Miss Jenny ne le crut pas. Avec cette lucidité rapide et  
profonde que donne le danger, elle avait compris sur le champ  
que tout espoir était perdu et qu'elle était tombée au pouvoir  
de l'homme qu'elle avait si outrageusement repoussé. Cette  
conviction soudaine, qui aurait pu l'abattre, la releva, au  
contraire. Tant que l'on peut disputer quelque chose au  
malheur, on s'épuise en angoisses déchirantes. Mais quand le  
désastre est immense et irréparable, on s'y abandonne. Alors  
d'ailleurs, il s'élève de subites résolutions qui arrêtent tous  
les désespoirs ; les extrêmes douleurs décident aux extrêmes  
remèdes ; et l'abandon de soi-même tient lieu de consolation.  
Ce fut donc avec une sorte de calme pareil à celui du con-  
damné partant pour l'échafaud que Jenny dit à son oncle  
qu'elle était prête à le suivre. Sans chercher à s'expliquer la  
cause de cette courageuse tranquillité, M. Mackenzie s'en  
réjouit et encouragea sa nièce à persister.

Cependant les créanciers attendaient avec impatience et  
trouvaient que l'absence de l'oncle se prolongeait outre me-  
sure ; les plus soupçonneux s'inquiétaient déjà.

—S'il allait faire échapper sa nièce, dirent les plus avides.

—Non, répondit le Hollandais qui avait entr'ouvert la  
porte : le voici.

Williams parut en effet, tenant par la main miss Mackenzie.  
La jeune fille était pâle, mais fière ; il y avait dans toute sa  
personne une douleur si haute et si résolue, que les créan-  
ciers s'écartèrent devant ses pas.

—Je vous amène votre esclave, dit le vieux colon avec  
une dignité amère ; puisque les créatures de Dieu sont ici,  
des choses que l'on vend et dont on hérite, voyez vous-  
mêmes ce que je dois vous la payer.

—C'est de la marchandise de première qualité, murmura  
à demi-voix, le Hollandais.

—Mettez-le donc à prix, monsieur.

Les créanciers ayant confirmé cette prière le marchand  
d'esclaves s'approcha de Jenny l'examina avec attention.

—Ou n'en trouverait deux mille dollars, dit-il.

—L'en donne trois mille répliqua Williams.

Les créanciers allaient se consulter, lorsque Jackson, qui  
avait tout suivi jusqu'alors avec un accent silencieux, s'avança  
et dit froidement :

—Je donne six mille dollars.

Au son de cette voix, Jenny tressaillit, mais ne montra  
aucune surprise ; elle attendait.

—Sept mille dollars, reprit Williams.

—Huit mille.

—Neuf mille.

—Dix mille.

M. Mackenzie s'arrêta comme effrayé. Il pensa que dix  
mille dollars formaient plus de la moitié de la fortune qu'il  
devait laisser à ses enfants. Jenny, qui s'aperçut de cette  
hésitation, lui saisit la main.

—C'est assez ! mon oncle, balbutia-t-elle, abandonnez-moi.

Monsieur, dit Williams à Jackson, je sais que vous pouvez  
disposer plus d'or que moi ; mais ayez pitié de ma pauvreté.  
Ceci n'est point une lutte que j'engage entre vous, c'est un  
devoir que j'accomplis, ne m'enlevez pas cette enfant :  
c'est la fille de mon père. Je lui ai promis d'être son père

Le vieillard avait la voix tremblante et des larmes dans  
les yeux, il prit la main de Jenny, et se tournant vers les  
créanciers :

—Je donnerai douze mille dollars, dit-il.

—J'en donnerai quinze mille, répliqua Jackson froidement.

—Abandonnez-moi ! abandonnez-moi ! cria Jenny.

Mais Williams était pâle de colère et de douleur.

—Mon frère redoit vingt mille dollars, s'écria-t-il, en bien !  
je m'engage à les payer dans une année.

—Je le paye de suite, répondit Jackson, en jetant sur la  
table les vingt mille dollars en bank-notes.

A cette vue, les créanciers se rapprochèrent d'un mouve-  
ment commun.

—Affaire conclue, s'écria le Hollandais : a nous les billets,  
et à vous la fille.

M. Mackenzie se laissa tomber sur un fauteuil et se couvrit  
le visage de ses deux mains.

—Cela devait être, dit Jenny avec une sorte de désespoir  
calme et profond ; cela devait être, ô mon oncle ! vous n'étiez  
pas assez riche pour me sauver... Ne vous affligez pas, car je  
suis résigné ; et rappelez-vous ce que vous m'avez dit vous-  
même : " Dieu permet les larmes, mais il aime le cou-  
rage.

Puis, tombant à genoux devant le vieillard et saisissant ses  
mains :

—Écoutez seulement ma dernière prière, ajouta-t-elle d'une  
voix vibrante de larmes retenues ; Jones est maintenant à Bos-  
ton, plein d'espérance !... Dans ce moment peut-être il fixe le  
moment où nous devons être réunis pour toujours ! Je crains  
sa douleur lorsqu'il apprendra le coup qui me frappe : que  
cette nouvelle ne lui soit pas du moins apportée par un étran-  
ger ! Promettez-moi de la lui annoncer vous-même, ô mon  
oncle, de veiller sur son désespoir et de le consoler.

—Je te le promets, répondit Williams en pleurant.

La jeune fille américaine retira de son doigt un anneau  
d'or :

—Vous lui rendrez la bague d'alliance, dit-elle, mais ré-  
pétez-lui bien que j'aurai vécu et que je mourrai sa fiancée !

L'oncle et la nièce restèrent quelques instants dans les bras  
l'un de l'autre étouffés par les sanglots. Enfin celle-ci sembla  
faire un effort surhumain : elle posa les deux mains sur son  
cœur, comme si elle eût voulu y refouler le désespoir, se leva  
et jeta autour d'elle un regard effaré. Les créanciers s'étaient  
retirés dans la pièce voisine pour régler leurs comptes, et elle  
se trouvait seule avec M. Mackenzie. Elle fit quelques pas  
autour de cette salle où tout le monde lui était familier ; ses  
yeux se reposèrent sur les fleurs cultivées par elle, sur la cor-  
beille d'écorce renfermant sa broderie, sur la volière qu'elle  
avait coutume de soigner, et ouvrant les bras comme si elle  
eût voulu tout embrasser :

—Adieu ! dit-elle, tout ce que j'aime !

Puis, apercevant un portrait de femme suspendu au mur :

—O ma mère ! béni soit Dieu de t'avoir fait mourir la pre-  
mière ! Du moins tu n'auras pas vu vendre ta fille, et m'inté-  
nant tu es libre pour toujours ?

Elle s'approcha alors de la fenêtre, et regarda la campagne,  
le ciel et l'Alabama qui coulait sous le balcon, et se cacha le vi-  
sage. Il y eût encore un silence pendant lequel on n'entendit  
que les soupirs de la jeune fille et du vieillard. Tout-à-coup la  
porte s'ouvrit et Jackson parut.

—Je viens savoir si miss Jenny a pris congé de son oncle, dit-  
il lentement.

—Cette vente est-elle donc réellement et irrévocablement  
accomplie, demanda Williams.

—En voici l'acte signé par les créanciers, monsieur.

Le vieux colon prit machinalement le papier et demeura ac-  
cablé.

—Et le prix payé pour moi a fini d'acquitter ce qui était dû ?  
demanda Jenny : l'honneur de mon père est à l'abri, désor-  
mais ?

—M. Williams Mackenzie recevra tout-à-l'heure quittance  
générale pour son frère : il ne reste plus miss Jenny qu'à suivre  
son nouveau maître.

—Alors, adieu, mon oncle Williams, cria la jeune fille en  
étendant les bras : adieu, Jones, adieu, ma mère.

Et courant vers la fenêtre, elle se précipita dans l'Alabama.